Année-No 7
illet 1916

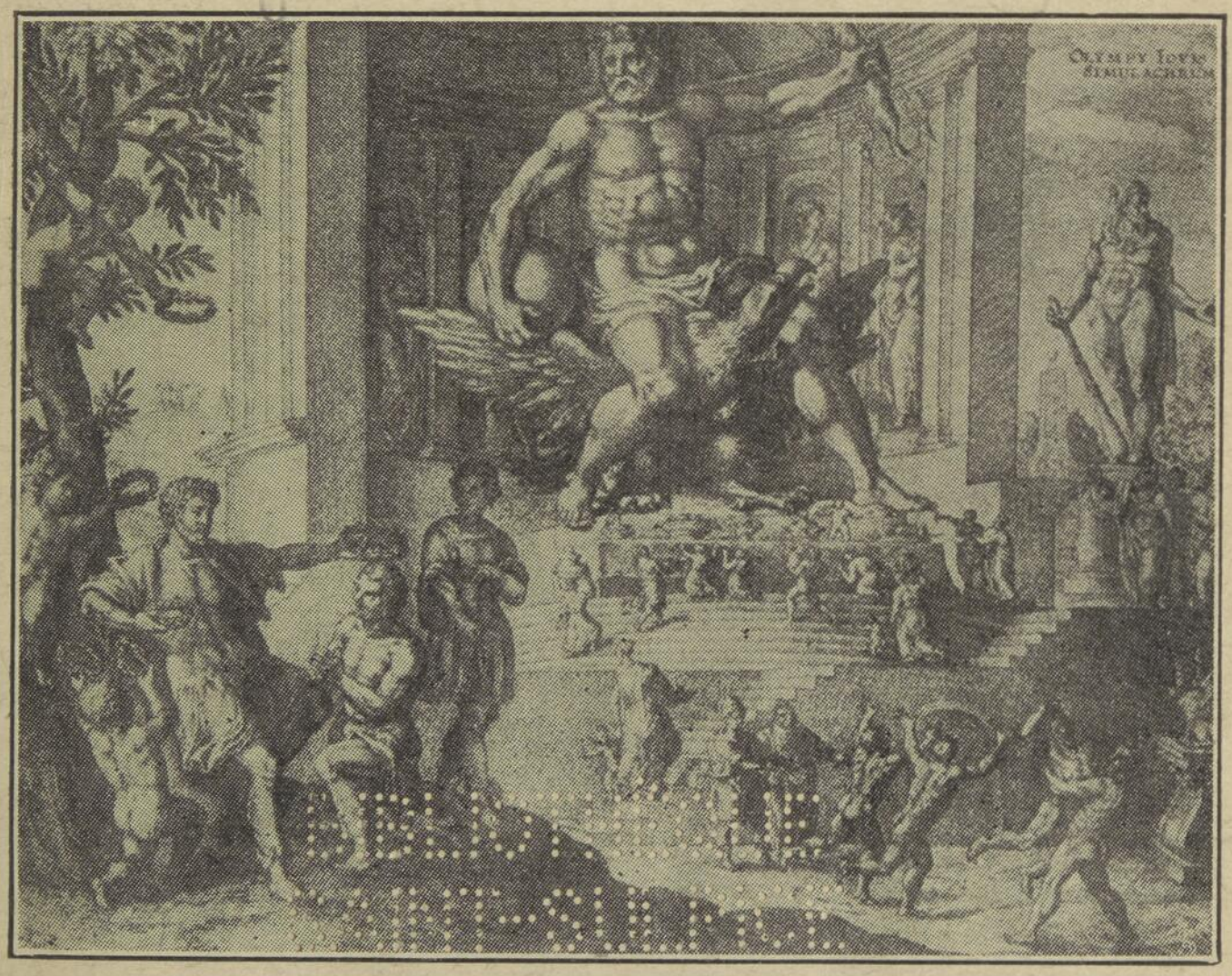
Notre roman complet :

**LE BRACELET DE CORAIL,**

par Danielle d'Arthez.

# La Revue Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



*LE JUPITER DE PHIDIAS.* *(Voir intérieur page* 17*).*

*ce numéro*: Soixante-et-onze articles et de nombreuses
es. Voyages, actualités, épisodes de la guerre, science
sée, etc. L'astrologie des personnes nées en Juillet et
é d'autres articles.
le sommaire détaillé à la page 3.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

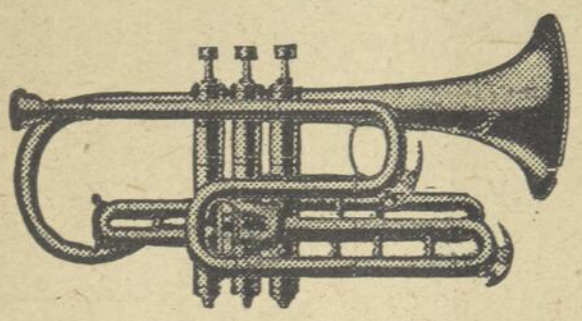
Maison Fondée en 1852.

# Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

*IMPORTATEUR*

**D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et MUSIQUE en FEUILLE**



*REPARATIONS DE TOUTES SORTES*

*Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.*

**35 Boulevard St-Laurent, - Montreal**

**TEL. BELL MAIN 554**

GANTERIE ROYALE

NEW YORK LONDON PARIS

## *N'oubliez pas Mesdames*

*QUE LA*

## *Ganterie Royale*

*EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE POUR VOS*

## *Gants, Bas, Corsets, Etc.*

*483, Ste-Catherine Est*

Tel: Est 3341

# " ALLIGATOR "

est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

**VALISES, SACS DE VOYAGE, SACOCHES, HARNAIS, ETC.**

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

*Lamontagne Limitee*

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.
(Près de la rue McGill)

*SUCCURSALES:*

**L'ALLIGATOR**
413 ouest, rue Ste-Catherine

**BAZAR DU VOYAGE**
452 est, Ste-Catherine

## SOMMAIRE DU NUMERO DE JUILLET 1916

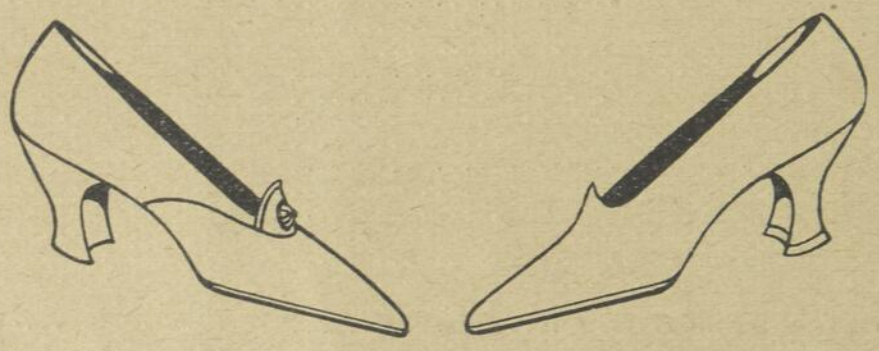

| | Pages |
|---|---|
| Carnet | 5 |
| Tout se paye un jour. Quatrain illustré | 6 |
| La guerre dans les nuages. L'Etreinte du mort | 7 |
| La triste histoire des bisons | 10 |
| Travaux féminins. Coiffures pour la nuit | 11 |
| Le bain de bébé | 12 |
| Vernissage des suit-cases | 12 |
| Travaux d'amateurs. Les sièges de chaises | 13 |
| Maisons de style chinois à San-Francisco | 15 |
| La rose rouge. Poésie, par Sonia Dolly | 16 |
| Les merveilles du monde. Le Jupiter de Phidias | 17 |
| En cas d'incendie | 18 |
| L'origine d'une coutume | 18 |
| L'origine d'une danse | 18 |
| Le mystérieux centre de la terre | 19 |
| Nocturne. Poésie, par Louis Galard | 21 |
| De l'or bien gardé | 23 |
| Particularités chinoises | 23 |
| La poule, les jeunes filles russes et le mariage | 23 |
| La vitesse d'une mouche | 24 |
| Le plus large fleuve du monde | 24 |
| Le bain tourbillon | 24 |
| Une plante économique pour les écrivains | 25 |
| A propos de singe | 25 |
| Couronnes de mariées | 25 |
| La vie des oiseaux | 25 |
| Avis aux vieux garçons | 26 |
| Que de papier! | 26 |
| Et rien n'en reste... | 26 |
| Une plante bizarre | 26 |
| Le génie de la cambriole chinoise | 26 |
| Les oiseaux et les insectes, premiers aviateurs | 27 |
| Pour les constructeurs | 32 |
| L'usage d'une porte spéciale en Hollande | 32 |
| Les parfaits ouvriers | 33 |
| Sont-elles dorées? | 34 |
| C'est moins rare aujourd'hui | 34 |
| Surveillons nos yeux | 34 |
| Des nuages de papillons | 34 |
| Pour analyser l'eau | 34 |
| **Roman: LE BRACELET DE CORAIL,** par **Daniello d'Arthez** | 35 |
| L'astrologie du mois de Juillet | 115 |
| L'âme de la France, poésie, par Maurice Ollivaint | 119 |
| La discipline dans l'armée boche | 120 |
| Ce que c'est que les Bachi-Bouzouks | 120 |
| Les blessures au coeur | 121 |
| Il n'y a pas que les grandes nations qui ont des armées | 121 |
| Ce que pensent les marins boches | 122 |
| Les oiseaux et la guerre | 122 |
| Pot-au-feu boche | 122 |
| L'organisation de l'espionnage allemand | 122 |
| La terreur du canon | 123 |
| Le stratagème d'un aviateur russe | 123 |
| La lumière du monde | 124 |
| La chimie de guerre | 124 |
| Zeppelins perdus | 124 |
| Si vous négligez vos oreilles, vous pouvez en mourir | 125 |
| Couronnes royales | 126 |
| Les oiseaux-avertisseurs | 126 |
| L'origine d'un mot | 126 |
| L'Economie dans la cuisine | 127 |
| Les bienfaits d'un poison | 128 |
| Des fabriques qui se déplacent | 128 |
| L'Etonnante histoire d'un fusillé ressuscité | 129 |
| Dans les mines de charbon | 132 |
| Des peaux dures | 132 |
| Le récit d'un prisonnier évadé | 134 |
| Un travail délicat | 138 |
| Ce que pense des boches un poète algérien | 140 |
| Un chien qui a du coeur | 142 |
| Un oeuf de 1400 piastres | 144 |
| Le mariage chez les Cheyennes | 146 |

# THOMAS DUSSAULT,

## BOTTIER FASHIONABLE

## 281 RUE STE-CATHERINE EST,

TEL. EST 2434 - MONTREAL



POUR GARÇONS ET FILLES BOTTINES ET SOULIERS A TOUS LES PRIX

POUR DAMES ET MESSIEURS BOTTINES ET SOULIERS DES DERNIERS MODELES

\$5, \$6.00 et \$7.00.

NOUS AVONS TOUJOURS LES DERNIERS MODELES DE BOTTINES ET SOULIERS

\$5 et \$6.00

# La Revue Populaire

Vol. 9, No 7 — Montréal, Juillet 1916

**ABONNEMENT.**

**Canada et Etats-Unis:**
**Un An: $1.00, — Six Mois: - - - 50 cts**
**Montréal et Etranger:**
**Un An: $1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts**

***Paraît tous les mois***

**POIRIER, BESSETTE & Cie,**
**Editeurs-Propriétaires,**
**200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL**

**La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.**

**Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.**

## M. FERDINAND POIRIER

La "Revue Populaire" vient d'éprouver une perte cruelle en la personne de son propriétaire, M. Ferdinand Poirier, décédé le 5 juin à neuf heures du soir.

Tous ceux qui ont connu l'homme de bien qui vient de disparaître ont estimé ses grandes qualités de coeur au premier rang desquelles on pouvait mettre la droiture et la bonté. Nul, en dehors de sa famille, n'était à même de l'apprécier autant que son personnel, nul ne le regrette davantage.

Depuis plusieurs mois déjà, M. F. Poirier souffrait d'une tumeur de l'estomac dont il ne voulait pas s'avouer à lui-même la gravité; une tardive opération chirurgicale fut impuissante à le sauver et le jeudi huit juin, après un imposant service religieux, sa terrestre dépouille prenait le chemin du champ du grand repos.

Ah! qu'ils sont douloureux ces instants où la douleur de la séparation se fait plus poignante encore semble-t-il, ces instants où la pelle du fossoyeur, en rejetant la terre dans la tombe, semble ajouter une muraille de plus entre le disparu et ceux qui l'ont aimé!

La mort avait eu beau faire son oeuvre, il semblait que tant que le corps était là, tant que l'on pouvait voir encore son visage émacié par la souffrance, que tout n'était pas irrémédiablement consommé... Une illusion irraisonnée autant que pieuse s'obstinait à vouloir accorder encore un peu de vie au mort par le fait même de sa présence et l'on se refusait à croire closes à jamais ces lèvres qui peu d'heures auparavant parlaient encore aux parents, aux amis...

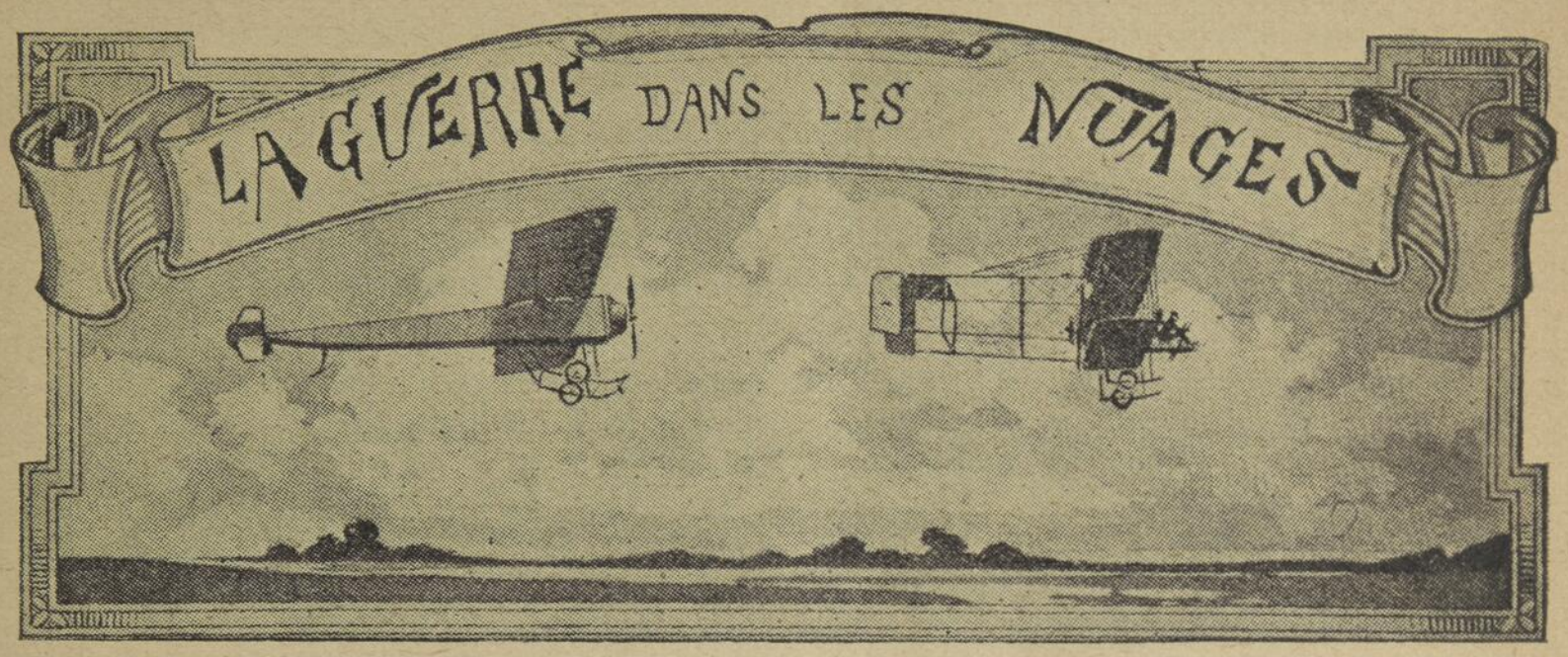
La tombe inexorable est là maintenant avec toute son affreuse réalité et c'est la résignation qui doit prendre place dans nos coeurs.

Mais résignation ne veut pas dire oubli et si celui que nous regrettons nous voit par delà la tombe et peut lire dans nos pensées, il saura à quel point il avait su inspirer de l'affection à ceux qu'il a cotoyés dans la vie.

Roger Francoeur.

## TOUT SE PAYE UN JOUR...

Comme un voleur, un jour, le Boche polisson
Voulut piller l'armoire après l'avoir forcée ;
Le plaisir fut minime et rude la leçon ;
Le boche "déboché" eut, de plus, la fessée.




# L'ETREINTE DU MORT

LE 22 août 1915, dans une escadrille du Nord, en France, arrivait un nouvel observateur d'artillerie, le lieutenant Cabanes, jeune homme de grande valeur sorti de l'Ecole polytechnique juste avant la guerre.

Il venait se faire porter sur les contrôles de son unité et se préparait à partir en permission, la première depuis la mobilisation. Il tenait cependant, le lendemain, avant de prendre le train qui devait le conduire auprès des siens, à visiter en avion le secteur où il serait chargé d'opérer. Son capitaine lui désignait comme pilote un caporal récemment breveté, qui avait souvent déjà donné des preuves de sa bravoure et de son habileté.

Il est 6 heures du soir. Le soleil baisse à l'horizon, immense globe rouge commençant à s'éteindre. Le Maurice Farman glisse sur le sol et s'élève. Il passe à 6500 pieds au-dessus d'A... Près de cette ville où, d'ordinaire, le pilote n'a jamais essuyé le feu des canons, une cinquantaine d'obus sont tout à coup tirés contre lui. Il y a là une batterie que les Allemands viennent d'amener et dont les pointeurs semblent redoutables.

L'avion est encadré d'une façon rigoureuse et pleine de précision. L'observateur fait connaissance avec la mitraille ennemie; quant au pilote, il se demande s'il ne va pas être abattu. Il regarde avec angoisse, à terre, les flammes des coups et vit chaque fois sept ou huit secondes lugubres en attendant l'éclatement. L'obus qui monte n'est-il pas celui qui va le pulvériser?

Très crâne, Cabanes inscrit sur sa carte l'emplacement des pièces, puis, lorsque le biplan est sorti de la zone dangereuse, il se penche vers son camarade:

—Nous venons de prendre quelque chose! dit-il.

Et, aussitôt après:

—Tiens, qu'est-ce que c'est que ça, là-bas?

Il désigne du doigt un petit point noir rapide qui semble venir vers eux. Tout d'abord, l'aviateur croit qu'il s'agit d'un Morane-Saulnier croisant dans ces parages, rentrant à son port d'attache et pro-



169681

fitant, chemin faisant, de sa présence dans cette région pour venir escorter ses camarades.

Ce petit monoplan se tient à la même hauteur que lui. Il se rapproche à vue d'oeil et ce n'est qu'à trois cents verges environ qu'il sort de la brume qui tombe avec le crépuscule comme un voile de poussière sur la terre. Il vole à une allure prodigieuse.

Tout en continuant à penser qu'il s'agit d'un monocoque français, le caporal se tient cependant sur ses gardes.

Il emploie une ruse pour conserver l'avantage de la position s'il a affaire à un ennemi. Il vire et prend la direction du Nord, ayant ainsi à sa gauche le soleil qui éblouirait le nouvel arrivant en cas d'attaque.

Celui-ci ne semble pas animé d'intentions de protection, mais n'a pas encore accompli un geste d'offensive. Le doute continue à planer sur sa nationalité, ses ailes restent invisibles: ont-elles le rond tricolore, les couleurs anglaises ou la croix de fer? Dès que le Français l'a obligé à se mettre face au soleil, il a profité de sa vitesse supérieure pour aller couper le chemin du retour.

## L'attaque

Voyant que l'avion de chasse se rapproche, le lieutenant Cabanes, pour être prêt à toute éventualité, détache sa ceinture, se lève et prépare sa mitrailleuse, mais avec la volonté absolue de ne s'en servir qu'après une première attaque, car encore maintenant ils n'ont pu, ni lui ni son pilote, identifier l'appareil.

Le caporal amorce un virage et, juste au moment où il tourne sur une aile, l'avion ouvre le feu. C'est un Fokker, l'un des premiers rencontrés sur le front et c'est pourquoi les deux camarades avaient si longtemps hésité.

Le tir de l'Allemand est très précis: le lieutenant Cabanes, qui se tient toujours debout et fait preuve d'une maîtrise de soi merveilleuse pour un premier combat, est touché dès la première salve. Une balle pénètre par l'épaule et va trancher l'aorte.

Moins de dix secondes après, le pilote, à son tour, reçoit deux balles dans la main gauche.

*Un observateur et son pilote.*

Domptant sa douleur et ne se rendant pas encore compte de ce qui s'est passé, le caporal a la présence d'esprit de fermer la manette des gaz et de piquer aussitôt.

Cabanes, qui a été atteint tandis qu'il était dans la position du tireur en train de viser, tombe en avant. Ses bras glissent sur l'épaule de son camarade et de sa bouche s'échappent des flots de sang.

On se fait l'idée de cette vision d'horreur: d'un côté, l'Allemand plus rapide,

merveilleusement armé, très adroit, cherche à précipiter son adversaire dans l'abîme, de l'autre, l'observateur s'effondre sur son camarade blessé qui ne peut éviter cette étreinte. Et le pilote n'a qu'un bras disponible pour manoeuvrer et échapper !

Au cours de la même rafale, Cabanes a été tué, le caporal blessé et tous les instruments du bord, montre, compte-tours, altimètre, boussole, criblés de balles. De grands morceaux de toile pendent comme des oriflammes aux ailes.

Toute la partie qui virait au moment où le tir a commencé est transpercée de part en part. Dans la queue, huit balles côte à côte. L'un des montants soutenant le fuselage est sectionné, rendant l'atterrissage très périlleux.

La randonnée macabre se poursuit, atroce. Le pilote, inondé du sang de son malheureux compagnon et sentant la douleur de son bras augmenter peu à peu, n'a de salut que dans la fuite.

Il pique à toute allure vers les lignes françaises. Le drame qui se déroule ne lui a pas retiré sa présence d'esprit. Il se dirige vers un point de notre territoire qu'il sait défendu par des pièces spéciales contre avions et tente d'y entraîner le Boche qui payera ainsi sa victoire partielle.

Il descend de 7000 pieds à 4500. Les deux appareils sont aile contre aile et le feu meurtrier cherche à compléter le succès ennemi.

Le Français doit faire des prodiges pour conduire, étant données les conditions dans lesquelles il se trouve.

L'étreinte du mort semble se resserrer, les flots de sang augmentent, l'engourdissement du bras devient critique.

Notre héros a des éblouissements, il traverse des moments d'inconscience, causés par la douleur. Il les combat en penchant de temps en temps son visage et en humant de grandes bouffées d'air.

Mais il ne peut continuer son vol avec ce poids qui, à chaque coup d'aile, pèse davantage : il faut qu'il dénoue les bras de son malheureux passager.

Il cale sa direction avec les jambes et, de sa main valide, parvient à repousser en arrière et à déposer sur son siège celui qui devait trouver une mort glorieuse dans ses débuts d'homme de l'air.

L'Allemand, lorsqu'il se rend compte du danger qu'il court en approchant des lignes, abandonne la poursuite, fait demi-tour et disparaît, navré de n'avoir pu terminer son oeuvre.

Le caporal, privé de ses instruments de bord, et ayant les idées un peu vagues, parvient cependant à retrouver le chemin de son aérodrome. Il ne songe pas un seul instant à atterrir dès que nos tranchées sont traversées, il tient à aller jusqu'au bout, afin de pouvoir faire donner des soins immédiats à Cabanes s'il en est temps encore.

Il arrive enfin, terminant sa randonnée tragique d'une façon impeccable. Il demande aussitôt un brancard pour transporter son passager, dont le corps est déjà froid, puis va se faire soigner.

Pendant qu'on le panse, avant de l'évacuer sur un hôpital, les refrains d'une musique militaire mettent une note de gaieté tragique dans ce crépuscule sanglant...

—— o ——

Le meilleur moyen pour nettoyer le tuyau d'une pipe et lui enlever toute la nicotine qui s'y trouve déposée, c'est d'y faire passer pendant plusieurs secondes un jet de vapeur.

# La TRISTE HISTOIRE DES BISONS

Parler des bisons, c'est parler d'une race d'animaux en voie d'extinction. Leur meurtrier, c'est l'homme.

Au commencement du XIXe siècle, on comptait, dans les anciennes prairies nord-américaines, environ quarante millions de bisons: ils ne sont plus aujourd'hui que quelques centaines, et ces géants de la race bovine vivent dans une sorte de demi-domesticité, à peu près parqués comme des cerfs dans des jardins d'agrément.

On appareille souvent le bison au buffle, mais c'est à tort. Le buffle se rencontre un peu partout. Le bison, de beaucoup supérieur par sa taille et par sa vigueur, est particulier à l'Amérique du Nord.

Tant qu'il n'eut pour ennemis que les Peaux-Rouges et que ceux-ci, seulement armés de flèches, lui firent la guerre, le bison ne vit pas l'existence de sa race compromise. Mais, à mesure que les fameux trappeurs, immortalisés par les romans de Mayne-Reid et de Cooper, s'avancèrent plus en avant dans les solitudes des bois, échangeant des armes à feu et de la poudre contre des fourrures que leur donnaient les sauvages, le bison commença à être sérieusement menacé.

Les Peaux-Rouges, en effet, montés sur leurs rapides coursiers et très habiles au tir, firent d'affreux ravages dans les troupeaux.

Comme les trappeurs, ils tuaient sans compter. On abattait un bison pour se procurer un bifteck ou une partie de sa bosse, qui constitue un morceau de choix, et l'on abandonnait le restant de l'animal.

Du jour où les services de chemin de fer commencèrent à sillonner le continent américain, sonna le glas définitif du bison.

Comme sa chair est beaucoup plus délicate que celle du boeuf, des chasseurs tuèrent les bisons d'un bout de l'année à l'autre: les animaux, dépecés sur place, étaient ensuite envoyés sur les marchés des grandes villes américaines.

*Le bison.*

On a entrepris aujourd'hui de sauver les bisons d'une extinction complète. Mais c'est une tâche désespérée.

Les bisons, nés dans la domesticité, de parents nés dans les mêmes conditions, finiront, tôt ou tard, par perdre tous leurs caractères distinctifs et ne seront plus que des manières de boeufs, en rien comparables à la bête que vous présente notre photo.

## *Les Travaux Féminins Utiles et Agréables*

# COIFFURES POUR LA NUIT

Un chapeau luxueux, c'est bien joli, mais ce ne serait pas précisément pratique pour reposer votre jolie tête sur l'oreiller, n'est-ce pas, madame ou mademoiselle?

C'est pourquoi l'on a imaginé pour la commmodité des jolies têtes blondes ou brunes, de charmants petits bonnets de nuit qui pourraient aussi bien s'appeler bonnets de jour car ils sont très pratiques pour procéder aux menus travaux de la maison.

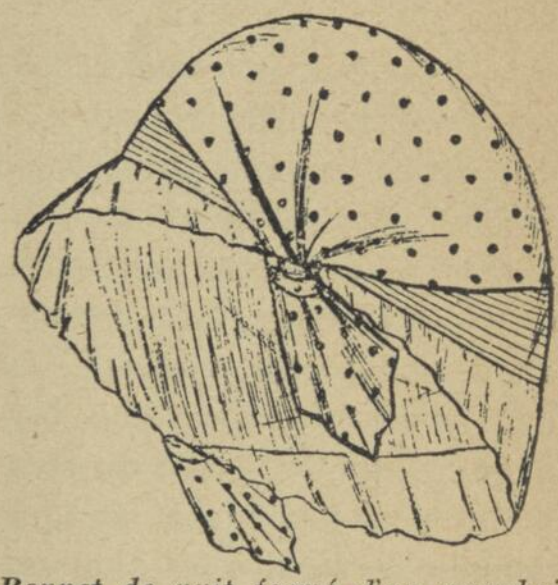
Quelques-uns de ces ravissants petits bonnets sont, pour la plupart, des chefs-d'oeuvre de goût, amusez-vous donc, mes chères lectrices, à confectionner vous-mêmes ces menus accessoires de coquetterie.

Ils ne sont point inutiles, d'ailleurs; ils ont pour but de protéger, pendant la nuit, les cheveux, afin que ceux-ci ne se mêlent ni ne se cassent; ils retiennent aussi les plis des ondulations et évitent ainsi le trop fréquent chauffage; enfin, ils encadrent joliment le visage, qui est mieux ainsi que perdu dans la broussaille de la chevelure en désordre.

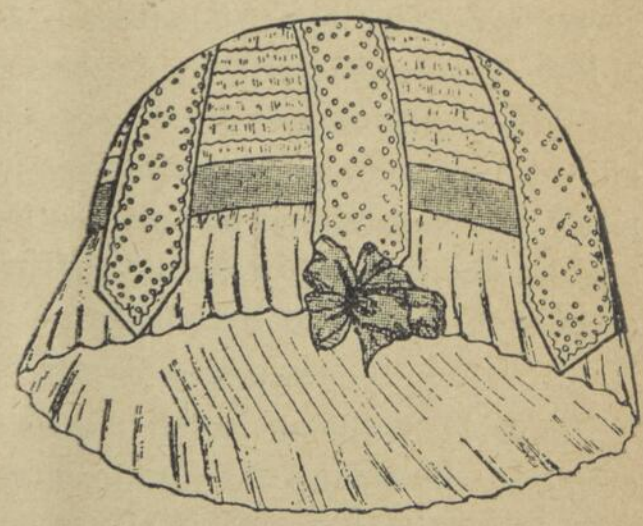
Que les hygiénistes ne poussent pas les hauts cris: ces coiffures n'empêchent nullement l'air de pénétrer et de vivifier la chevelure. En effet, ces bonnets ne sont établis qu'en éléments infiniment légers et clairs tels que: tulle, dentelle, linon brodé et ajouré.

Nous vous offrons ici deux modèles très différents, également coquets et faciles à exécuter et dont le prix de revient est à peu près nul.

Pour le premier, on peut se servir d'un mouchoir ancien, brodé ou presque tout en dentelle. A défaut, on coupe un carré de tulle à gros pois



***Bonnet** de nuit formé d'un mouchoir brodé de tulle.*



***Bonnet de nuit** en tulle coulissé et entre-deux.*

ou de laize de dentelle, de valenciennes, par exemple, aux dessins très clairsemés, et l'on abat à ce mouchoir deux coins opposés, soit qu'on les rentre à l'intérieur, soit qu'on les coupe tout simplement.

Le mouchoir est posé en biais et les deux coins restants, une fois noués, forment de chaque côté deux oreilles amusantes.

Les creux laissés sur le devant et par derrière sont comblés par de petits plis de lingerie en tulle. Tout autour, un volant de tulle froncé ajoute sa note mousseuse et floue.

Le second modèle (fig. II) est en tulle coulissé coupé de larges entre-deux qui viennent se terminer en capucins sur le haut volant de tulle froncé qui fait tout le tour.

On coupe une circonférence de tulle assez large et on la fronce en rond à l'aide de petites têtes régulièrement espacées, jusqu'à ce que l'on ait une dimension suffisante pour former tout le fond. On resserre les fronces juste comme il faut, puis on dispose les entre-deux. On laisse de quoi passer le ruban sous les entre-deux, puis on pose le volant du bord.

Ces petits bonnets, auxquels on peut donner les formes les plus extravagantes, les plus inattendues, ne doivent jamais serrer trop étroitement la tête.

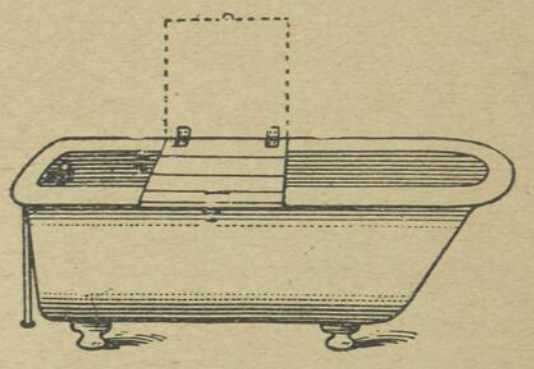
Par derrière surtout, il est préférable de les laisser plutôt très lâches, afin que les cheveux ne soient pas comprimés à l'intérieur. Un caoutchouc passant tout autour, sous le montage du volant, suffira pour empêcher le bonnet de glisser.

—— o ——

Pour les coups de soleil sur les mains employez beaucoup de jus de citron, rincez-les ensuite dans de l'eau claire avant de les laver avec du savon.

## POUR FAIRE PRENDRE UN BAIN AU BEBE

Un cadre fait avec des planches clouées en travers, mis sur la largeur du bain et qui se replie sur la muraille juste en arrière du bain, de manière à ce que l'on puisse le lever lorsqu'il n'est pas en usage est très commode si vous avez un bébé. Ceci empêche de se courber pour habiller le bébé après lui avoir fait prendre son



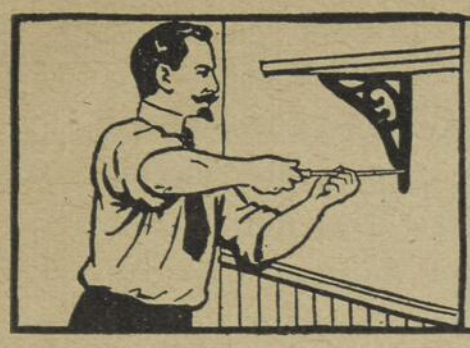
bain, et il est particulièrement utile lorsque le bébé est très jeune. Il est facile de mettre sur ce cadre sa petite cuve et tous les articles nécessaires pour sa toilette, et même avoir encore assez de place pour le bébé.

—— o ——

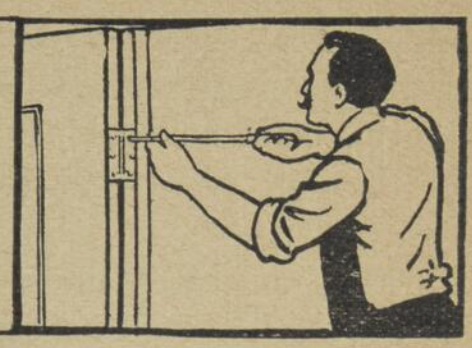
## IL FAUT VERNIR LES "SUIT-CASES"

Les valises en paille et les sacs pour magasiner peuvent durer plus longtemps et mieux paraître aussi, en appliquant, chaque année, une couche de vernis à voiture (le moins dispendieux). Ce procédé les met de plus à l'épreuve de l'eau.

—— o ——



**Petits Travaux Faciles et Agréables**



# COMMENT FAIRE DE JOLIS SIÈGES DE CHAISES

PLUSIEURS lecteurs nous demandent s'il leur est possible de réparer eux-mêmes à nouveau une chaise lorsque le siège primitif a été enfoncé, soit à la suite d'un accident, soit après un long usage.

A la campagne, nous écrit l'un d'eux, on n'a pas de chaisier à sa disposition et les rempailleurs, qui passent dans le pays avec leur roulotte, ne font pas le cannage.

Rien n'est plus facile que de "canner" une chaise, c'est-à-dire de fabriquer un de ces sièges tressés en rotin qui sont aussi élégants que solides.

Il ne faut que de la méthode et de la régularité dans le travail... et aussi les matériaux nécessaires, c'est-à-dire le rotin que l'on peut se procurer dans le commerce.

Il faut demander des rotins filés; c'est sous ce nom que cette matière est connue dans le commerce. On vous le vendra tout préparé au prix de 50 à 60 cents la livre, peut-être moins.

On fait tremper ce rotin dans l'eau froide au moins pendant 24 heures avant d'essayer de l'employer.

Pour préparer la chaise, il faut faire disparaître entièrement l'ancien cannage que l'on coupe avec un couteau.

Ce travail terminé, on verra dans les trous du siège des petits brins de cannage que maintiennent des petites chevilles de bois. Il faut avec un poinçon, chasser ces chevilles. Les trous doivent être absolument libres, sans qu'il reste trace de l'ancien cannage; en résumé, le bois du siège doit être aussi net que s'il sortait de chez l'ébéniste.

Lorsque le nouveau cannage sera terminé, on aura à le cheviller à nouveau; en attendant, pour maintenir les brins de canne en place pendant son travail, on emploiera des petits éclats de bois quelconque que l'on enlèvera à la fin pour les remplacer par les nouvelles chevilles. Pour commencer, prenez deux brins de rotin filé, en choisissant les moins larges.

A ce sujet, il est bon de trier par avance ces rotins en fins et en gros et pour n'avoir pas de recherche à faire au cours du travail, on peut, après le tri fait, faire tremper les deux sortes dans deux seaux ou deux baquets, si l'on a plusieurs chaises à réparer. On compte une livre de rotins filés pour deux chaises, en moyenne.

Nouez ensemble les deux premiers bouts de rotin et placez-les comme le montre la figure 1, en les maintenant à leur place au moyen de chevilles temporaires.

Le siège étant garni dans ce premier sens, comme le montre la figure 2, recommencez l'autre opération en croix (fig. 3)

pour obtenir l'aspect de la figure 4. A ce point, vous ne prenez plus deux morceaux de rotin, mais un seul pour faire le premier cannage oblique (fig. 5) sauf pour les angles.

Ce rotin doit être choisi dans les brins larges. Vous l'entrelacez comme le montre la figure, partant de l'angle de droite pour aller à l'angle de gauche.

en enlevant les premières, enfoncez celles-ci dans les trous faits dans le bois du siège; mais ayez soin de sauter un trou sur deux pour mettre une cheville dans le suivant, c'est-à-dire que la moitié seulement des trous doivent être chevillés.

Vous couperez ensuite ces chevilles avec un couteau au ras du bois de la chaise.

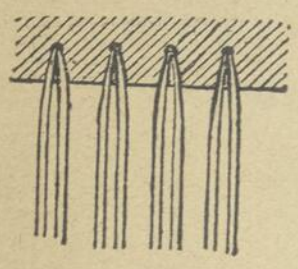


FIG. 1.

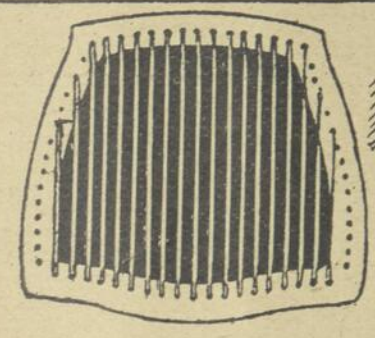


FIG. 2.

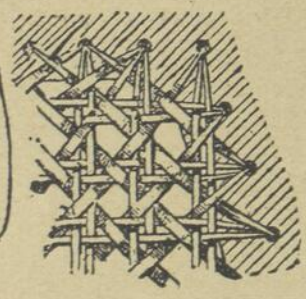


FIG. 7.

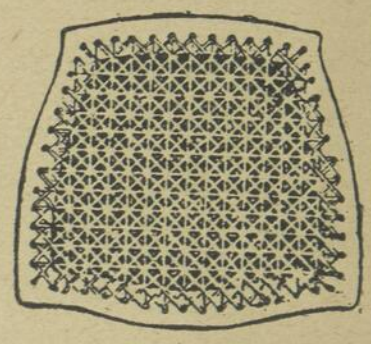


FIG. 8.

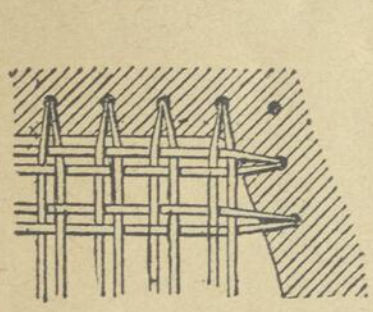


FIG. 3.

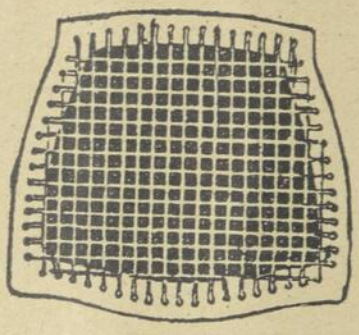


FIG. 4.



FIG. 9

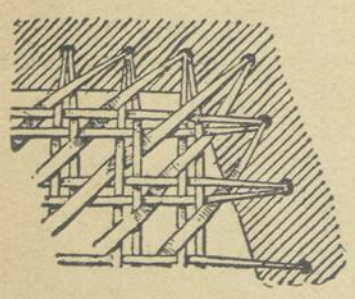


FIG. 5.

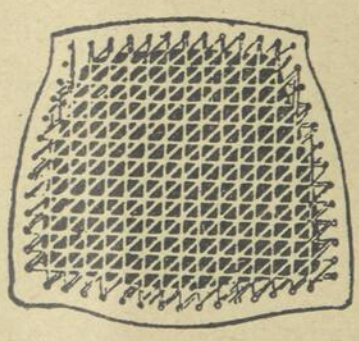


FIG. 6.

**Détail des opérations à faire pour obtenir un siège de chaise confortable, solide et élégant pour un prix de revient très peu élevé.**

Il faut prendre un brin de rotin par ligne suivie; quand le siège est entièrement garni dans la diagonale, vous avez obtenu l'aspect de la figure 6.

Vous opérez ensuite en formant une autre diagonale exactement opposée à la précédente (fig. 7) et la garniture proprement dite du siège est terminée (fig. 8).

Prenez alors de nouvelles chevilles, et,

Il ne vous restera plus qu'à faire la bordure.

Vous introduisez dans un trou d'angle, non garni de cheville, deux de vos plus larges brins dont vous aurez noué l'extrémité et vous les ferez suivre tout le contour de la chaise; pour maintenir cette bordure en place, vous ferez passer par les trous non chevillés un brin de rotin

choisi dans les plus minces et vous le ramènerez par le même trou après lui avoir fait enserrer la bordure par une gaine, comme le montre la figure 9. Au surplus, vérifiez sur une de vos chaises.

Ce dernier travail terminé, chevillez-le de suite, sans cela le résultat final pourrait laisser à désirer.

Enfin, ne coupez les longueurs qui dépassent le bois que lorsque tout sera complètement fini.

Pendant toute l'opération, il faut avoir grand soin de n'employer que des brins parfaitement humectés et rendus complètement souples et maniables par un long séjour dans l'eau.

C'est pour cela qu'il est préférable de donner deux jours et deux nuits de trempage lorsqu'on fait ce travail pour la première fois.

Tendez les brins assez fortement, mais sans exagération pour éviter de les faire fendre.

Les rempailleurs utilisent tous les brins et les réunissent en dessous par des noeuds; ce travail est un peu minutieux et difficile; pour l'amateur, il est préférable de n'employer que des brins d'un seul morceau, quitte à les couper ensuite à bonne longueur.

Le cannage d'une chaise est,on le voit, un travail long et minutieux mais néanmoins très facile en suivant nos indications.

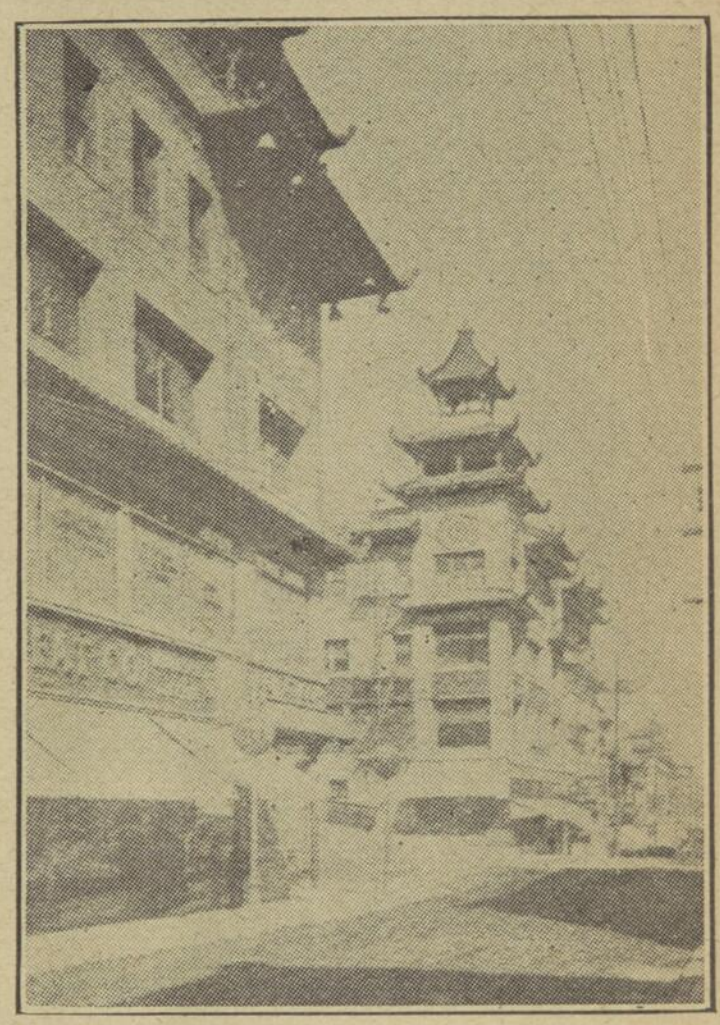
—— o ——

## MAISONS DE STYLE CHINOIS A SAN FRANCISCO

Avant l'épouvantable tremblement de terre qui, il y a quelques années dévasta San Francisco, le quartier chinois de cette ville ressemblait fort à celui de Montréal, c'est-à-dire qu'il était d'aspect peu engageant.

Aujourd'hui, le quartier chinois a pris un air propre et coquet et possède, en raison du style d'architecture adopté ; style inusité en Amérique, un cachet original des plus agréables.

Comme on pourra en effet s'en rendre compte par la photographie que nous reproduisons, les Chinois ont opéré une combinaison de leur propre style d'architecture avec celui ordinairement adopté aux Etats-Unis. Le style mixte qui est résulté de cette combinaison a quelque chose de fort gracieux.



Les commerçants chinois de San Francisco ont beaucoup gagné par la transformation de leur quartier, car ce quartier attire maintenant quantité de touristes qui ne manquent pas de faire l'emplette de souvenirs et de petits bibelots de toute sorte importés de Chine.

## LA ROSE ROUGE

*La rose au parfum capiteux*
*Dans le soir tristement s'effeuille,*
*Pendant que l'âme se recueille*
*Dans le silence douloureux.*

*Dans l'ombre, un frôlement léger*
*Me distrait un instant du rêve;*
*O rose, quand le jour s'achève,*
*Vous semblez doucement pleurer!...*

*Déjà vos pétales tremblants*
*Un à un du coeur se détachent,*
*Tombant sur le marbre qu'ils tachent*
*De leurs larges morceaux sanglants!...*

*Hélas, vous ne serez bientôt,*
*Qu'une humble tige décharnée,*
*Laissant l'exquise odeur fanée,*
*D'une âme qui s'en va trop tôt!*

*Et je compare en ce doux soir,*
*La blancheur du marbre à la neige*
*Qui là-bas mollement protège*
*Tous ceux en qui vit notre espoir!*

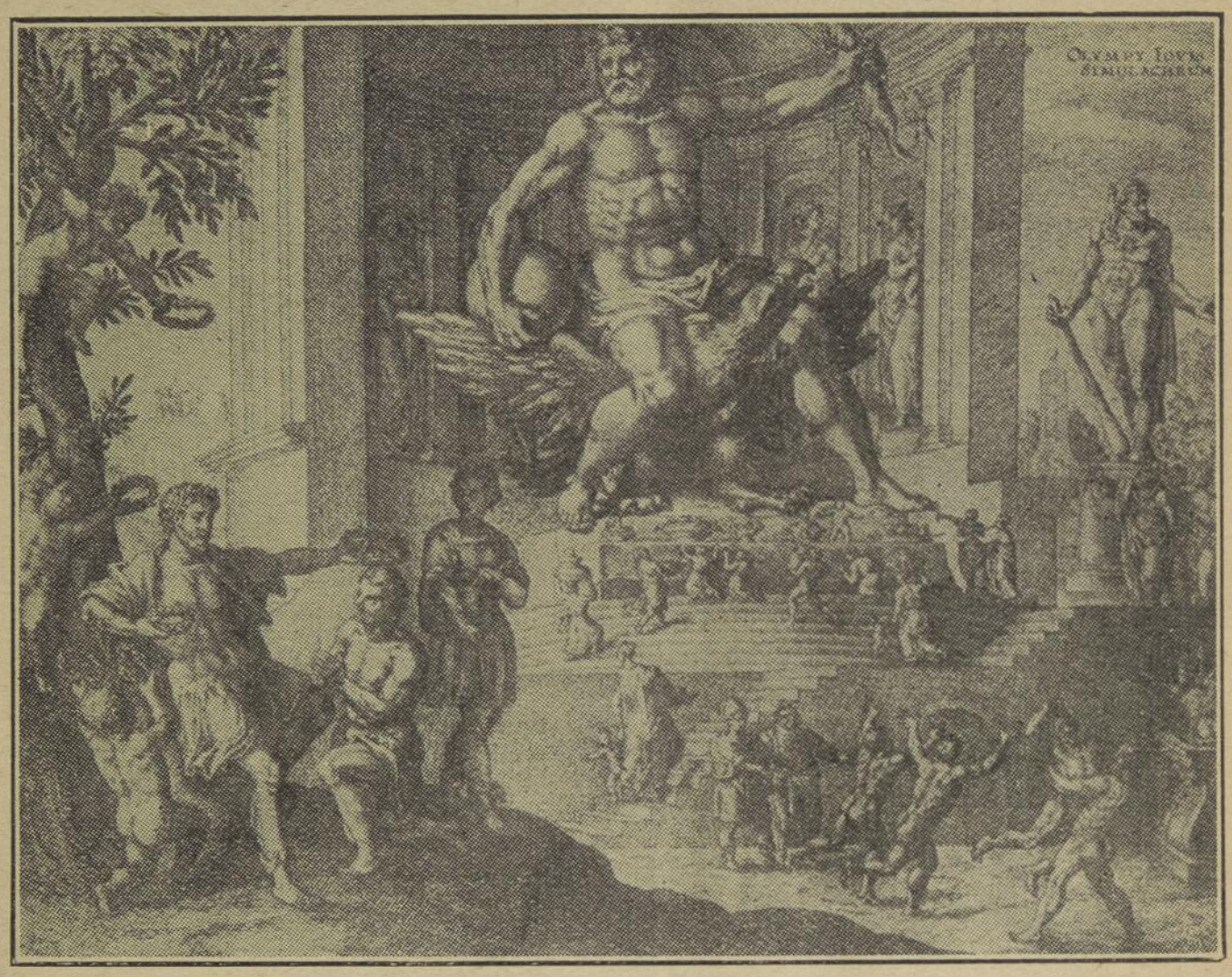
*Les rouges pétales tombés,*
*Laissant à la fleur la blessure,*
*Me font penser à la souillure*
*Que laissent au sol nos blessés!*

*Comme vous, rose au front mourant,*
*Dans la brusque et folle tourmente,*
*S'effeuille la jeunesse ardente*
*Que notre coeur suit en tremblant.*

*Et nous sentons passer sur nous,*
*Avec le grand souffle du drame,*
*Le parfum exquis de leur âme*
*Qui s'en va, trop tôt, comme vous!*

Sonia DOLLY.

# LES SEPT MERVEILLES DU MONDE



*Le Jupiter de Phidias.*

AU cours d'un précédent article, nous avons eu l'occasion, à propos du colosse de Rhodes, de citer quelques statues de très grande taille, dues au célèbre Phidias. Il était réservé à cet artiste, qu'on a surnommé l'Homère de la sculpture, à cause du caractère de sublimité qui revêt toutes ses oeuvres, de voir classer l'une d'entre elles parmi ces réalisations magnifiques du génie des hommes qui méritèrent le nom de " Merveilles du Monde". Ce fut son Jupiter géant, le Jupiter Olympien, qui lui valut cet honneur.

Phidias, fils de Charmides, naquit selon toute vraisemblance, en Attique, en l'an 500 avant Jésus-Christ. Tout jeune, il manifesta de grandes dispositions pour les arts, notamment la sculpture, ce qui le décida dans le choix de cette dernière comme profession. Il l'étudia d'abord avec Hégias d'Athènes, puis il se perfectionna avec Agèlados d'Argos. Sa réputation fut vite établie et, avant d'avoir atteint la maturité, il était déjà un citoyen respecté. Son talent lui valut l'amitié de Périclès, ce célèbre Athénien, chef du parti démocratique, populaire par son éloquence et ses largesses, ami des lettres, des arts et de luxe et qui donna son nom

"le siècle de Périclès", à cette époque où Athènes brilla d'un incomparable éclat dans l'antiquité.

Quand Périclès, parvenu au faîte de la fortune politique, resta enfin le seul maître de la direction des affaires d'Athènes, il fit de Phidias son conseiller intime et une manière de surintendant pour tous les travaux d'art ordonnés par le peuple. Nul n'était mieux choisi que Phidias.

La statue du Jupiter Olympien devait avoir une quinzaine de verges de haut.

Le trône et la statue étaient abrités par une niche dont le sommet formait coupole et dont les murs intérieurs étaient ornés de bas-reliefs et de statues. Le pied de la statue était très élevé au-dessus du niveau du sol et l'on y parvenait par une série de gradins dont la masse imposante accentuait encore la sublimité de l'édifice. La richesse des matériaux qui y avaient été employés était incroyable. Ce n'était qu'un ruissellement d'or et d'ivoire, une accumulation des marbres les plus purs de la Grèce.

Périclès dut être content de son artiste. Et en vérité, la collaboration avait été fructueuse. A eux deux, ils réunissaient toutes les possibilités: le génie, le pouvoir et la fortune. A eux deux, ils transformèrent Athènes, la rajeunirent, l'embellirent.

Tous les grands monuments d'Athènes, y compris le Parthénon, remontent à cette époque, une période qui ne sétend pas à plus d'une vingtaine d'années, et qui finit d'une façon assez brusque: Périclès fut accusé par des jaloux d'avoir compromis les finances publiques et l'on reprocha à Phidias d'avoir placé son propre portrait sur le bouclier de sa Minerve du Parthénon, un sacrilège, aux yeux de ses concitoyens

Périclès fut impuissant à défendre son sculpteur qui, découragé par l'ingratitude des Athéniens, s'enfuit à Elis où il mourut après un exil assez long (A suivre)

—— o ——

## EN CAS D'INCENDIE

La personne qui se trouve prise dans un incendie et doit traverser une chambre bien remplie de fumée doit se jeter à terre et se traîner le nez aussi près que possible du plancher car la fumée monte toujours et à ras le plancher il existe toujours une couche d'air frais occasionnée par les courants d'air. Elle peut ainsi arriver aux fenêtres ou portes qu'elle connaît sans être asphyxiée.

—— o ——

## L'ORIGINE D'UNE COUTUME

En Espagne les jeunes filles de la campagne portent rarement un chapeau ou un bonnet, mais elles portent presque toujours une fleur dans leurs cheveux. C'est en Espagne qu'est née la mode de porter sur la tête une couronne de fleurs d'oranger.

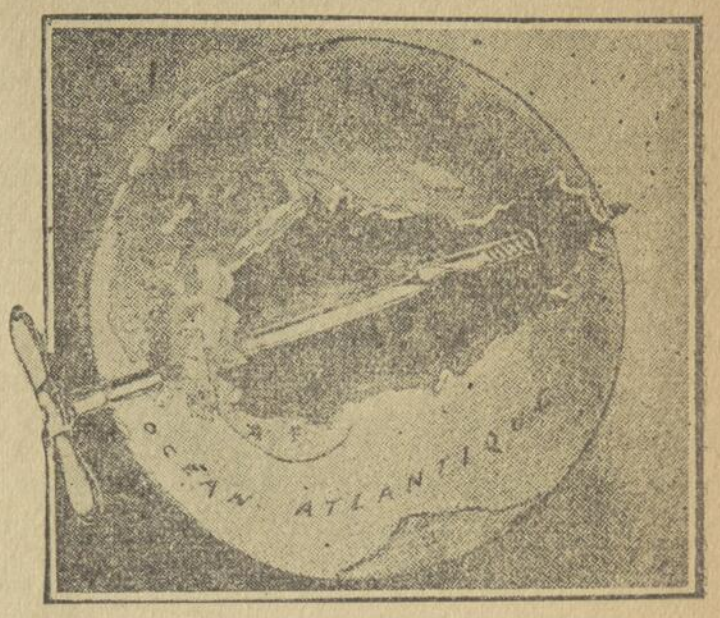
—— o ——

## L'ORIGINE D'UNE DANSE

L'origine de la polka est curieuse, elle vient d'une vieille cuisinière autrichienne il y a de cela plus de 80 ans. Trouvant la cuisine trop monotone elle se mit un jour à chanter en dansant. Sa maîtresse l'ayant aperçue fut charmée, elle fit venir un professeur de danse et ordonna à sa fille de danser devant lui. Ce dernier remarqua le pas, le nota et l'enseigna.

# LE MYSTERIEUX CENTRE DE LA TERRE

**Par un Ingénieur Civil**




Qu'y a-t-il au centre du globe terrestre? Voilà une question que se sont posée et que se posent encore bien des savants.

Les uns prétendent que l'intérieur de notre globe est en état complet de fusion et leur théorie, très bien établie d'ailleurs, explique ainsi les volcans qui ne seraient autres que les soupapes d'échappement de ce gigantesque feu central. D'autres nient complètement cette théorie et la réfutent par d'autres qui semblent également admissibles.

Lesquels ont raison?

Il faudrait y aller voir pour le savoir...

Or, ce ne serait pas précisément là un voyage facile. On devrait d'abord percer un trou. Et quel trou! Quelque chose comme un puits ayant presque quatre mille milles de profondeur!

Les mines les plus profondes à l'heure actuelle sont loin de compte; en Californie, dans la mine de la North Star, à Grass Valley, il y a un puits de mine de 5435 pieds de longueur dans une veine aurifère, mais comme il est incliné, sa profondeur verticale n'est que de 2,100 pieds. Le record est, paraît-il, détenu par la mine de Victoria Quartz en Australie, avec un puits de 4554 pieds de profondeur. C'est encore loin des vingt-et-un millions de pieds qu'il faudrait percer pour atteindre le centre de notre machine ronde...

Est-ce à dire que cela serait impossible?

De vrais et grands savants affirment le contraire. Ils vont même jusqu'à prédire que dans deux ou trois siècles, peut-être même avant, l'on ira se promener au centre de la terre avec autant de facilité que l'on voyage aujourd'hui de Montréal à Vancouver.

Voyons ce qu'ils nous disent au sujet du creusement du puits nécessaire.

Jusqu'à une profondeur de deux milles, le travail pourrait être fait avec les moyens de la mécanique moderne, mais, au delà de cette profondeur, les câbles servant à remonter les matériaux se briseraient sous l'effort de leur propre poids, même s'ils étaient de l'acier le plus résistant.

Certains ingénieurs suggèrent alors qu'il serait possible de continuer le creusage en établissant des stations intermédiaires tous les deux milles; dans chaque station il y aurait un moteur électrique agissant sur un câble indépendant et les matériaux seraient ainsi remontés à la surface en plusieurs voyages successifs.

Ceci est pratiquement impossible. La

plus grande vitesse des élévateurs que l'on pourrait employer étant de 700 pieds à la minute, cela donne 8 milles à l'heure. Or, en tenant compte des temps d'arrêt indispensables pour les transbordements, cette vitesse serait réduite à 2 milles. En considération des matériaux à enlever et de la multiplicité des voyages à faire, le creusage durerait des siècles entiers.

Le seul moyen qui paraîtrait pouvoir donner une bonne solution serait la construction—en même temps que le creusage—d'une double voie de chemin de fer en spirale qui s'enfoncerait, en pente douce, dans l'intérieur de la terre. La courbe devrait avoir un rayon d'au moins 500 pieds, ce qui donnerait, pour la largeur du puits à faire, 1000 pieds.

Un autre problème important serait également à résoudre: celui de la ventilation du puits et ce ne serait pas une mince affaire que d'envoyer de l'air pur à 4000 milles de profondeur!

La seule méthode consisterait dans la construction d'un gigantesque tube central à l'intérieur du puits et ayant 500 pieds de diamètre ce qui laisserait 250 pieds entre sa paroi extérieure et celle du puits; de distance en distance, ce conduit devrait être maintenu par de très solides supports fixés dans la muraille.

Ce "tube" aurait en effet une certaine pesanteur; il ne contiendrait pas moins 614 milliards de verges cubiques de matériel métallique. De quoi bâtir, en plein océan, une île véritable.

Supposons maintenant la construction faite et parachevée. Le double chemin de fer en spirale qui aura servi à remonter les matériaux extraits sur une voie et à descendre, sur l'autre, les matériaux de revêtement intérieur et de constructions diverses, servira maintenant au transport des voyageurs, aller et retour.

Que rencontrerait-on sur son passage? Quelles seraient les sensations éprouvées. La première question intéresserait uniquement ceux qui auraient creusé le puits.

L'un des premiers résultats de l'excavation de ce puits serait la vérification de l'accroissement calorifique. Le second serait l'exploration même de ce sol inconnu. Qui sait quelles curiosités géologiques, paléontologiques, ne révèlerait pas cette investigation dans les profondeurs souterraines, mines de fer, de cuivre, de métaux précieux, filons d'or, de platine, d'argent, radium, éléments insoupçonnés, fossiles des époques les plus lointaines, sans parler du monde inconnu qui sommeille dans ces abîmes.

La géologie marcherait ainsi sur les traces glorieuses de sa soeur aînée, l'astronomie. N'est-il pas quelque peu humiliant d'être allé jusqu'aux astres par la pénétration télescopique, d'avoir mesuré leurs distances, de les avoir pesés et analysés, d'avoir franchi des milliers de milliards de milles par les découvertes merveilleuses de l'optique, et de rester dans l'ignorance de ce qui existe à quelques milles sous nos pieds?

Pour les voyageurs, il y aurait des sensations d'un genre complètement ignoré jusqu'ici. En effet, déjà à une profondeur de 2000 milles, la force de la gravité n'est plus que 69 pour cent de ce qu'elle est à la surface de la terre; ce qui revient à dire qu'un objet pesant 100 livres n'en pèserait plus que 69. Un homme du poids moyen de 150 livres n'en pèserait plus que 104 à cette profondeur.

En s'enfonçant devantage encore, cette force de gravité diminuerait toujours, si bien qu'au centre même de la terre, les

*Au centre de la terre, la pesanteur n'existe plus. Il n'y aurait donc aucun point d'appui possible, aucune chute à craindre et l'on resterait en suspens dans le vide avec plus de facilité encore qu'un oiseau qui plane dans l'espace.*

corps les plus pesants pourraient flotter dans le vide aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau. La pesanteur serait complètement disparue.

Aucun danger de chute et par la même possibilité de prendre les positions les plus extravagantes dans le vide sans besoin de support. Conséquence absolue de ceci: il serait impossible de marcher. Pour marcher il faut un point d'appui et pour avoir un point d'appui, il est indispensable d'y être appliqué par une force quelconque; or cette force qui est celle de la gravité à la surface de la terre n'existe plus au centre.

C'est alors qu'il serait indispensable, pour pouvoir se déplacer, de voler à la manière des oiseaux et encore, la chose serait-elle possible, l'air lui-même étant soustrait, à cet endroit, à l'action de la pesanteur?

De même, le fameux chemin de fer risquerait sans doute d'être arrêté avant la fin de son parcours faute d'avoir le poids suffisant pour continuer à descendre; il

est vrai que l'on pourrait remédier à cet inconvénient par un dispositif mécanique spécial mais qui peut prévoir exactement les cas particulièrement étranges et inattendus qui pourraient surgir dans un tel milieu?

Aucun "précédent" n'existe pour baser les calculs, aucune expérience n'est possible pour les confirmer. On fait des démonstrations expérimentales dans l'air comprimé et dans le vide mais on n'a jamais pu en tenter aucune sans que l'action de la pesanteur n'intervienne.

L'homme a certes accompli des merveilles qu'il est inutile de rappeler car elles sont trop connues maintenant. Il parviendra, non pas peut-être, mais sûrement quelque jour à établir des communications avec les autres planètes mais viendra-t-il à savoir ce qu'il y a au centre de la sienne?

Il est permis d'en douter fortement.

En tout cas nous pouvons affirmer que ce n'est pas encore nous qui verrons creuser le puits allant au milieu de la terre. Quand nos très arrière-petits-fils parviendront—s'ils y parviennent jamais—à se mettre quatre mille milles de terrain sur leur tête, il y aura belle lurette que nous en aurons six pieds sur la nôtre...

L. R.

## NOCTURNE

Quand la rumeur du jour au loin s'est endormie,
Tu reviens près de moi, ma blonde et douce amie...
Je tressaille à ce bruit de tes pas reconnu;
J'accueille d'un baiser ton sourire ingénu;
Et, dans cette minute, enfin, qui nous rassemble,
Ici, seuls, l'un à l'autre enlacés, il me semble
Que toute la rancoeur du jour va s'envoler!
Pour me rendre courage et pour me consoler,
Je ne sais que les mots de tes lèvres chéries...
Et ce soir encor, Belle, il faut que tu souries!
Laisse moi te bercer comme on berce une enfant
Et te serrer, jaloux, comme un trésor vivant
Dans mes bras, sur mon coeur qu'aucun espoir ne flatte,
Si ce n'est, quand l'étoile au ciel nocturne éclate,
De te revoir, fidèle, après le jour rempli
Et de boire à ta lèvre un océan d'oubli!

Louis GALARD.

## DE L'OR BIEN GARDE

La Banque de France est l'établissement le mieux gardé du monde. Chaque jour, quand l'argent a été enfermé dans les voûtes des caves, des maçons murent immédiatement les portes de ces voûtes avec du mortier hydraulique. Ensuite l'eau est lâchée et elle inonde complètement les caves. Les voleurs qui voudraient essayer de s'y introduire auraient d'abord à vider ces eaux ce qui serait immédiatement constaté parce que l'eau en s'écoulant, donne l'alarme au moyen de sonneries et il leur faudrait ensuite démolir les murs faits devant les voutes avant de pouvoir ouvrir celles-ci.

—— o ——

## PARTICULARITES CHINOISES

—Le Chinois qui aborde une connaissance serre sa propre main et non pas celle de la personne rencontrée.

—Il met son chapeau pour saluer au lieu de le quitter.

—Il se tient en arrière de celui qu'il accompagne.

—Il blanchit ses chaussures au lieu de les noircir.

—Il rit à l'annonce des mauvaises nouvelles, dans le but de tromper les mauvais esprits.

—Il met les talons dans les étriers au lieu d'y mettre les orteils quand il va à cheval.

—Il dit ouest-nord, sixièmes-cinq, etc., au lieu de nord-ouest, cinq-sixièmes, etc.

—La place d'honneur est à sa gauche.

—Le principal cadeau d'un chinois à un parent est un cercueil.

—Il porte le deuil en blanc.

—— o ——

## LA POULE, LES JEUNES FILLES RUSSES ET LE MARIAGE

Souvent les jeunes filles russes se réunissent et un de leurs plaisirs favoris c'est de se faire dire par une poule la bonne fortune, en lui faisant désigner celle d'entre elles qui se mariera la première. Voici comment elles opèrent: chacune met sa bague dans un grand plat rempli de grains de blé-d'inde. On lâche la poule qui vient picorer et renverse plus de grains avec ses pattes qu'elle n'en mange. La première bague qui apparaît indique, pour elles, que sa propriétaire se mariera dans l'année.

—— o ——

## LA VITESSE D'UNE MOUCHE

Un savant a découvert après de patientes recherches que les ailes d'une mouche vibraient 330 fois à la seconde quand elle vole et il en conclut qu'une mouche peut parcourir un mille à la minute, ce qui est la vitesse d'un train express. Donc, une mouche qui volerait en ligne droite et sans s'arrêter, toujours en supposant la chose possible, mettrait seulement 28 jours pour faire le tour du monde. Que c'est loin du tour du monde en 80 jours de Jules Verne!

—— o ——

## LE PLUS LARGE FLEUVE DU MONDE

E fleuve " Amazone " est le fleuve le plus large du monde. A plusieurs endroits près de son embouchure, sa largeur est si grande que l'on n'aperçoit pas la rive opposée. L'Amazone reçoit plus de 400 affluents ; mais ces affluents coulent dans des climats variés de sorte que lorsque les eaux de ces quelques-uns de ces derniers sont hautes, les eaux des autres sont basses. Il s'établit ainsi une compensation entre les eaux que reçoit l'Amazone de ses nombreux affluents et ses eaux, pour cette raison sont toujours à peu près au même niveau.

—— o ——

## LE BAIN TOURBILLON

N a installé il y a quelques mois à Paris un nouveau genre de bains appelés les bains tourbillons. Ces bains ont donné des résultats si précieux pour les soins des blessés qu'on n'a pas tardé à en installer de pareils à Londres et dans un grand nombre d'autres localités tant en France qu'en Angleterre.

Ces bains sont de deux formes excessivement simples. Les uns ont la forme d'une jambe et les autres la forme d'un bras. L'eau pénètre dans le bain au moyen de deux becs placés de telle manière qu'une circulation rapide est assurée à l'intérieur du bain.

Le membre malade est plongé dans le bain à une température assez basse, et la température de l'eau est élevée graduellement jusqu'à ce qu'elle atteigne un degré de chaleur qui amène le bien-être.

Ce genre de bains est un facteur important dans l'admirable système de traitements établis dans le but de hâter la guérison des blessures légères afin de renvoyer au plus vite les blessés guéris rejoindre leurs régiments et aussi dans le but de réduire les dépenses de l'état en diminuant le nombre des pensions à payer après la guerre aux malheureux qui resteront estropiés et infirmes d'une façon permanente.

—— o ——

La plus ancienne maison des Etats-Unis se trouve en Floride. Elle a été construite en 1564 avec des coquillages mêlés avec du mortier. Elle a primitivement servi de cloître et maintenant elle sert de résidence d'hiver à un millionnaire du nord.

## UNE PLANTE ECONOMIQUE POUR LES ECRIVAINS

Il existe dans la Nouvelle-Grenade une plante appelée "Coriarie". Cette plante peu connue sous son nom scientifique est assez connue sous son nom vulgaire de "plante à encre."

C'est en effet une véritable plante à encre, car l'on peut écrire avec son suc comme l'on écrit avec de l'encre.

Quand l'on écrit avec le suc de cette plante, l'écriture est d'un beau rouge, mais elle change rapidement et en quelques heures elle devient noire.

—— o ——

## A PROPOS DE SINGE

Une expression impropre c'est celle dont se servent les soldats français quand on leur sert de la viande de conserve d'origine américaine. Comme on leur en sert trop souvent et qu'ils en sont las, ils disent avec ironie quand on leur en sert: "Toujours du singe!"

Or un jeune singe rôti est, paraît-il, un mets délicieux dont le fumet rappelle ceux du faisan et du lièvre.

—— o ——

Les pêcheurs de perles restent sous l'eau de 50 à 80 secondes. On en a vu cependant qui sont restés plusieurs minutes en plongée, avant de remonter à la surface de l'eau.

## COURONNES DE MARIEES

La couronne que portent les mariées lors de leurs noces n'est pas la même dans tous les pays. En France et en Angleterre les mariées portent la couronne de fleurs d'oranger. En Allemagne des branches de myrte, en Italie et dans la Suisse française de roses blanches, en Espagne de roses rouges et d'oeillets, en Grèce de feuilles de vigne, en Bohême de romarin, dans la Suisse allemande de fleurs artificielles, etc., chaque pays a ses usages.

—— o ——

## LA VIE DES OISEAUX

Les oiseaux qui vivent le plus longtemps sont l'aigle, le cygne et le corbeau; ces oiseaux dépassent bien souvent cent ans. La moyenne de la vie du trogloyte ou roitelet, n'est que de 3 ans ; le héron, le perroquet, l'oie et le pelican atteignent 60 ans; le paon 25 ans; le pigeon et la grue 20 ans; le canari 24 ans; le chardonneret et le faisan 15 ans ; la grive 10 ans, etc...

—— o ——

La couche de charbon la plus épaisse que l'on connaisse est dans le Wyoming, aux Etats-Unis. Cette couche de charbon a une épaisseur de 300 pieds et occupe une étendue de plus de 4,000 acres.

## AVIS AUX VIEUX GARÇONS

A Smolensk, en Russie, quatre fois par an l'on tire une loterie d'un genre très curieux. Les billets sont de $0.80 et il y en a 5000, le lot c'est une jeune fille. Le gagnant épouse la fille et reçoit l'argent, soit $4,000 comme dot. Toutefois la fille peut refuser de se marier avec le gagnant, dans ce cas l'argent est partagé, et chacun des deux reçoit $2,000, ce qui n'est pas à dédaigner.

—— o ——

## QUE DE PAPIER !

Le nombre de pages de journaux imprimées dans l'univers dans une année est de plus de 14,000,000,000. Pour imprimer ces milliards de feuilles il faut plus de 900,000 tonnes de papier qui représenteraient si tous ces journaux étaient pilés les uns sur les autres une pile d'une hauteur de près de 80 milles.

—— o ——

## ET RIEN N'EN RESTE...

On n'a jamais pu se rendre compte de la combustion d'un diamant. Si on brûle un diamant il ne laisse aucune trace de cendres. Pendant qu'il brûle la flamme est extérieure comme le fait se produit pour un bouchon qui brûle et quand la flamme s'éteint on ne trouve plus aucune trace du diamant.

—— o ——

## UNE PLANTE BIZARRE

Il existe dans l'Inde une espèce de plante grimpante qui croît très rapidement et atteint de très fortes dimensions. On l'appelle le "boa constrictor végétal" parce qu'en croissant la plante enserre tellement les arbres autour desquels elle grimpe qu'elle arrête la végétation et les fait périr très rapidement.

—— o ——

## LE GENIE DE LA CAMBRIOLE CHINOISE

LES cambrioleurs chinois pour pénétrer dans les maisons qu'ils veulent dévaliser emploient une drogue qui n'est connue que d'eux seuls. Ils brûlent cette substance et envoient la fumée dans l'appartement du propriétaire par le trou de la serrure. Celui-ci, incommodé par l'odeur de cette fumée, peut voir et entendre ce qui se passe, mais il lui est impossible de remuer et de se défendre.

—— o ——

Le mot "lilas" est dérivé du mot persan "lilaj" qui veut dire fleur. Cet arbuste qui est originaire de la Perse a été introduit en Europe au quinzième siècle par un voyageur allemand du nom de Busbeck.

# LES OISEAUX ET LES INSECTES ONT ETE Les PREMIERS AVIATEURS

*Cerf-volant transportant un petit ballon.*

---

DEPUIS les progrès si perfectionnés qui ont été accomplis dans l'art de l'aviation, et en présence des immenses services que rendent, dans cette guerre, les aéroplanes, la pensée se reporte malgré nous aux premiers vols de Santos-Dumont en 1906.

Quelle différence entre le premier vol de Dumont, qui dans son premier essai ne parcourut dans l'espace que quelques dizaines de verges, et la longueur des vols que nos hardis pilotes effectuent maintenant alors qu'ils arrivent à couvrir des parcours de plusieurs centaines de milles.

Comment se fait-il qu'en moins de dix ans, on ait fait des progrès si rapides dans un art considéré pendant des siècles comme absolument impraticable et irréalisable?

Sans doute l'invention décisive qui a contribué le plus à cette possibilité a été l'invention d'un moteur léger auquel on a adopté une hélice; mais d'autre part il était de toute nécessité que les inventeurs soient en même temps des observateurs attentifs de la nature. Il fallait qu'ils approfondissent les lois fondamentales qui président à l'équilibre des mouvements des corps qui se meuvent dans l'air.

Une comparaison méthodique et approfondie des ailes des oiseaux avec le mécanisme d'un aéroplane est le vrai moyen pour faire comprendre d'une façon simple que le vol artificiel est modelé sur le vol naturel des oiseaux et des insectes.

Pour arriver à rivaliser avec les oiseaux, il était indispensable que l'homme découvrit le secret de leur vol. C'est dans la découverte de ce secret que réside toute l'histoire de la récente et extraordinairement rapide conquête de l'air. Pour la construction des différents modèles d'aéroplanes on s'est basé presque exclusivement sur l'étude des oiseaux quand ils volent.

La grande école d'aviation, la seule vraie, n'est pas là où sont réunies de nombreuses machines volantes. Elle est au bord des marais où l'on voit les rapides libellules voler sur la surface des eaux; dans les vastes champs où les papillons légers poursuivent leurs vols incertains et pleins de zigzags; enfin surtout aux bords de la mer, près des hauts rochers d'où les oiseaux de mer s'élancent en décrivant de vastes courbes pour descendre jusqu'à la surface des eaux.

Qu'un oiseau ou un insecte prenne son vol, qu'il s'élève, qu'il descende, qu'il change de direction ou accélère sa vitesse, il est notre maître dans l'art de voler et toutes les ailes des appareils qui existent ont été copiées sur le modèle des ailes vivantes. Cependant la structure d'une aile d'oiseau est peu connue, et peu d'hommes d'une instruction ordinaire pourraient, sur le papier, en dessiner une dont la ressemblance approcherait de la réalité. La raison de ceci, c'est que lorsque nous voyons un oiseau au repos, il a les ailes repliées et l'on n'en aperçoit seulement qu'une partie et lorsque nous le voyons voler nous n'avons pas le loisir de pouvoir examiner le mouvement des ailes déployées; les mouvements sont alors trop rapides pour qu'on puisse les apercevoir distinctement. Dans un vol léger l'oiseau à une certaine hauteur nous apparaît simplement sous la forme d'un accent circonflexe.

Examinons donc quel est le secret du vol des oiseaux et des insectes. Les oiseaux au vol rapide passent devant nos yeux à une vitesse si grande qu'il nous

*Proportions du corps des plus puissants oiseaux.— La longueur A B égale* 6 *fois la hauteur (h)*

est impossible de découvrir quoi que ce soit du mécanisme qui les maintient et les fait se mouvoir dans l'air. Choisissons donc, pour sujet d'examen et d'étude un oiseau au vol très lent comme par exemple une poule.

Pour prendre son vol elle commence par s'élancer en quelques pas rapides, puis saute dans l'air aussi haut que possible

en battant ses ailes avec violence. L'effort qu'elle est obligée de faire pour s'enlever est si grand et parfois si pénible, qu'elle manifeste sa peine par une série de glous-sements sourds et plaintifs. L'explication de ce fait est simple. Plus elle courra fort plus le poids qui la tient attachée au sol diminue, et si le mouvement de ses ailes est pénible, cela tient à leur petite surface. Les ailes d'une poule sont juste suffisantes pour lui permettre de se maintenir dans l'air en se mouvant à une grande vitesse et avec beaucoup de force.

D'autre part, les oiseaux qui ont des ailes très grandes, comme les aigles et les vautours, quoiqu'ils soient aussi obligés de prendre une petite course et de faire un bond pour s'élever, n'ont plus besoin de battre si rapidement et si fortement des ailes pour voler une fois en l'air; la grande surface de leurs ailes compense pour eux la lenteur de leurs mouvements.

Le battement des ailes d'un oiseau le soutient dans l'air quand l'aile descend, mais d'où vient qu'il ne détruit pas son effet quand l'aile s'élève ? La raison la voici: quand l'aile de l'oiseau descend, la pression atmosphérique agissant de bas en haut, fait que les barbes et duvets des grosses plumes viennent se coller contre les tuyaux des plumes et faire comme corps avec eux, de sorte que l'aile en s'abaissant présente une surface unie et sans interstices; tandis que dans le cas contraire, quand l'aile opère son mouvement ascendant la pression atmosphérique ne retenant plus ces barbes et duvets, ceux-ci retombent et l'air peut passer librement entre les tuyaux des grosses plumes. Dans le même mouvement de bas en haut, l'aile de l'oiseau se replie un peu à son extrémité et offre ainsi une moins grande surface. Le professeur Marey a pu prendre des photographies instantanées qui permettent de se rendre exactement compte de ces faits.

En ce qui concerne les insectes dont les ailes sont d'une seule pièce, les choses ne se passent pas ainsi et l'on s'est demandé longtemps comment ils pouvaient se maintenir dans l'air. Ce sont les professeurs Pettigrew et Marey qui ont trouvé l'explication du phénomène.

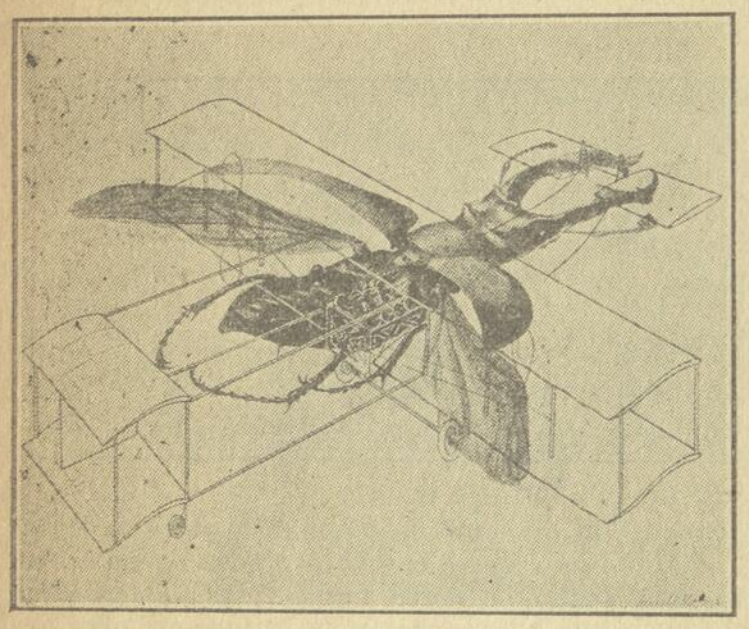
Quoique leurs théories diffèrent sur quelques points, ces éminents professeurs ont réussi, presque à la même époque, à démontrer que l'extrémité des ailes des

*Comment les insectes volent.— En plaçant contre l'aile d'un insecte captif, essayant de voler, un petit bâton de verre fumé, le professeur Marey, d'après les marques faites par les ailes sur le verre fumé, a découvert que le mouvement des ailes des insectes était semblable à celui d'une hélice.*

insectes décrivent dans leur vol la figure d'un 8. L'aile présente dans son mouvement de descente sa plus large surface, ce qui donne à l'insecte son support dans l'air, tandis que dans son mouvement de remontée, l'aile remonte sur le côté de telle façon qu'elle coupe l'air. Ce n'est pas exactement le mouvement d'une hélice, mouvement que la fixité des tissus vivants de l'aile ne permet pas, mais c'est un mouvement qui produit le même résultat. C'est grâce à ce mouvement approchant en ressemblance du mouvement d'une hé-

lice que malgré ses ailes rigides l'insecte peut se maintenir dans l'air. L'insecte ne bat donc pas des ailes comme l'oiseau.

En fait, le battement des ailes n'est pas tout dans la théorie du vol. La plupart des oiseaux aux grandes ailes, ne battent des ailes que pour s'élever de terre ou d'autres cas semblables. On pourrait, à proprement parler, dire que ces oiseaux glissent et naviguent dans l'air. On voit souvent les oiseaux de proie apparaître à l'horizon, passer au-dessus de nous et disparaître au loin sans qu'on puisse apercevoir un seul battement d'ailes. Le vautour principalement parcourt des milles en ligne droite sans un seul battement d'ailes visible, laissant le spectateur étonné de la simplicité avec laquelle Dieu a résolu un problème dont la solution semblait introuvable pour l'homme.



*Si l'oiseau est un monoplan, le cerf-volant est un biplan. Les ailes rigides forment les ailes du biplan et les ailes intérieures font fonction d'hélices.*

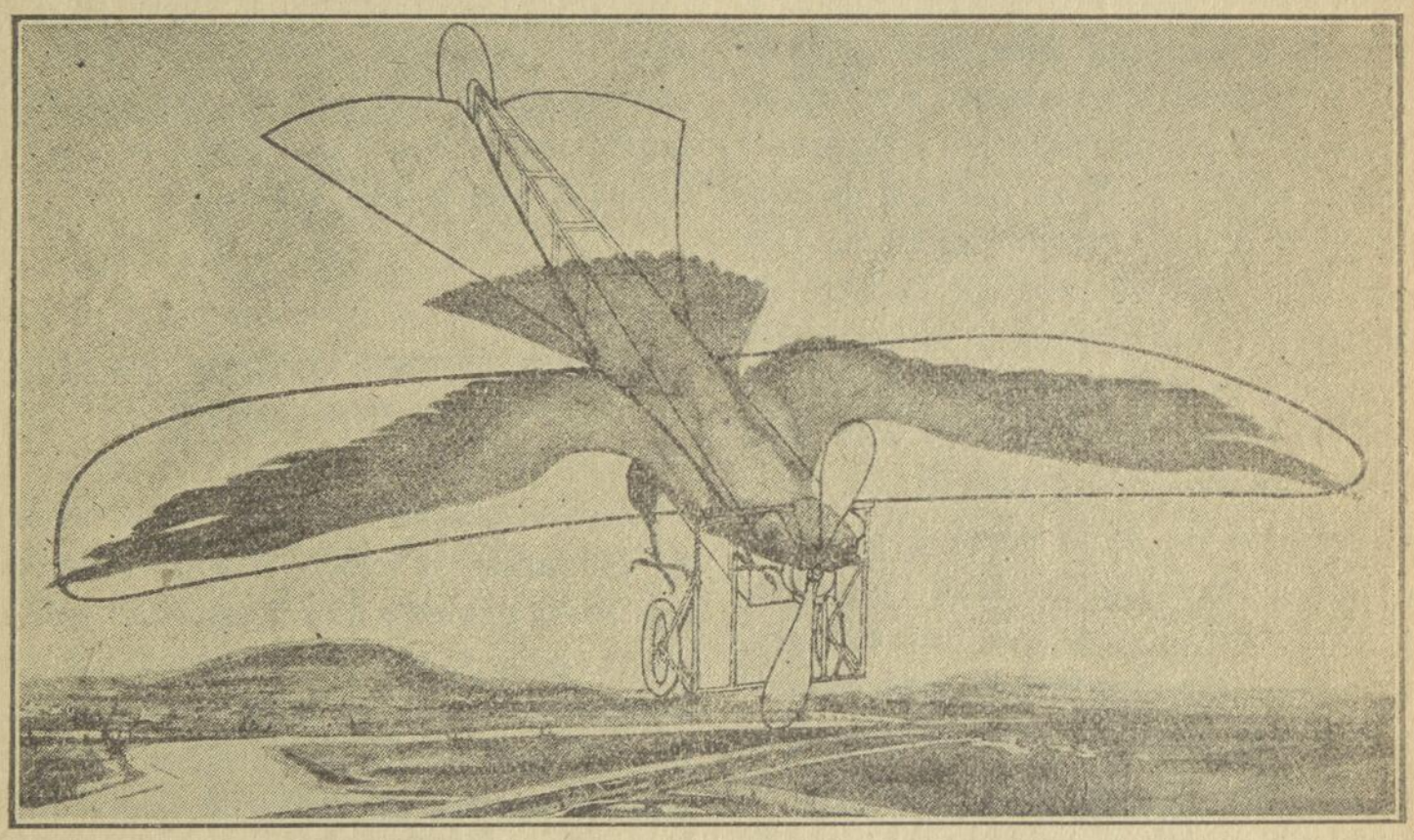
Quand l'on observe un orfraie ou aigle pêcheur perché sur un rocher élevé, on remarquera que pour quitter son poste d'observation, il attend qu'une rafale de vent arrive; alors il se laisse tomber les ailes étendues, donne quelques battements d'ailes pour se retourner la tête contre le vent et alors il s'élève à plusieurs centaines de verges de hauteur comme porté sur les ailes du vent, sans qu'il lui soit utile de faire un seul mouvement. D'où vient cela?

Dès le 15ème siècle, Léonard de Vinci, avait pénétré ce mystère quand il écrivait que les oiseaux de passage s'élevaient contre le vent qui les supportait ainsi, sans qu'ils aient besoin de mouvoir leurs ailes. En fait, les oiseaux planeurs, placent leurs ailes de façon à ce qu'elles fassent, avec le courant du vent, un angle plus ou moins grand suivant leurs besoins; dans cette position, le vent les soutient tout en leur imprimant un mouvement en avant. Si le vent est trop fort, l'oiseau s'élève plus haut sans un battement d'ailes toujours porté par le vent. Si le vent diminue d'intensité d'une façon subite, l'oiseau alors redescend mais très lentement. Le professeur Drzewiecki a calculé qu'un oiseau planeur se trouvant à une hauteur de 1,200 verges peut par une descente en vol plané et sans aucun mouvement d'ailes, aller atterrir à une distance de plus de 15 milles. Si le vent tombe subitement, les grands oiseaux peuvent facilement avec quelques battements d'ailes s'élever assez pour trouver une autre couche de vent dans laquelle ils continuent leur vol plané. Peu d'oiseaux se risquent à voler pendant les grosses rafales de vent, contrairement à l'opinion générale. Le point le plus important dans l'art de l'aviation, c'est le maintien de l'équilibre qui exige un grand nombre de mouvements instinctifs, exécutés naturellement d'après les besoins du moment. L'on a fait à ce sujet des expériences précises pour imiter les mouvements de compensation que font dans ces cas les oiseaux, principalement avec leur

cou, pour maintenir dans l'air leur équilibre contre un coup de vent.

Il y a quelques années M.. José Weiss et après lui beaucoup d'autres observateurs, ont fait sur ce sujet de curieuses recherches. Un exemple bien simple qui montre l'importance des mouvements du cou d'un oiseau ou d'un insecte dans la question d'équilibre, c'est de prendre une simple mouche et au moyen d'un collier minuscule de rendre immobiles les vertèété d'une grande utilité aux aviateurs. Elles leur ont appris deux choses tout à fait essentielles. Pour arriver à voler il est suffisant de s'élancer rapidement en avant à une vitesse facile à déterminer, dans une position inclinée, la partie antérieure étant la plus élevée et d'autre part le moyen pratique pour obtenir le mouvement consiste à employer un moteur à hélice.

Cela revenait à dire que, pour cons-



*Un monoplan est un véritable oiseau.—Comparaison entre un aéroplane et un busard en vol plané.*

bres du cou. Son vol est incertain et la mouche ne pouvant se diriger tombe presque immédiatement à terre, ce qui prouve que les mouvements du cou chez l'oiseau sont indispensables, et servent à les maintenir en équilibre dans l'air. Le cou agit comme une sorte de balancier et il est certainement aussi utile à l'oiseau dans son vol que l'est sa queue.

Les observations recueillies par les nombreux observateurs des oiseaux ont

truire un aéroplane, il fallait imiter les gros oiseaux dans leur vol plané, les oiseaux à vol lent comme les poules dans leur manière de départ pour prendre leur vol et les insectes en ce qui concerne le mouvement de propulsion.

Des premiers aéroplanes construits, le monoplan Blériot est celui qui donnait le plus de ressemblance au vol d'un oiseau qui plane.

Dans les débuts on plaçait le gouvernail

à l'arrière de l'aéroplane, mais cette pratique a été reconnue dangereuse. Dans ces conditions il y avait souvent perte d'équilibre ou dérangement de quelque partie de cet appareil fragile.

Le Dr Amans, avec sa grande connaissance de la géométrie des organes du vol, s'est demandé s'il ne serait pas possible de placer à l'avant de l'aéroplane un appendice ou accessoire ressemblant à une aile d'oiseau qui pourrait contrôler les angles faits par l'aéroplane.

D'après ses plans l'on a construit il y a quelques années un aéroplane capable de porter plusieurs passagers. Cet appareil ressemble en principe au "lucane" ou "cerf-volant" et il est capable de porter un poids plus lourd que lui-même. Des cerfs-volants capturés avaient, à titre de démonstration, été dressés à transporter d'un point à un autre de petits chars en forme de ballons, comme on le voit dans une des gravures de cet article.

Les insectes de cette sorte avec leurs ailes rigides immobilisées dans l'encadrement d'une enveloppe qui les entoure, restent dans l'air étendues et sans remuer et ressemblent ainsi aux ailes d'une aéroplane tandis que les ailes de derrière poussent en avant l'insecte, faisant en cela fonction d'hélices.

Comme conclusion, l'on peut affirmer que l'étude du vol chez les oiseaux a été d'une aide considérable aux constructeurs d'aéroplanes.

Il n'y a pas de doute que l'on fera d'autant plus de progrès dans l'art de l'aviation que l'on arrivera à mieux mettre à jour les secrets du vol chez les oiseaux, secrets que l'on connaît déjà en partie et dont la découverte a été si utile.

C. G.

## POUR LES CONSTRUCTEURS

Pour garantir les bois de construction contre les insectes et les injures du temps il existe beaucoup de procédés, en voici un bien simple et qu'on dit excellent. On prend 3 parties de chaux éteinte à l'eau, 2 parties de cendres de bois et une partie de sable fin. On broie bien ces divers éléments, on les tamise et on y ajoute de l'huile de lin jusqu'à ce que l'on obtienne une masse assez liquide pour pouvoir l'appliquer au pinceau. Il suffit de 2 couches, la première mince, la 2ème plus épaisse et le bois garanti par cet enduit imperméable à l'eau résiste à tous les temps et durcit avec l'âge.

—— o ——

## L'USAGE D'UNE PORTE SPECIALE EN HOLLANDE

Dans la plupart des anciennes maisons, en Hollande, il existe une porte spéciale qui n'est ouverte que dans deux cas spéciaux, pour laisser passer deux nouveaux mariés qui viennent habiter la maison ou pour laisser sortir un cercueil. Dans chacun de ces cas on ouvre la porte qui est ensuite scellée jusqu'à ce qu'une personne de la maison meure, cas dans lequel on l'ouvre à nouveau pour laisser sortir le corps pour le sceller à nouveau, ou bien jusqu'à ce qu'un couple de nouveaux mariés vienne habiter la maison.

—— o ——

Un chimiste distingué affirme que les aliments, tenus dans une chambre où l'on fume beaucoup, absorbent rapidement la nicotine et peuvent devenir très dangereux pour la santé.

# LES PARFAITS OUVRIERS

*Portrait du célèbre singe CONSUL, en automobile.*

Il est incontestable que, de tous les animaux, les singes de grandes espèces: gorilles, orangs-outangs, chimpanzés, sont ceux qui ressemblent le plus à l'homme par leur structure générale, leur faculté de se tenir debout sur leurs membres postérieurs et de se servir de leurs mains ainsi que nous.

Enfin, ce qui vient augmenter encore cette ressemblance, c'est le don que, parmi les bêtes, ils possèdent seuls à ce degré: celui de l'imitation.

C'est ce don extraordinaire qui permet de faire l'éducation de certains d'entre eux. On voit ainsi, aux Indes, orangs-outangs et gibbons manier le punka, ventilateur de toile que l'on agite à l'aide d'une corde.

A Sumatra, les macaques sont dressés à cueillir les fruits et à les rapporter. Au Cap, les cynocéphales sont employés dans les métiers les plus divers: gardiens de plantation, ils donnent la chasse aux maraudeurs; aides forgerons, ils entretiennent le feu des forges et actionnent le soufflet: charretiers, ils guident les bœufs, etc.

Nous avons du reste pu juger du degré d'éducation dont était susceptible la race des chimpanzés par diverses exhibitions et notamment celle de Consul, dont le nom demeure célèbre dans les annales simiesques. Celui-ci, dont la carrière fut triomphale, s'habillait comme un gentleman, savait se tenir à table, montait à bicyclette, conduisait une automobile, jouait du piano, etc... et rapportait de 5 à 6 mille dollars par mois à son manager.

*Macaques récoltant des fruits.*

Les avis sur la mentalité simiesque sont fort différents et, si certains les considèrent comme des animaux très supérieurs, marquant une étape de la nature vers l'homme, d'autres, au contraire, les regardent comme très inférieurs à l'éléphant ou au chien, et considèrent qu'ils ont en eux le germe de tous les vices.

Quoi qu'il en soit, les singes sont à l'ordre du jour, ces quadrupèdes vont jouer un rôle utile dans la société, on les emploiera dans une plantation de coton dans la Savane. Une multitude de singes seront amenés chaque matin dans les champs de coton pour y rester jusqu'au coucher du soleil. Ces bizarres ouvriers

auront pour tout salaire quelques poignées de noisettes.

L'idée en vint à un riche propriétaire de la Savane en voyant un jeune chimpanzé, très attentif au travail qui s'effectuait devant lui, se décider soudain à imiter les noirs et accomplir en un clin d'oeil le travail pour lequel trois hommes auraient été nécessaires. Mais les singes ont besoin d'être entraînés par la force et l'exemple, car l'instinct d'imitation est très puissant chez eux.

Si l'expérience parvient à donner de bons résultats, on les affectera à des besognes diverses. Dans ce cas, les menaces de grèves n'intimideront plus les patrons; ce qui ne manquera pas de causer un grand émoi à la Bourse du travail!

—— o ——

## SONT-ELLES DOREES ?

Un statisticien a eu la curiosité de vouloir se renseigner sur la quantité de pilules avalées chaque jour en Angleterre. Il est arrivé à le compter et il nous affirme, sans rire, que chaque jour le peuple anglais avale 5,500,000 pilules. A ce taux-là chaque personne aurait en moyenne 1 pilule par semaine.

—— o ——

## C'EST MOINS RARE AUJOURD'HUI

Ce fut Louis XIV, roi de France, qui but la première tasse de café, lorsqu'on importa les premiers grains en Europe. Il fut alors mis en vente et les premiers temps il s'est vendu au prix fabuleux de 25 dollars la livre.

—— o ——

## SURVEILLONS NOS YEUX

Toutes les personnes qui font un travail dans lequel les yeux jouent un rôle très grand, comme les écrivains, les couturières, etc., sentent que les yeux se fatiguent beaucoup. Une sommité médicale conseille de promener les regards un instant autour de la salle tous les ¼ d'heure, en ce faisant l'oeil se repose, l'afflux du sang est régularisé et l'on se prémunit contre l'affaiblissement rapide et continuel de la vue.

—— o ——

## DES NUAGES DE PAPILLONS

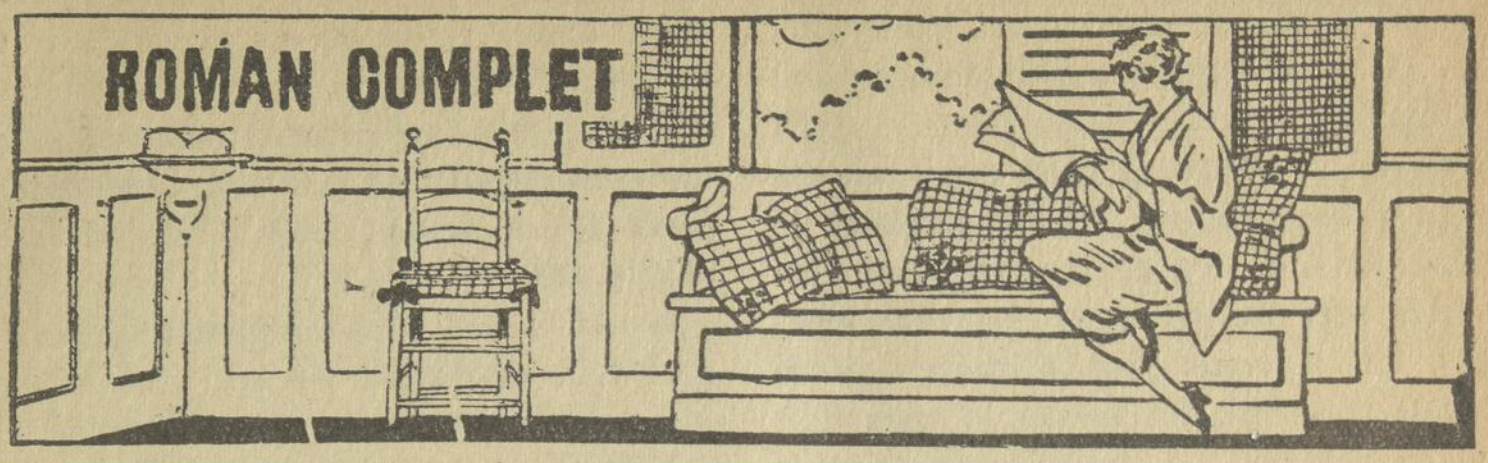
Un des plus beaux coups d'oeil que l'on puisse voir, c'est celui que l'on a dans l'Amérique centrale dans la région de l'isthme de Panama à l'époque de la migration des papillons. Chaque année vers la fin de juin cette migration commence et continue jusque vers la mi-juillet, mais c'est vers le 5 ou le 6 juillet que le coup d'oeil est le plus beau, les papillons de toutes espèces et aux mille couleurs couvrent et obscurcissent le ciel pendant toute la journée.

—— o ——

## POUR ANALYSER L'EAU

Un moyen simple et pratique pour s'assurer si une eau est potable, consiste à remplir aux trois quarts une bouteille avec de cette eau et à y dissoudre une demi-cuiller de sucre. On bouche alors la bouteille et on la tient exposée à la chaleur. Au bout de 24 heures si l'eau est devenue trouble, elle est impropre à la consommation.

—— o ——




# LE BRACELET DE CORAIL

Par Danielle D'ARTHEZ

I

"Chrysanthème porte des chaussettes à orteil séparé, et joue tout le jour d'une sorte de guitare à long manche qui rend des sons tristes." — Une délicieuse aquarelle, cataloguée sous le No 215 du livret du salon : un rêve, la réalisation du type de la petite Japonaise de Loti, avec son long cou, son profil indécis, ses yeux calmes, sa robe bleue à vastes manches brodées de dessins bizarres, sa large ceinture, sa coiffure saugrenue, piquées de longues épingles. Elle était là, très mignonne dans sa mièvrerie apprêtée et voulue de joli bibelot, et c'était elle, si bien elle, qu'à la contempler on se mettait à vivre de sa vie... On devinait presque à quoi pensaient ces yeux noirs, ce qui s'agitait derrière ce front étroit, de menues idées toutes menues, à peine ébauchées et bizarres. Et il semblait, à la longue, que l'on allait entendre le son de sa guitare, cette guitare à long manche qui rend des sons tristes....

Des groupes se formaient, des réflexions bienveillantes et sottes s'échangeaient à voix haute... de ces compliments qui découragent un artiste, beaucoup plus qu'une critique acerbe.

Une dame déchiffrait la signature de l'auteur pendant que son mari cherchait laborieusement dans le livret "Madame Chrysanthème"... Ce titre ne les renseigna pas du tout... Ils contemplèrent un moment, ébahis, plongés en des pensées pour le moins aussi bizarres que celles des Nipponnes de Loti... Enfin le résultat de leurs réflexions se fit jour par cette phrase étonnante :

— Tu vois, dit la dame, je le savais bien, Chrysanthème est du genre féminin, "Madame" Chrysanthème...

Un officier arrêté devant le tableau regarda cette femme avec admiration.

Il était trois heures environ ; le public affluait très nombreux ; on entendait, dans les salles de peinture, un roulement de pas, un bruit de foule toujours accrue. A chaque instant, des groupes entraient et venaient stationner devant la "Chrysanthème" ; des critiques examinaient d'un air sérieux, puis d'un mot bref jugeaient l'oeuvre : "Très bien... Beau-

coup de talent... une oeuvre remarquable... Oh ! Marguerite Palmer n'est pas la première venue."

Près de ce cadre, il y en avait un autre du même auteur ; un simple profil de jeune fille, une légère aquarelle, une de ces ébauches qui, pour les véritables amateurs, ont souvent plus d'intérêt qu'un tableau très fini. La masse le regardait peu, ce portrait, deux ou trois peintres seulement l'avaient salué au passage. Et pourtant, combien était attrayante cette esquisse finement modelée, en douces nuances, à peine teintées de chair, donnant à ce profil l'indécision d'une figure de rêve. Des cheveux châtains envolés en légères boucles, de grands yeux gris au regard un peu froid, des lèvres très rougies saignant sur la blancheur mate du teint, une expression sérieuse et pensive.. comme indécise entre le sourire et la tristesse.

Deux jeunes gens, après avoir jugé la "Chrysanthème" avec plus d'aplomb que de goût véritable, s'arrêtèrent devant l'autre cadre...

— Qu'est-ce que cela ? "Portrait de Mlle P..."

— Mais c'est elle... C'est Marguerite Palmer.

— Tu crois ?

— Je la connais... C'est une amie, mon cher.

L'officier regarda ce jeune homme avec attention ; alentour on écoutait. L'ami de Mlle Palmer se rengorgea ; un peu de la gloire de l'artiste rayonnait sur lui.

— Oui ; elle me consulte volontiers. Je lui ai conseillé de se poser ainsi ; elle a un profil charmant... Elle voulait d'abord, comme fond... une draperie rouge. Elle me montra la première esquisse.... Et je me permis de lui dire : Oh ! non! chère amie... pas çà, de grâce !... Elle m'écouta et fit bien.

Il jeta un coup d'oeil dédaigneux sur les gens attentifs qui l'entouraient. Il jouit de son triomphe. L'officier lui toucha le bras.

— Ah !.... vous connaissez Mlle Palmer ?... moi aussi. Je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer chez elle.

L'autre rougit violemment.

— C'est un hasard malheureux, sans doute.

— Je l'aperçois justement. Elle sera heureuse de remercier un ami qui lui est si utile.

Il parlait à mi-voix... mais quelques personnes entendaient le dialogue et sourirent en voyant l'air déconfit du jeune homme essayant vainement de se dégager des doigts qui le tenaient... Il y eut un court silence... "Allez !" dit l'officier avec un sourire insolent... en laissant partir son prisonnier, qui disparut dans la foule.

A l'extrémité de la salle, près de l'entrée, Marguerite Palmer examinait des pastels. Elle était grande, mince, un peu hautaine d'aspect dans son costume noir, élégant et simple ; elle avait une tournure gracieuse, une manière de porter la tête très droite, et de regarder bien en face, avec des yeux gris qui ne se baissaient pas aisément. Et ce regard était le charme principal de la physionomie, un charme doux et particulier, quelque chose d'intelligent et de pensif qui attirait vers elle. Etant une fille calme, elle accueillait avec un sourire inquiétant les vantardises de rapins ratés, ou les billevesées des vieilles amies de sa tante.

En ce moment, elle restait immobile devant une fade aquarelle, aux nuances tendres comme sont les dessins de boîtes

à bonbons. Cela représentait un paysage.

Sur un ciel bleu pâle, à nuages symétriques, des arbres découpant leurs feuilles, minutieusement peintes, une mare striée des rais de lumière obligés, sur laquelle naviguaient une bande de canards, animant ce dessin de demoiselle... triomphe du banal et du convenu, ainsi que disent les critiques méchants. L'officier s'approcha de Mlle de Palmer et lui serra la main.

— Je me demande ce qui peut vous intéresser dans cette chose... dit-il en désignant le cadre, où s'étalaient sur un cartouche, ces mots : "Paysage d'automne... — Paul Bray... H. C. —"

— Ne plaisantez pas, Richard... Je vous assure qu'il y a de jolis détails.

— Cette enseigne surtout.. Paul Bray, H. C... Il aurait dû, aussi, indiquer son adresse... et que vous êtes son élève... Qui se douterait que ce barbouilleur vous a donné des leçons.

—Barbouilleur... Pauvre homme...

Elle resta un moment songeuse. Elle revit en elle-même le minuscule atelier du Cours-la-Reine où elle allait prendre ses premières leçons ; une petite cage perchée en haut d'un escalier en échelle.

L'installation était sommaire. Dans un coin, la grande table habillée d'un tapis vert bariolé de taches, ou s'étalaient les godets, les planches à laver, les modèles peints, toujours les mêmes, fabriqués par Paul Bray, Autour de la table... et, çà et là, devant quelques chevalets, une demi-douzaine de jeunes Parisiennes écervelées, venues pour s'amuser, ricaner avec le peintre et faire assaut d'esprit. Dans la baie de la fenêtre, les mères de ces demoiselles ; et, tournant autour de la table, regardant par-dessus les épaules penchées les petites horreurs que produisaient ses élèves, le maître, avec son profil de vieux guerrier, sa barbiche, son nez busqué aux nuances vives, ses pommettes vermillonnées. Elle l'entendait encore dire de sa grosse voix :

— Pas cela, mon enfant. Bleu minéral dans les ciels, hein ?

Et de ses doigts lourds, et pourtant d'une adresse surprenante, il prenait le pinceau et corrigeait la chose. En quelques minutes, il plantait sur le papier un joli petit arbre, une jolie petite maison, une jolie petite mare, comme les enfants construisent des palais avec des cubes de bois peint. Cela lui sortait des doigts tout naturellement. un pâté de couleur brune ici, voilà un rocher ; là une teinte gris-verdâtre, avec deux ou trois raies horizontales ; une flaque d'eau...

— Pas difficile, comme vous voyez.

Marguerite se rappelait surtout la vive impression éprouvée le jour où elle vint pour la première fois dans cet atelier, tout émue, avec une peur provinciale d'être gauche et ridicule. Elle arrivait de sa ville normande.

Enfin elle se mit à étudier, louant un atelier, prenant des modèles et travaillant avec acharnement. Elle eut une joie d'enfant le jour où elle vendit sa première aquarelle, peu de chose, cent francs, mais cela lui prouvait son talent.

Elle conserva ces cinq louis comme un fétiche et suspendit l'une des pièces d'or à un bracelet qu'elle ne quittait pamais; un léger tintement métallique et un éclair jaune accompagnaient chaque mouvement de son poignet.

Plus tard, elle vendit bien des tableaux, des éventails, des illustrations admirées et qui la firent célèbre ; elle obtint une médaille au Salon ; aux aquarellistes elle se fit un nom, et ses envois étaient tou-

jours très remarqués ; elle revenait une personnalité. Eh bien ! rien de tout cela ne lui procura un plaisir comparable à celui de recevoir ces premières pièces d'or.

— Ne venez-vous pas jouir de votre triomphe ? dit Richard.

— Oh ! non. Si quelqu'un me reconnaissait, ce serait ridicule. Allons plutôt voir la peinture.

Ils sortirent de la salle. Richard Turgis raconta en riant l'aventure de "l'ami utile" qui donnait des conseils et que Marguerite consultait volontiers. Le commandant Turgis était un parent de Mlle Palmer, un cousin à la mode de Bretagne. Tout heureux d'avoir retrouvé à Paris cette amie d'enfance, il venait assidûment chez elle, accompagné quelquefois de son frère, Georges Turgis, un savant medecin, qui, tout en ayant beaucoup d'affection pour Marguerite, lui faisait la guerre, ses visites se passant en discussions.

Dans l'atelier tendu de toile de Jouy aux teintes neutres, égayé de tableaux, d'esquisses, de terres cuites, de meubles sculptés et gravés, ils arrivaient tous deux le soir vers cinq heures. Mme Palmer, la tante de Marguerite et sa seule parente, lisait ou travaillait dans une pièce voisine. Ils allaient d'abord la saluer, puis, laissant Georges, Richard soulevait la portière de l'atelier et criait joyeusement :

— On peut entrer ?

— Non, répondait Marguerite en riant, allez-vous-en, vous me gênez...

— Oh!.... trop tard. C'est fait.

Il restait un moment sur le seuil, la contemplant de loin, très gracieuse dans sa longue robe blanche flottante à manches demi-longues, d'où sortaient ses poignets minces et délicats. Il la regardait, le bras allongés, les sourcils froncés, étudiant son modèle. Elle était charmante.

Il allait s'asseoir sur un divan, derrière elle, et suivait de l'oeil sa main longue et fine, son pinceau adroit, pendant que là-bas, au fond de l'atelier, le modèle, quelque fillette délurée posait enveloppée d'étoffes originales, avec l'air résigné qu'ont ces créatures ankylosées pendant des heures dans la même pose. Ah ! cette Chrysanthème... ce qu'il l'avait vue... Toute une histoire que celle de cette petite.

Une enfant recueillie dans la rue par Marguerite, un soir de neige, et ramenée à la maison où, après l'avoir fait manger, on lui avait trouvé un coin pour dormir, malgré les réclamations de Mme Palmer, indignée de voir son appartement envahi par une telle créature.

— Elle vous volera quelque chose, c'est sûr !

— Mais non. Venez, petite. Couchez-vous ici, — et Marguerite lui désignait, dans un coin de l'atelier, le divan où l'on avait dressé un lit. Ne touchez à rien. Je serais très fâchée si vous brisiez quelque chose. Dormez bien, bonsoir.

Avant de sortir, elle regarda encore curieusement la fillette, une figure sauvage de moricaude, avec deux yeux noirs et vifs comme ceux d'une souris rusée.

— Je t'assure, Marguerite, que c'est quelque bohémienne ; elle nous dévalisera.

— Veux-tu qu'on la mette dehors ? Il neige à plein ciel. Je trouve qu'elle a un type remarquable. Je ferai son portrait.

Le lendemain, quand Richard et Georges se présentèrent, Mme Palmer, indignée et triomphante, leur raconta l'obstination de sa nièce, qui prétendait trans-

former leur maison en un lieu de refuge, et se faisait voler .. La bohémienne avait disparu au matin, en emportant divers petits objets, entre autres une miniature, dont le cadre l'avait sans doute séduite.

Georges déclara que la bonté est une pure niaiserie sentimentale, et que Marguerite en serait sans doute corrigée. Richard, à ce torrent de récriminations, frémit, pensant à ce que sa cousine avait dû subir de reproches. Il entra dans l'atelier, elle lisait, et posa son livre en le voyant. Ils se regardèrent tous deux un moment. Elle semblait confuse.

— C'est désolant. Les bonnes oeuvres vous réussissent bien mal, dit Richard.

— Allez-vous m'accabler aussi, vous ? Je suis assez ennuyée... non pour ces objets... mais vous ne pouvez comprendre le désappointement que j'ai éprouvé en voyant l'atelier vide ce matin. Et je vous demande ce qu'elle pourra faire de cette miniature ?...

Elle s'arrêta. On discernait un bruit de voix dans l'antichambre. Mme Palmer parlait très haut ; Marguerite et Richard entendirent soudain les voix se rapprocher, et virent entrer dans l'atelier un marchand de tableaux que l'artiste connaissait, puis un sergent de ville, et enfin la bohémienne, sombre et froide sous les reproches de Mme Palmer.

Elle avait essayé de vendre la miniature ; mais le marchand, surpris de voir un objet de cette nature en de pareilles mains, avait requis un sergent de ville et venait restituer à Mlle Palmer une oeuvre qui devait lui appartenir. Il y eut une explication pénible, Marguerite obtint qu'on laissât la voleuse en liberté. Le marchand et son acolyte se retirèrent.

La petite était restée sur un divan.

— Allons, sortez, misérable, dit Mme Palmer.

— Mon Dieu !... Attends un instant..

Et Marguerite, allant s'asseoir sur le divan, examina cette enfant.

— Voulez-vous me dire votre nom ?

— Misie.

— Qu'est-ce que c'est que ce nom-là ?

— Je ne sais pas, fit Richard, attentif à l'entretien.

— Vous m'avez dit hier que vous êtes seule.. Est-ce bien vrai ? Ne mentez pas.

— Oui, c'est vrai.

— D'où veniez-vous quand je vous ai recueillie ?

Cela, elle ne pouvait guère le dire. Elle venait de mendier par les chemins. Elle s'était vue toujours roulant sur les routes, avec d'autres êtres de son espèce, raccommodeurs de faïence ou rempailleurs de chaises. A la fin, fatiguée d'être battue, elle avait fait route toute seule, allant toujours, Dieu sait où... mais marchant, marchant.

Depuis des mois, elle parcourait la banlieue, mendiant et volant. Elle avait fini par entrer dans Paris, allant au hasard, effarouchée du bruit et des voitures ; la neige l'ayant surprise un soir sans abri, Marguerite l'avait accueillie chez elle.

Elle et ses deux cousins écoutaient, navrés, cette histoire dite d'un air indifférent et lassé. Evidemment elle était irresponsable. Elle avait volé, parce qu'autour d'elle les autres volaient, voilà tout.

— Quel âge avez-vous ?

— Je ne sais pas ; quinze ans, je crois.

— Qu'est-ce que deviendra cette petite malheureuse ? dit Marguerite avec angoisse... Je voudrais vous tirer de cette misère, ma pauvre enfant... mais vous m'avez trompée une fois déjà... Donnez-

moi votre parole que vous ne vous enfuirez plus comme une voleuse et je vous garderai.

— Marguerite... tu es folle ! cria Mme Palmer indignée.

— Cela me paraît évident, appuya Georges de sa voix brève.

La gamine regarda l'artiste avec stupéfaction ; une ombre de pensée sembla germer dans son cerveau, une expression sur sa figure de petite brute sauvage.

— La dame ne veut pas, dit-elle.

— Elle voudra. Ne dis pas non, ma tante, je te connais mieux que toi. Répondez ; me promettez-vous de ne plus me voler, ni vous enfuir ?

— Oui.

— Alors, je vous garde. Vous n'avez pas réfléchi qu'en emportant ces objets, vous alliez me faire de la peine, à moi qui ne vous ai pas fait de mal .

— En vérite, Marguerite, vous êtes étonnamment bonne ! dit Richard ému.

— Si vous disiez qu'elle est folle ? s'écria Mme Palmer. Elle appelle cela de la bonté ; elle use sa vie à se faire exploiter par les uns et les autres, sous prétexte de pitié. Ceci passe les bornes, à la fin. La maison sera un hospice, une espèce de refuge, où l'on recueillera les vagabonds et les coureuses de grand chemin... On construira des annexes pour loger les autres, car celle-ci n'est qu'un commencement. Mais, je suis là ,moi, et je dis : non.

— Pardieu, dit Georges.. d'autant plus que cette épave miséreuse est tellement sale, qu'elle doit porter sur elle, et en ses vêtements, le germe de toutes les maladies infectieuses.. Pas de meilleur bouillon de culture pour les microbes que la crasse.. et voyez combien elle en a.

Marguerite lui jeta un regard attristé.

— Taisez-vous, Georges, cette affectation de dureté est désagréable.. Que voulez-vous que devienne cette malheureuse si nous la rejetons dehors? Puisque nous pouvons empêcher sa misère, puisqu'elle s'est trouvée sur notre route, je crois que notre devoir est de la recueillir.

— Notre devoir...

— Sans doute. On se jette à l'eau pour sauver quelqu'un qui se noie ; celle-ci est dans cette situation. C'est entendu, nous l'adoptons.

Ni Georges, ni Mme Palmer ne soufflèrent mot ; ils savaient que c'était inutile, et à quel point Marguerite était obstinée en certains cas. Elle garda donc Misie. Richard la voyait toujours dans un coin de l'atelier, guettant de son regard de chasseur, à l'affût tous les gestes de l'artiste, et heureuse de poser dans de belles étoffes, et d'admirer sa figure brune peinte en de délicates aquarelles.

÷

Marguerite et Richard arpentaient les salles depuis plus d'une heure et commençaient à se sentir fatigués.

Ils s'assirent tous deux sur un pouf et regardèrent passer la foule.. Ces milliers de figures, belles ou laides, intelligentes ou niaises, remarquables ou vulgaires. Les petites Parisiennes élégantes, habillées avec des riens gracieux comme elles... Et les critiques, quelques profils connus, les journalistes et toutes les personnalités de Paris venaient se faire voir ; et des gens fatigués cherchant une place pour faire un somme sur une banquette ; regardant tout cela d'un oeil indifférent, un gardien bâillait sur sa chaise, dans l'embrasure d'une porte.

Marguerite et Richard prirent plaisir à

observer tous ces types ; un jeune homme qui passait, l'air affairé, s'arrêta et vint les saluer ; il serra la main de Mlle Palmer, avec une aisance de mauvais goût.

— Un succès ,ma chère, mes compliments. Vous avez lu mon article ?

— Oui, dit-elle, embarrassée. Je n'aime pas beaucoup cette exagération d'éloges.

— Si, après cela, vous n'avez pas une deuxième médaille...

— J'aimerais mieux la devoir à mon talent qu'au vôtre, reprit-elle.

— Bah ! Il faut bien s'aider. Vous me revaudrez cela. Une petite esquisse de rien du tout, avec votre nom au bas, pour ma collection. Vous serez ce soir chez vous ? J'irai avec ma mère.

Marguerite l'écoutait gravement. Elle se tourna vers Richard, qui paraissait nerveux.

— Monsieur Turgis, je vous présente un critique.... influent, vous venez de l'entendre. M. Emile Bertaux, le fils d'une amie de ma tante.

Richard salua froidement.

Ce Bertaux avait une figure blafarde, piquée d'une barbe clairsemée, deux yeux très vifs, un profil un peu simiesque, et avec tout cela une outrecuidance rare.

Il causa un moment, tout de suite familier avec Turgis qu'il ne connaissait pas cependant. Il commença une critique outrée des oeuvres exposées, démolissant les réputations les mieux établies, jugeant d'un air d'infaillibilité des peintres d'un mérite reconnu. Une chose pitoyable était d'entendre ce très jeune homme exercer sa verve sur de vrais artistes ; il semblait que sa toute neuve qualité de critique lui donnât le droit de condamner sans appel.

Il parlait très haut : on s'arrêtait pour l'écouter ; lui, avec cette assurance, cette nuance de "cabotinisme" si commun de nos jours, allait de plus belle, citant des noms sonores.

Mazeau de l'Institut — en voilà un qui dégringolait vite, le pauvre vieux ! — Mazeau lui avait dit : "Mon cher ami, je compte sur un bon petit article." Et Charvet, le romancier, et Vrignault, le compositeur de musique... le suppliant d'avoir pitié de son opéra... et Dangeaux, le dramaturge... qui se faisait faire de la réclame à tant la ligne dans certains journaux... Tous, tous anéantis devant sa toute-puissance, tremblant devant ses deux colonnes de copie.

Le talent, la gloire, fadaises ! C'est lui qui les inventait, les grands hommes... C'est lui qui les faisait, les célébrités...

— A votre service, chère amie.

Il s'interrompit, pour saluer une jeune femme qui passait.

— N'est-ce pas Mlle Garcia ? dit Marguerite. Il me semble la reconnaître.

C'était elle, en effet, cette étrangère dont tout Paris connaît le profil de médaille grecque, et l'étrangeté de physionomie ; célèbre, hélas ! pour d'autres causes... Manuela Garcia, la fille du colonel Rouge, un traître qui vendit son armée à l'ennemi, un dictateur féroce, dont le règne, au Paraguay, fut une ère d'assassinats, de pillages, de vols et de massacres ; sa fille était prise dans cette honte éclatante ; le rayonnement de cette célébrité faite d'infamie et de dégoût l'enveloppait toute.

De sorte que malgré sa beauté sa richesse, son élégance, elle se trouvait dans une situation pénible : tenue à distance comme autrefois les lépreux en leur lazaret.

Elle resta quelques minutes arrêtée de-

vant un portrait d'enfant. Marguerite l'étudiait curieusement. Quelle exquise aquarelle on pourrait faire avec cette femme ! Quelle grâce dans la démarche ! Quelle harmonie dans les mouvements ! L'oeil exercé de l'artiste ne trouvait pas un détail choquant, pas une fausse note dans une toilette gris sombre d'une élégance parfaite ; rien qui rappelait la créole éprise des nuances voyantes et barbares

— J'aimerais peindre une telle figure, pensa Mlle Palmer... et avec la conviction de l'impossibilité qu'il y avait à admettre chez soi une femme qui portait un nom synonyme de déshonneur et d'infamie, elle songea : Quel malheur qu'un tel nom à porter !

Car, entre ces deux femmes qui, au premier aspect, semblaient appartenir au même monde, ayant reçu même éducation, ayant goûts semblables... un abîme était. On ne pouvait pas plus songer à admettre Manuela Garcia en son intimité, que l'on n'admettrait la fille d'un individu qui est au bagne. Le monde a de ces injustices et punit souvent les innocents pour la faute d'un autre.

Mlle Garcia se retourna. Avant de s'éloigner, elle jeta un coup d'oeil rapide vers Marguerite, surprise, peut-être de voir une femme du monde en compagnie de ce critique. Leurs yeux se rencontrèrent.

— Elle paraît charmante, pensa encore Marguerite avec une sorte de regret mal défini.

## II

L'appartement de Mme Palmer était situé rue de Vaugirard, au premier étage d'une de ces maisons sérieuses et tristes du quartier du Luxembourg, ressemblant aux hôtels bourgeois des anciennes villes de province.

En arrivant de leur petite bourgade, elles avaient choisi ce quartier tranquille, ces rues étroites et calmes, peu fréquentées des voitures, et qui semblent un coin de province endormie.

Elles trouvaient là, toutes deux, ce qu'elles aimaient près de l'ombre haute et froide des tours de Saint-Sulpice et des verdures du Luxembourg. Mme Palmer, paisiblement installée dans l'embrasure de sa fenêtre, entre son tricot et son livre de piété, entendait à toute heure des cloches de l'église voisine, et s'engourdissait dans l'immobilité léthargique de la petite rue, traversée seulement de loin en loin par les soutanes de quelques prêtres ou les cornettes blanches des religieuses d'un couvent voisin.

Marguerite, elle, s'interrompait parfois de peindre pour admirer les effets de lumière au travers des branches menues et le jeu changeant des ombres sous les allées... Puis, en une lente rêverie, elle faisait un retour vers la ville normande fraîche et riant dans la verdure, où elle avait vécu jusqu'à dix-huit ans.

Maintenant, plus de ces promenades, plus de ces rêveries au bord de l'eau. On n'entendait plus la Vivette rire sous les saules ; mais le bruit de Paris, ce roulement continu et fatigant qui est la respiration d'une ville. Au lieu de peindre des vaches rousses, tranquilles, couchées dans l'herbe, au lieu de travailler en plein air, en pleine vie, en pleine lumière, elle restait de longues heures enfermée en cet atelier, où le jour tombant d'aplomb sur le vitrage surchauffé, soulignait impitoyablement toutes les flétrissures de ces modèles fatigués de poser, allant d'un ate-

lier à l'autre, et machinalement, prenant à volonté l'attitude désirée, avec une lassitude de bêtes de somme résignées et passives.

La séance finie, ces malheureuses se rhabillaient à la hâte, et la baigneuse de tout à l'heure se changeait, derrière le paravent de laque, en une Italienne de faubourg, vêtue de loques criardes et d'une vulgarité attristante.

Et Marguerite avait pitié, pitié de ces femmes, gagnant leur pain d'une si humiliante manière, une pitié d'être délicat, qu'elles n'eussent probablement pas comprise.

L'arrivée de Richard Turgis dans sa vie fut pour elle un événement décisif. Ils s'étaient perdus de vue depuis bien des années ; elle se souvenait de lui, comme d'un collégien batailleur qui l'épouvantait de ses brusques accès de colère ; elle retrouva un homme de trente-cinq ans, sérieux et intelligent.

Son frère Georges, plus jeune que lui, venait d'achever ses études de médecine qui furent très brillantes. Il avait gardé de son enfance (de cela, elle se souvenait) des habitudes d'esprit froid, logique, aimant la discussion pour elle-même, y apportant une sèche et incisive éloquence. Il était de la fâcheuse école allemande de Mommsen et autres savants philosophes qui, ne pouvant comprendre Dieu, le nient tout simplement et prétendent ne croire qu'à ce qu'ils comprennent... les pauvres gens ! — Ce qui réduirait à bien peu de choses celles auxquelles ils peuvent croire. — Georges ne poussait pas si loin son indépendance d'esprit ; il était plus sceptique en paroles qu'en pensées — et prenait, dans la contradiction, ce plaisir que l'on remarque chez quelques hommes très jeunes, gonflés d'une science péniblement acquise. Il émettait avec un sang-froid affecté des théories exagérées, pour la satisfaction non avouée de batailler avec Marguerite, et d'exaspérer Mme Palmer, excellente femme, dont l'éloquence secondait mal le zèle, pour défendre ses plus chers principes.

Et le soir, dans l'atelier tranquille, ils avaient des discussions acharnées et continues. Georges portait son hypocondrie sur tous les sujets et voyait le monde plus noir que nature.

Plus de bonté, de loyauté, ni d'honneur... Tous vendus, lâches et rapaces, se ruant à la curée. Les quelques honnêtes gens égarés dans la mêlée se retiraient, regardaient de loin ce combat de mâtins se disputant un os.

Est-ce qu'on ne racontait pas tous les jours de nouveaux scandales ? Des hommes en vue, surpris en pleine infamie, trempant dans quelque énorme escroquerie... Et on imprimait les noms ; on les criait dans la rue... "Achetez l'affaire de M. X... dix centimes..." Et quels gens arrivaient aux plus hauts postes ? Des bohèmes, des gueux, des filous.

— Allons, allons. Quelle exagération.. se récriait Marguerite... Vous êtes donc bien naïf, de croire aveuglément tout ce qui s'imprime, toutes les histoires absurdes qu'on invente chaque jour, pour attirer le lecteur ?

— Ces histoires ne sont pas absurdes, elles sont honteuses.. parce qu'elles sont vraies... N'êtes-vous pas indignée en lisant le livre de Z..., ce réquisitoire contre tous les fripons qui accaparent l'or de la France... Oui, ce réquisitoire...

— Ou plutôt, ce coup de grosse caisse d'une réclame en délire, dit Richard.

— Allons donc ! Tout est vrai. Je vous dis qu'on rencontre tous les jours, sur le

boulevard des gens qui devraient être à Poissy.

— Tout le monde ne peut pas être à Poissy, et vous prétendez que tout le monde est coquin, dit Marguerite en riant.

— Du reste, remarquez-vous les tendances de notre littérature ? Il n'y a qu'à étudier, pour savoir ce que nous sommes.

Et, se grisant de ses paroles, il partait en guerre contre les tendances naturalistes modernes.. Tous, tous à la recherche de l'horrible. Le laid, c'est le beau... On accumule des descriptions répugnantes.... en mots crus : on ne recule pas devant les cas physiologiques spéciaux.. on vous décrit, par exemple, un ivrogne atteint du "delirium tremens," et on entre dans de tels détails... que le lecteur croit y être.

D'autres font la psychologie... c'est-à-dire qu'ils emploient vingt pages à vous raconter les sensations d'une minute... Il y en a encore qui déterrent de vieux mots, moisis depuis des siècles... quand vous essayez de lire leur prose, cela vous donne l'impression d'une visite dans les caves du Musée égpytien. Vous contemplez des choses inconnues, dont vous ignorez l'usage... Il vous faudrait un guide, pour savoir ce que c'est. Et cette momie de style est creuse ; rien dedans, pas une pensée. Un amas d'oripeaux, de vieux mots oubliés, d'anciens verbes éteints... Un sanscrit que certains lecteurs font semblant de comprendre.. Plus forts que l'auteur alors !...

Et comme Marguerite et Richard riaient de cette sortie furieuse...

— Non, mais regardez ce Bertaux, par exemple. Est-ce que ce n'est pas abominable de penser qu'un individu pareil est critique ?... a entre les mains une telle puissance ?... ce médecin raté, cet avocat manqué ce chimiste ignoré, ce conférencier sifflé... quoi encore ? Quelle carrière n'a-t-il pas essayée ? Toutes le rejettent. Il n'y a donc plus que la littérature... Et ce monsieur juge des artistes, de grands artistes, du haut de son outrecuidance pitoyable. Et ceux-ci l'écoutent et le craignent... Oui, un Mazeau, qui a peint des tableaux admirables, un Charvet, qui a écrit des chefs-d'oeuvre, et Vrignault, et Dangeau... tous à plat ventre devant ce petit gueux !... Des hommes de talent...

— Richard garda le silence, il n'aimait pas Bertaux.

— Vous convenez donc qu'il y a encore des hommes de talent, dit Marguerite. Si vous symbolisez la littérature dans une figure comme Emile Bertaux et quelques autres de son genre, je comprends votre sortie de tout à l'heure. Qu'est-ce qu'Emile Bertaux ? Un écrivailleur que personne ne lit... comme dit Figaro : il médirait qu'on ne le croirait pas.

— Pourquoi le recevez-vous chez vous? demanda Richard.

— Parce que Mme Bertaux est une ancienne amie de ma tante. Lui vient très rarement, puisque vous ne le connaissez pas encore.

— Un bon type aussi, Mme Bertaux, intrigante, souple et fausse... faufilée dans quelques salons de vieilles dames, présidentes d'oeuvres de repentirs tardifs... Elle avait, de fait, tous les droits possibles à être reçue dans ces sociétés.

— Georges, taisez-vous. Vous avez une langue de vipère... Ma tante est furieuse de vous entendre.

Une chose amusante était de voir Mme Palmer bégayer d'indignation, tandis que Georges se faisait plus froid et plus inci-

sif, à mesure qu'elle s'exaspérait. La discussion changeait de terrain, et maladroitement ramenée sur la religion par Mme Palmer, qui avait un vague espoir de convertir son neveu, devenait amère et passionnée : lui, discutant avec des mots tranchants ; elle raisonnant mal, répondant à cette logique serrée, par des lieux communs, bribes de sermons retenus d'une oreille distraite, dans la somnolence qui l'engourdissait toujours pendant les prônes.

Marguerite, très sérieuse, écoutait, tout en croquant Misie, roulée dans une soie rose et couchée sur un divan, les coudes enfoncés dans les coussins épais, les mains perdues dans sa tignasse noire, et regardant l'artiste attentivement de ses yeux de braise qui luisaient dans sa face tannée de bohémienne.

Richard, habitué aux sorties de son frère, les considérait comme une petite fièvre de jeunesse, qui se guérirait à mesure que l'esprit du jeune homme se développerait par la pratique de la vie et par des réflexions sérieuses, écoutait souriant. Il savait que ces fougueux négateurs de vingt ans deviennent autres en acquérant la faculté de penser par eux-mêmes. A cet âge, on n'a que les idées des autres ; et certaines admirations sont dangereuses pour les très jeunes esprits.

— Alors, Georges, si ce que vous dites est vrai, le monde est dans l'ordre voulu en étant égoïste et rapace, parce que, avec vos théories, toute loyauté devient une sottise, et toute bonté une duperie.

— Est-ce qu'on est bon ?... On joue la comédie à moins qu'on ne soit stupide.

— Oh ! interjecta Marguerite.

— Oui, je sais, vous prêchez toujours la bonté, le pardon, l'indulgence, vous avez des idées évangéliques et superbes, mais qui n'ont pas cours à présent. C'est très beau en théorie ; seulement de la théorie à la pratique il y a loin.

— Avez-vous jamais vu mes actes contredire mes paroles ? demanda-telle.

— Non. C'est vrai. Mais vous êtes une perfection, vous...

— Vous appeliez cela de la stupidité, tout à l'heure...

— Et puis, si vous êtes bonne, ce n'est pas par un effort de volonté. Vous êtes comme cela, voilà. Vous ne pouvez pas voir souffrir... alors vous faites ce que vous pouvez pour soulager les autres. C'est une affaire de nerfs tout simplement..

— Pur égoïsme de ma part, appuya Marguerite. Voyons, prouvez-moi cette proposition.

— Vous excellez à déplacer la question et à me faire dire ce que je ne pense pas. J'affirme seulement ceci : que la bonté est une propriété inhérente à votre être moral, comme d'avoir les yeux gris, un petit nez droit et des lèvres roses, sont une propriété de votre être physique.

—Il ne faut pas lui en savoir gré, s'écria Mme Palmer. Tu entends, Misie. Continuez, c'est édifiant.

— Une chose me fait vous pardonner, dit Marguerite ; c'est que vous êtes un peu exalté ; vous avez une lésion, c'est évident.. et la fêlure s'agrandit, prenez garde...

— Vous avez tort de mettre Misie en cause, répliqua Georges. Si elle ne vous aimait pas, elle serait une petite misérable : ce qui est peut-être, d'ailleurs. Mais je soutiens que vous ne faites pas effort pour être bonne... et que ce sont des aptitudes naturelles en vous... Et tenez... Vous êtes chrétienne... Vous parlez d'indulgence, de pardon, de générosité.. vous

prêchez d'exemple, jusqu'ici... Mais vienne le jour où vous serez prise entre vos principes et votre intérêt personnel, entre vos idées et votre coeur.. nous verrons lequel l'emportera...

Marguerite, à ces mots, cessa de peindre : elle leva les yeux sur Georges, et répondit gravement :

— Je ne suis qu'une femme, et je pourrai faiblir ; mais il y aura lutte, au moins, tandis qu'en vous il n'y en aurait même pas, et vous iriez tout droit à votre intérêt ou à votre plaisir. Cette négation de tout est cruelle. Pourquoi voulez-vous m'ôter Dieu, puisque vous n'avez à m'offrir que le vide et le néant ?Quelle est donc cette tâche où vous vous appliquez de flétrir tout ce qu'il peut y avoir de beau et de bon en moi ? La pitié, dites-vous, est un nerf qui vibre ? Eh bien ! je ne le crois pas... Je sens en moi quelque chose qui fait que j'aime autour de moi.. une sympathie pour tout ce qui souffre... une répugnance à constater le mal... Je sens en moi un juge de toutes mes actions; et ce que j'appelle ma conscience, quoi que vous prétendiez, ne fait pas partie de mes nerfs, de mon sang, de mes os... Il y a un autre monde que celui de la matière.. j'y crois et vous y croyez aussi, vous, parce que vous êtes un homme intelligent et bon.

Georges ne répondit pas ; il rougit ; ses lèvres tremblèrent un peu. Ne voulant pas s'avouer qu'il était ému par ces paroles, il attribua ce qu'il éprouvait à une crise névralgique.

Richard, lui, qui n'était pas un philosophe, mais un homme simple et loyal, se leva, prit la main de Marguerite, et au lieu de la serrer comme il faisait chaque soir en la quittant, la porta à ses lèvres en disant :

— Vous êtes une femme exquise. Votre coeur est plus clairvoyant que toute la raison du monde.

## III

Une reine anglaise, s'est acquise une atroce célébrité ; l'histoire à flétri Marie Tudor du surnom de Marie la Sanglante. Fernand Garcia avait le même reflet sur son nom ; on l'appelait le "colonel Rouge."

Ce fut lui qui, pendant la révolution du Paraguay, en 18..., s'empara du pouvoir, se fit nommer dictateur par une junte de brigands, comme aux heures tragiques il en surgit des pavés et des égoûts de toute grande ville.

Fernand Garcia eut un règne de quelques mois; mais durant ces quelques mois, ce règne fut une série de crimes inimaginables. Ses exploits et ceux de son principal acolyte, un certain José, terrifiaient la population paraguayenne et défrayaient les journaux européens.

Lui et José attaquèrent un jour une sucrerie bâtie au bord du fleuve Paraguay; cet établissement appartenait à un Anglais nommé Hudson ; la sucrerie fut dévastée ; les nègres s'étaient enfuis pour la plupart, mais Garcia trouva dans la maison d'habitation ou hacienda une résistance imprévue ; l'Anglais s'était fortifié là, avec ses trois fils et quelques domestiques européens. Il y eut un combat acharné ; malheureusement, cette poignée de gens ne pouvait résister à la troupe de bandits que menaient le dictateur et José.

Après le combat, Garcia fit fusiller tous ses prisonniers, les domestiques d'abord; puis les fils de Hudson, et Hudson lui-même ; cela sous les yeux de Mme Hudson,

qu'on avait attachée à un des piliers de bois de la véranda, afin qu'elle ne perdît pas un détail de l'exécution. Garcia n'aimait pas qu'on lui résistât..

Comme la bande allait partir, José amena une jeune fille de quinze ans, la fille de ces Hudson, qui essayait de s'enfuir: on l'adossa au mur où son père et ses frères avaient été fusillés, et l'on tira dessus. La mère regardait ceci.

L'incendie enveloppait l'habitation tout entière. Les bandits s'éloignèrent, laissant cette femme liée à ce pilier. Un domestique échappé au massacre raconta ces horribles détails. Le règne de Garcia fut court et se termina par une fange plus bourbeuse encore, par la dernière des lâchetés ; une trahison.

Enfermé dans une ville avec ce qui restait d'armée à ce malheureux pays assiégé par les troupes ennemies, il ouvrit les portes du fort et livra ses hommes, on cria bien haut qu'il avait pour cela reçu un million de piastres. Etait-ce vrai ? ce ne fut jamais prouvé. En toute hâte, il revint à l'Assomption, réunit en quelques heures le produit de toutes ses rapines : or, diamants, bijoux, et, sauvant la caisse, s'enfuit, évitant prestement la fureur populaire.

Il emmenait avec lui une quarteronne très belle qu'il avait épousée quelques années auparavant, preuve chez lui d'une immense insouciance du respect humain, étant donné le mépris dont, en Amérique, on fait preuve pour les gens de couleur. Sa fille Manuela était âgée d'environ quinze ans, de même que la jeune anglaise fusillée à l'hacienda Hudson.

Garcia gagna Buenos-Ayres avec sa famille et ses richesses. Il pensait aller vivre tranquillement en Europe, avec cette "honnête aisance." Quant à José, quelque plongeon dans la boue le sauva. Il ne suivit pas son protecteur.

Victor Hugo parle de Haynau qui, lui, fit fouetter une femme sous le gibet où expiraient son mari et son fils. Ce Haynau eut un jour l'idée de visiter l'Angleterre. A Londres, il fut reconnu dans une taverne et, dit le poète : "Ce fut un cri effrayant. La foule se jeta sur le misérable lui arracha à poignées ses infâmes cheveux blancs, et le jeta dehors..." Il y a quelquefois de ces révoltes de la conscience humaine.

Garcia reconnu, lui aussi, à Buenos-Ayres, assailli dans la rue, souffleté avec les épaulettes de son uniforme, qu'il avait l'audace de conserver, insulté, outragé, ne dut son salut qu'à l'intervention de la police , généralement indolente là-bas, mais qui, par un coup du ciel, lui sauva la vie.

Il s'embarqua pour Brindisi. La traversée fut pour lui un long supplice, parce qu'on savait son nom, et que tous l'isolaient dans son infamie, le laissant absolument seul, s'éloignant de lui comme d'un chien enragé.

De Brindisi il alla à Rome ; son arrivée était signalée, sa figure rendue célèbre par les dessins des journaux illustrés; — il fut reconnu ; on le hua, on promena dans les rues des pancartes avec ces mots : Voici le traître Garcia, le colonel Rouge.

Mme Garcia le craignait et ne lui parlait qu'en tremblant. Comme ce sultan de François Coppée, il eût été fort capable de jeter en pâture à la fureur de son peuple la tête de la favorite. Une seule personne se sentait puissante sur lui et en sûreté contre toute colère. — C'était sa fille, qui faisait de lui ce qu'elle voulait, et, d'un baiser, obtenait tout.

C'est pour elle aussi qu'il avait souffert du mépris tombé sur lui, — c'est pour elle qu'il avait voulu être riche, et que, songeant au nom honteux qu'il lui léguait, il s'était tué, achevant par une lâcheté sa triste vie. Et malgré ses crimes, malgré son infamie, malgré son rejet, sa mise en marge de l'humanité, Manuela s'était indignée contre la populace qui insultait son père ; elle avait pleuré le jour où elle le vit étendu dans son cabinet de travail, la tempe trouée d'une balle. Ses crimes, certes, elle les haïssait, puisqu'elle avait, sans le dire à qui que ce fût au monde, donné aux pauvres la fortune du colonel...

Mais elle les croyait moins nombreux, moins atroces qu'ils n'avaient été réellement ; et quant à la trahison, elle en rejetait l'accusation avec une véhémence indignée. Rien n'avait été prouvé. On accusait Garcia, parce que son passé le désignait à la haine publique ; mais à ses yeux, c'était une fausseté abominable. Si le colonel avait capitulé c'est qu'il ne pouvait plus résister, voilà tout. Les meurtres, les incendies, les pillages, oui.. mais la trahison, non. Pas cela.

Et de ces crimes, qu'il fallait cependant bien admettre, ce n'est pas lui qu'elle chargeait, c'était un autre, un homme funeste, faisant le mal froidement, abusant de son ascendant sur Garcia pour exciter sa violence, sa rapacité et l'entraînant à des actes de sauvagerie où il ne se connaissait plus.

C'est lui, c'est ce José, suppôt du dictateur, qui lui indiquait les coups à faire, qui l'avait porté au pouvoir, et, une fois là sachant que cette puissance serait courte, le poussait au pillage, afin de s'enrichir plus vite .

Souvent, dans les intervalles que lui laissaient ses relations, Manuela, le coeur vide d'affection, l'âme fatiguée de la stérile agitation mondaine, s'enfermait chez elle et songeait... Pensive, elle revoyait en soi-même son pays natal, si différent de celui-ci, — ce ciel torride, cette nature luxuriante des tropiques, oiseaux qui sont des écrins vivants, grands fleuves torrentueux aux dangereux rapides, immenses pampas, où vivent des troupes de chevaux sauvages, forêts inexplorables, asile des peuplades primitives, encore à leur âge de pierre.... et les fleurs étranges aux formes inconnues, aux nuances exquises, dont la corolle parfumée recèle peut-être quelque ravissant petit serpent de corail ou d'émeraude, dont la morsure tue un homme en quelques minutes.

Tout cela, elle l'avait vu... Et combien était-ce différent de ce climat, dont les jours les plus chauds lui paraissaient glacials... différent de ce ciel gris-perle de Paris qui fait un fond si charmant au Louvre, à Notre-Dame, à la vieille cité assise fièrement au bord de la Seine, et mirant dans l'eau verte les flèches et les tourelles de ses monuments.

L'ère de sa puissance, les courses de taureaux, combats de coqs, fêtes à la Présidence remontaient aussi à son souvenir. L'époque où elle était un peu reine, — avec des esclaves pour la servir, sans compter tous ceux qui s'aplatissaient honteusement devant elle par crainte de Garcia... Les jours aussi où le colonel revenait à la tête d'une armée, dont les chefs étaient ivres d'or, et les soldats ivres de vin ; — des mules suivaient portant le butin qu'on décorait du nom de confiscations légales ; et José était là toujours, aussi inséparable de Garcia que son ombre, la mine obséquieu-

se, l'air d'un Méphisto conseillant Faust.

Ces retours de campagnes étaient toujours tistes, quoique le colonel offrît, chaque fois à sa femme et à sa fille, des bijoux, bracelets, bagues, pendants d'oreilles, dont il est aisé de deviner la provenance. Tous ces joyaux, Manuela les avait en exécration ; elle les fit fondre après la mort de son père et en donna le prix aux pauvres.

Qu'était devenu José ? Dans quel pays lointain, dans quelle ville populeuse s'était-il caché ? Vivait-il même ? Elle y songeait souvent, car elle le haïssait pour le mal qu'il lui avait fait, pour les crimes qu'il avait conseillés et fait exécuter, pour le mépris qu'il avait mérité plus que tout autre, et qui était retombé tout entier sur Garcia... pour son impudence, son cynisme qui peut-être avait tué en l'âme du colonel ce qu'il eût pu y avoir de grand.

Garcia, seul, eût volé le pouvoir, tué des hommes, mais tué, volé en risquant sa vie. — Garcia, poussé par celui-ci avait assassiné des femmes, fusillé cette malheureuse enfant de quinze ans... cette petite Hudson, dont le nom seul était une torture pour Manuela.

Elle se rendait compte, fort clairement, qu'elle était vouée à une existence malheureuse, tenue à l'écart de toute intimité honorable, méprisée par "droit de naissance" sans aucun des bonheurs et des espoirs de toutes les autres femmes.. Se marier, épouser quelque faux prince moldave, grec de profession, sinon pis encore ? Ajouter à son déshonneur un autre moins éclatant, mais plus vulgaire ? Non. — Et quel honnête homme songeait à épouser Manuela Garcia ?

Pas même d'amis. On n'a que d'éphémères connaissances dans un milieu tel que celui où elle était admise. Ces femmes écervelées ne sont capables ni d'un sentiment ni d'une pensée sérieuse. C'est la nullité, le vide absolu, leur situation fausse étant d'ailleurs le résultat de leur légèreté et de leur besoin de plaisir... Et c'est une situation si contraire à toutes les aspirations de la femme que de n'avoir aucune affection dans sa vie, ni de famille, ni d'amitié, que Manuela en souffrait plus que du nom qu'elle portait... fardeau si lourd cependant.

La vie des autres, des gens honnêtes qu'elle voyait de loin, lui apparaissait, malgré sa monotonie, comme une condition enviable, heureuse entre toutes ; et le désir de pénétrer en quelque maison où l'on ne songeât pas uniquement au plaisir où l'on ne vit pas les comparses changer avec une rapidité décevante comme cela se passait chez elle... ce désir était devenu en elle une idée fixe, d'autant plus douloureuse qu'elle le savait irréalissable...

Et cette impossibilité de sortir du cercle où elle était rivée, c'est José qui en était la cause première ; c'est de lui que venait tout le mal ; c'était lui le promoteur, le principal auteur de toutes les fautes du colonel.. et qui avait dû disparaître à temps pour éviter tout châtiment. Manuela l'exécrait, et cette passion violente avait son excuse en ce sentiment filial, qui la portait à excuser son père, pour tout rejeter sur l'autre. Elle eût voulu se venger, dût-elle pour cela souffrir elle-même.

Les sentiments chrétiens de cette créole, qui avait dans les veines un peu de sang noir et celui du violent colonel, n'atténuaient pas son désir de vengeance. Elle avait souffert, elle eût voulu faire souffrir. Quant à ce qu'il y avait de re-

préhensible en cela, elle n'y songeait même pas... Elle cherchait José ; elle avait l'espoir de le rencontrer quelque jour, et que le châtiment viendrait pour lui, comme il était venu pour Garcia.

Un soir Manuela s'habilla, pour assister à un concert chez Mrs Wager, une Américaine de ses amies, de ces amies dont on raffole après un mois de liaison, et dont on oublie même le nom après une semaine d'absence...

Cette dame recevait une société brillante, nombreuse, fort mélangée ; on rencontrait dans son salon des représentants de toutes les races : Anglais, Russes, Italiens, Brésiliens, Espagnols, Grecs, une tour de Babel ; toutes les langues et toutes les décorations possibles et impossibles ; beaucoup de titres. On coudoyait là des ducs et des princes qui avaient les cheveux très noirs, de grosses bagues, des boutons de chemise en diamants et un accent inimaginable.

Un peu plus acentuée, la note de cette réunion eût été détestable. Elle n'était qu'amusante et excentrique, Manuela fit rapidement sa toilette, et, ouvrant un coffret, chercha quelques bijoux. Une petite boîte de carton posée en évidence dans ce coffret, frappa ses regards. Elle l'ouvrit et vit à l'intérieur un bracelet.

Sur un lit d'ouate blanche un mignon serpent dont chaque écaille exquisement ciselée était une minuscule plaque de corail, deux yeux de diamant, une petite gueule entr'ouverte menaçante, avec des dents en perles fines et une langue dardée en avant ; la reproduction exacte de l'un des plus dangereux reptiles de l'Amérique équatoriale, le serpent-corail, aussi terrible qu'il est beau.

Manuela, immobile d'étonnement, en admirait le merveilleux travail. Qui donc avait apporté là ce bijou ? Elle sonna afin d'interroger Mme Jacob, et en attendant prit le bracelet afin de le regarder de plus près... En l'examinant, elle s'aperçut que le fermoir avait été un peu forcé, et que deux des écailles étaient brisées.. Tout à coup, une pensée foudroyante lui vint; elle crut se rappeler ce que c'était que ce bijou. Vivement elle ouvrit le fermoir, regarda à l'intérieur de la plaque d'or, et lut, finement gravé, ce nom son cauchemar : "Clary Hudson."

Le bracelet tomba à terre, et Manuela, tremblante, recula. Elle se souvint. Elle revécut ce soir de décembre, l'été de là-bas, — où, après l'expédition, Garcia donnait un bal chez lui, — un bal où l'on dansait par ordre et qu'elle avait dû ouvrir avec José. A la fin de la première danse apprenant les détails du drame, elle voulut détruire le bijou et ne put le retrouver. Comme la cour de Garcia n'était pas, en vérité, l'asile de beaucoup d'honnêtes gens, elle supposa un vol. Presque aussitôt la tempête populaire qui emporta le dictateur éclata, et dans l'effarement de la fuite, dans la honte et le mépris public qui suivirent, elle avait oublié ce bijou.

Voici qu'elle le retrouvait. Qui donc l'avait mis là ? Superstitieuse comme une créole, elle eut l'intuition que cela lui annonçait José, qu'elle le reverrait bientôt, demain, ce soir peut-être, qu'un hasard les mettrait en présence. Mille pensées confuses lui vinrent à la fois. C'est à peine si elle comprit les explications de Mme Jacob qui lui dit avoir trouvé le bracelet dans un chiffonnier de la chambre de Mme Garcia, et l'avoir placé dans cet écrin.

Manuela prit le bijou, l'attacha à son poignet et partit pour le concert. Elle sa-

vait, elle était certaine qu'elle allait revoir son ennemi, et s'armait de ce petit serpent meurtrier pour venger tout le monde : Clary Hudson, Garcia et elle-même.

D'abord, personne, parmi la cohue qui se pressait dans les salons de Mrs Wager, personne qui rappelât José. La créole se trouva, pendant la soirée, près de la maîtresse de la maison. Cette vieille dame bavardait sans trève et ne remarqua pas l'inattention de son amie. Pourtant elle la vit tout à coup rougir, puis une pâleur livide succéda à cette rougeur ; les lèvres de Manuela blémirent, une sueur froide perla à ses tempes...

— Oh ! chère belle, allez-vous vous trouver mal ! s'écria Mrs Wager effrayée.

— Non, répondit Manuela se ressaisissant. La chaleur m'a incommodée un instant. Je me trouve mieux. Comment nommez-vous ce monsieur qui se tient debout, près du massif de fougères, derrière la princesse K... ?

— Attendez, mon enfant. Je vais vous dire...

Mrs Wager ajusta son lorgnon.

— Ah ! bon ! je vois... Ma chère petite, c'est un diplomate espagnol, don José de Maranon, un ami charmant qu'on m'a présenté avant-hier.

— José Maranon ? Diplomate espagnol ! Vous êtes sûre qu'il est Espagnol et diplomate ?...

— Ma chère, on me l'a présenté comme tel ; je n'ai pas fait d'enquête.. Ce n'est pas mon habitude. Pourquoi ne serait-il pas diplomate et Espagnol ? Chargé d'une mission secrète et officieuse.. Nous en avons d'autres dans ce salon...

En effet, cela était vrai. Il y avait quelques diplomates de ce genre dans le salon, et chargés de missions extrêmement secrètes.

— Il est très riche ! continua l'Américaine. Il a de beaux chevaux ; il loge à l'hôtel Continental, il est reçu dans de bonnes maisons... que lui demander de plus ?

Rien, évidemment.

— Et dans quelles bonnes maisons le reçoit-on ? demanda Manuela.

— Mais... chez moi, d'abord...

— Oui, c'est vrai, puis ?

— Il n'a encore guère de relations, car il ne fait qu'arriver à Paris. C'est, je vous assure, un homme charmant, exempt de cette morgue qui rend si désagréables beaucoup d'Espagnols. Il ne dédaigne pas des amis d'une situation humble.... Voyez ce jeune homme qui lui parle en ce moment, vêtu comme un provincial de cette ville... C'est un employé de ministère, un pauvre diable que je lui ai permis d'amener... auquel il veut donner une idée du monde.

Manuela ne sourit même pas, quoiqu'il fût amusant de se figurer l'idée que le jeune homme pourrait se faire du "monde." Un irritant point d'interrogation se posait devant elle. Que faisait à Paris José, masqué en diplomate, et menant un train de vie luxueux ?

— Qui donc vous l'a présenté ? demanda-t-elle à Mrs Wager.

Mais celle-ci, occupée à complimenter une chanteuse qui venait d'interpréter "Manon," n'écoutait pas ; il fallut que la créole répétât sa question pour obtenir une réponse inattentive...

— Oh ! ma petite, je ne me rappelle plus. On m'en présente tant... Je crois pourtant que c'est M. Liebner, cet Allemand ?... Vous savez ?...

— Oui ,un type de vieux reître à moustaches blanches et nez enluminé.

Manuela, comprenant l'inutilité de ses questions, resta songeuse, un instant, toute secouée encore de l'émotion première éprouvée à la vue de José. Cette figure lui rappelait tant d'affreuses aventures, des heures qu'elle eût voulu, au prix de toute sa fortune, pouvoir effacer de sa vie... Elle revoyait ce regard faux, ce sourire découvrant une denture de loup, qui avait si longtemps hanté son sommeil en cauchemars douloureux...

Que faire ? Elle eut un réel affolement, ne sachant à quoi se décider. Son caractère, tout de premier élan, la portait à donner chemin à l'horreur que lui inspirait ce bandit ; mais aussi, il y avait en elle ce fond de ruse féminine et de diplomatie adroite, qui reparaît dans les moments critiques et empêche de suivre l'impulsion première. Ne serait-ce pas vraiment un enfantillage ridicule que de se livrer à quelqu'une de ces apostrophes, pathétiques à l'Ambigu, et si déplacées en un salon... On rirait d'elle, et l'on mépriserait très peu José, la plupart des gens présents n'étant pas peut-être fort délicats...

Puis, il fallait savoir ce qu'il faisait à Paris... si quelque nouvelle infamie ne le lui livrerait pas ?... Ce nom d'emprunt, cette qualité fausse, le lui rendaient suspect. Mais, pour savoir à quoi s'en tenir, il fallait se rapprocher de lui, se laisser croire son amie... Nécessité pénible, mais absolue.

Elle quitta sa place, s'avança vers lui, avec une indifférence affectée. Il l'aperçut et changea de couleur ; ses yeux eurent une expression effarée.. cependant Manuela feignit de le regarder indifféremment, puis de le reconnaître peu à peu. — Elle lui sourit avec un léger signe de tête... Rassuré, il s'approcha d'elle, encore pâle de sa frayeur récente.

— Manuela !... Mademoiselle Garcia! balbutia-t-il en s'inclinant respectueusement.

— José.

— Don José Maranon, chargé d'une mission secrète auprès du gouvernement français, dit-il rapidement. — Me ferez-vous l'honneur d'accepter mon bras.... Faisons un tour dans le jardin d'hiver, nous causerons plus à notre aise...

Il avait repris tout son aplomb, réfléchissant que la fille de Fernand Garcia aurait mauvaise grâce à rappeler les faits anciens et à l'accuser de vols, de meurtres et autres vétilles...

Elle posa sa main fine sous le bras de José... et jeta son sourire énigmatique au petit serpent de corail, qui dessinait une ligne sanglante sur la manche de l'habit noir.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc, près d'un bassin, où, parmi les feuillages de palmiers et de citronniers, une Sapho de marbre accordait sa lyre... Un moment de silence suivit...

— J'ai appris, par les journaux, la mort du colonel ! commença José.

Manuela tressaillit intérieurement.

— J'ai été surpris qu'un caractère de sa trempe se laissât influencer par les criailleries de quelques sots... Vous le savez, j'étais son ami, ma chère Manuela..

— Nommez-moi Mlle Garcia, dit-elle. Une intimité entre nous paraîtrait étrange. Ni vous ni moi n'avons le désir de raconter en quelles circonstances nous nous sommes connus...

— Certes... Ne parlons pas du passé.. Et Mme Garcia ?....

—Morte. Il y a trois ans...

*Il suivait de l'oeil sa main longue et fine, son pinceau adroit.*

— Vous êtes seule, alors ?...

— Oui, Heureuse, par conséquent, de retrouver un ami... Vous viendrez me voir, j'espère ?

Le sourire tranquille avec lequel elle dit cela endormit complètement les défiances de José... il pensa qu'elle ne se rappelait pas le rôle qu'il avait joué ; elle était si jeune à cette époque.

— Oui ! j'irai vous voir... avec plaisir. Dès demain.

— Vous êtes diplomate ? reprit-elle du ton le plus calme, et diplomate espagnol. Contez-moi donc un peu vos aventures. Je raffole des romans bien machinés... Cela m'amusera mille fois plus que ce concert.

José la regarda prendre l'attitude d'une personne qui se prépare à jouir d'un récit agréable ; elle fixait sur lui ses yeux où il ne sut discerner qu'une banale curiosité ; le mouvement qu'elle fit en déployant son éventail attira le regard de José sur le serpent de corail. Elle s'en aperçut

— Vous reconnaissez ce bracelet. C'est vous que l'avez choisi. Vous avez bon goût ; il est exquis.

Il détourna la tête.

— Voyons vos aventures ?

Un récit très court, mademoiselle Garcia. Après la chute de notre gouvernement, je me réfugiai à la Plata, où je repris mon nom véritable : José Maranon. J'avais quelques fonds, je fis du commerce qui prospéra. J'eus la bonne chance de rendre quelques services à un Espagnol très influent qui me persuada de l'accompagner en Europe, lorsque ma fortune serait faite. J'ai habité Madrid pendant trois ans, fréquentant une société très choisie ; enfin le ministre Z..., que je connais beaucoup, m'a chargé d'une mission importante.

— Et secrète... dit, Manuela.

— Et secrète ; j'ai accepté parce que j'étais heureux de lui faire plaisir, et de voir Paris.. qui, maintenant que je vous ai retrouvée, me plaira davantage encore.

Elle le voyait mentir à chaque phrase.

— Et par quel hasard vous trouvez-vous ce soir chez Mrs Wager, qui n'a aucun rapport avec le gouvernement français ? interrogea-t-elle.

— Je l'ai rencontrée, il y a quelques semaines...

Premier mensonge, pensa Manuela.

— ...C'était à un bal de l'ambassade d'Espagne, et l'ambassadeur lui-même m'a présenté...

Second mensonge. Pourquoi renier cet Allemand, M. Liebner ?...

Quelqu'un s'avança vers eux, le jeune homme que José avait amené.

— Voici qu'on vous cherche, dit Manuela.

Maranon fronça le sourcil.

— Oui, un pauvre garçon que j'ai connu dans des circonstances qu'il est inutile de vous indiquer... Je consens à le piloter dans le monde... Croiriez-vous que ce niais rêve de mener haute vie et de connaître des personnes en vue ?... Permettez-moi de vous le présenter.

Le jeune homme arriva près d'eux.

— Mademoiselle Garcia, je vous présente M .Gandon, un de mes bons amis.

— Surnuméraire au ministère de la guerre ! acheva Gandon en saluant.

Un pli profond se creusa au front de José : il lança un regard furieux à son ami. Manuela feignit de ne rien voir, elle accueillit gracieusement M. Gandon.

— C'est la première fois que vous venez chez Mrs Wager, dit-elle.

Le jeune homme se redressa avec fatuité.

— En effet, mademoiselle, don José a bien voulu m'y introduire et me présenter à quelques personnes : le prince Caprara, le comte Pranzenski, le marquis Balducci... Je venais vous rappeler, mon cher don José, que nous avons projeté un bac au cercle des étrangers où vous m'avez présenté hier... Ces messieurs en seront.

— Bien ! bien ! dit José, agacé.

— Vous ne sauriez croire, mademoiselle, quel excellent ami je possède en don José, qui non seulement m'aide de ses conseils, mais de sa bourse, lorsque j'ai perdu une trop forte somme au bac.... C'est, ma foi, comme cela que nous nous sommes liés.

José interrompit Gandon, en offrant le bras à Manuela.

— Ne voudriez-vous pas entendre la fin du concert ?

Elle se leva en souriant, et scrutant la figure de M. Gandon :

— Sot, vaniteux, et joueur, pensa-t-elle... José est son créancier et le lance dans un monde où il faut beaucoup d'argent. Ce jeune homme, qui paraît sans fortune, est surnuméraire au ministère de la guerre. D'autre part, José se fait présenter par cet Allemand, et s'en cache. Ce coquin ferait-il ici de l'espionnage ?.. Oh ! que cela soit ! que je puisse le dévoiler, le voir avili, emprisonné, jugé, expulsé de France, ou au bagne.

— Quand pourrai-je vous revoir ? dit José en la reconduisant au salon.

— Demain, si vous voulez... répondit-elle, en faisant jouer à son bras le serpent de corail ,dont les yeux scintillaient, dont la langue acérée semblait s'agiter, et les dents vouloir mordre.

Pendant toute la nuit, Manuela, rentrée chez elle, songea : elle groupa dans son esprit tous les petits faits isolés qu'elle avait pu recueillir, et en arriva à se faire l'absolue conviction que José avait en effet une mission fort secrète, comme celle par exemple de se procurer des plans de forteresses, ou de mobilisation ou le dernier modèle de l'engin destructif le plus récent et le plus perfectionné.

Ce Gandon n'était qu'un instrument entre ses mains. Le but de José était clair : lancer ce niais dans des embarras d'argent inextricables, se faire son créancier pour pouvoir, à l'heure critique, parler haut, menacer, exiger... exiger des trahisons qui se sont déjà vues malheureusement.

Elle seule, éclairée par sa haine, et par ce qu'elle savait de son passé, soupçonnait le plan de l'aventurier... Eh bien ! sa ligne de conduite était toute tracée... attendre, se laisser croire l'amie de ce coquin, afin de pouvoir suivre heure par heure les progrès de son intrigue... et, lorsqu'il se serait compromis, le livrer... Triste perspective, cette duplicité abominable qu'il faudrait soutenir jusqu'au bout. Triste aussi de voir ce sot courir à un tel abîme, et de ne pouvoir l'avertir, — puisque, d'ailleurs, elle n'avait pas de preuves.

Mais ces considérations ne l'arrêtèrent pas ; elle était trop heureuse de voir le complice de Garcia courir à sa ruine. Pour arriver à ce but, elle eût sacrifié sa fortune, elle eût commis des actions répréhensibles. — Voici que la catastrophe venait, sans qu'elle eût à aider le destin... Par la seule impulsion de son vice, José tombait dans la boue... Lorsqu'il s'y serait enfoncé très profondément, elle l'y noierait... Plus rien à faire.. qu'at-

tendre, et jouer la comédie de l'indifférence.

Après cela, d'autres pensées lui vinrent. Elle songea à ce qu'était la société qu'elle fréquentait... Combien de gens, sinon aussi ignobles que José, du moins peu honorables ou très suspects, parmi ceux qui la saluaient et lui serraient la main ?...

Et pas un sentiment vrai dans toutes ces amitiés mondaines. Ces femmes frivoles, qui se répandaient en protestations et n'y pensaient plus une heure après, n'étaient que des pauvres poupées sans cervelle... N'avoir pas une tendresse sincère dans sa vie... pas même l'amitié d'une femme loyale et intelligente...

Pourquoi, à cette pensée-là, le profil sérieux de Mlle Palmer revint-il à l'esprit de Manuela ? Le jour même, elle l'avait rencontrée, en compagnie de ce critique qu'elle connaissait parce qu'il fréquentait le salon de Mrs Wager, et venait quelquefois chez elle.

Marguerite Palmer. Oui. C'était là une de ces physionomies qui inspirent la confiance, le respect, la sympathie... un genre de sympathie tout différent de celui qu'éprouvaient les unes pour les autres ses connaissances de colonie étrangère...

Manuela soupira, en songeant que si elle n'eût pas été la fille du Colonel Rouge, elle eût pu connaître des personnes de ce genre, mener une existence calme et heureuse, être aimée par d'honnêtes gens, ne point passer dans la vie, comme une actrice sur la scène d'un théâtre, en débitant un rôle, pour l'ébahissement des badauds... Non, vivre pour soi-même intelligemment, se sentir penser. Ne pas avoir ces haines, ces désirs affreux, ces désirs de vengeance, que Garcia légua à sa fille avec son or et sa honte...

Manuela pleura de découragement et se révolta, impuissante contre le préjugé inique qui fait peser sur les enfants la faute des pères... Mais rien, elle ne pouvait rien... Elle savait que rien n'effacerait la tache ; pas un homme honorable ne consentirait à accoler son nom à celui de Manuela Garcia ; pas une femme qui se respecte ne condescendrait à lui serrer la main, à la recevoir chez elle ; n'avait-elle pas encore, à son poignet, ce bracelet volé et ramassé dans le sang ?...

## IV

Le lendemain, José vint faire une visite à Mlle Garcia, visite courte, où il se livra fort peu ; car, malgré l'indifférence bien jouée de Manuela, ses défiances lui revenaient. Maintenant que, remise de son premier émoi, elle pouvait l'étudier mieux, la jeune créole admira sa souplesse et son génie d'intrigues. Il avait su revêtir l'apparence d'un homme respectable.

Rien dans son extérieur ne dénonçait l'étranger, Brésilien ou Péruvien, dont, tout de suite, les gens prudents se défient. Pas de diamants en boutons de chemise, pas de lourde chaîne de montre ou de bague massive. Une apparence de gentleman anglais, plutôt, et un accent très léger, qui ne faisait pas trop mauvais effet. Elle réfléchissait à cela quelques minutes après son départ, se disant qu'il était vraiment un coquin fort adroit, lorsqu'on annonça M. Bertaux, le critique de la "Revue Grise."

Immédiatement ses pensées prirent un autre cours. C'est lui que, la veille, elle avait rencontré au salon, avec Mlle Palmer, circonstance qui lui rappela le souvenir de cette personnalité, physionomie si sympathique qu'elle lui avait causé un

de ces accès de tristesse et de découragement où elle souffrait davantage de son isolement forcé.

Marguerite Palmer étant une artiste de réel talent, elle en avait entendu parler maintes fois ; elle savait quelques particularités de sa vie, son existence très simple en dehors de tout mouvement mondain, de toute coterie bruyante ; — elle savait que c'était une provinciale sous l'autorité d'une vieille tante... Elevée sans doute par cette bonne personne d'apparence raide, elle devait avoir les idées étroites malgré son talent. Elle devait, plus que tout autre, être sous l'empire de certains préjugés... Dans le milieu artistique où sa place était marquée, elle se tenait à l'écart, voyant quelques personnes seulement, pas un ami bruyant. Elle s'était fait une société de gens sérieux, et son salon était un salon de province transporté à Paris... Oui, évidemment, elle devrait plus que toute autre se refuser, le cas échéant, à recevoir chez elle la fille du colonel Rouge... une étrangère, fréquentant un monde excentrique.

Et que cela était fâcheux, car justement elle était le type rare de celles qu'eût voulu connaître Manuela... Une curiosité extrême de savoir comment était Mlle Palmer avec ses amis la saisit ; elle résolut d'interroger Bertaux... Et, laissant son habituelle nonchalance, elle reçut le critique avec une bonne grâce marquée.

Toutes les idées mauvaises surexcitées en elle par José, désirs de vengeance, intrigues, dissimulation, toutes ces pénibles choses s'effacèrent de son esprit. Il y avait incompatibilité, sans doute, entre Marguerite et toute bassesse. Les Persans reconnaissent deux principes gouvernant l'homme : l'un bon, l'autre mauvais : Ormuzd et Ahrimand ; — José et Marguerite semblaient représenter ces deux génies, agissant sur l'âme de Manuela ; la pensée de l'un la jetait dans un dédale de combinaisons et de haines indignes d'une femme ; la pensée de l'autre réveillait tout ce qu'il y avait de bon en elle, ce désir de sortir du milieu fâcheux où elle vivait, de connaître des gens respectables, de vivre en un air plus respirable, loin des intrigants, des aventuriers, des José et des Américaines tapageuses.

Après quelques phrases insignifiantes, Manuela amena la conversation sur l'Exposition, et, dédaignant d'écouter les critiques acerbes de Bertaux qui, tout de suite, commençait à démolir les oeuvres les plus admirées, elle demanda :

— Qui est donc cette jeune femme que vous accompagniez hier ? Il m'a semblé reconnaître Mlle Palmer.

— Ah ! vous la connaissez ?

— De vue, seulement. Son portrait est charmant. C'est si bien elle !

— Elle a du talent... Vous avez lu mon article sur son tableau ?

— Oui.

— Elle me remerciait si chaleureusement, que j'en étais confus.

— Vraiment, dit Manuela d'un ton ambigu... Elle a cependant assez de talent pour se passer de ce genre de réclame ; et je m'imaginais qu'elle n'y attachait aucune importance.

Bertaux eut un sourire pincé.

— Oh ! ne vous fâchez pas, continua Manuela ; j'ai le tort de parler trop franchement. Je pense que le public n'a pas besoin de l'avis de messieurs les critiques pour admirer ce qui est beau... Je pense que ces éloges outrés ne doivent plaire qu'aux médiocrités, et laisser les vrais artistes fort indifférents... Quittons ce

sujet... je vois qu'il vous déplaît. Parlez-moi de Mlle Palmer ? Elle m'intéresse. Je me suis aperçue hier, qu'elle m'examinait... avec une sorte de sympathie.. et j'en ai été charmée...

— Ah ! voilà donc la cause de cet intérêt que je ne m'expliquais pas. Vous parler d'elle ?... Il y a bien des choses à en dire... mais qui vous désappointeront peut-être, puisque vous lui portez une si romanesque sympathie..

— Allez toujours, riposta Manuela un peu sèchement. Je ferai la part de votre esprit critique... Et d'ailleurs, les réserves que vous pourrez faire ne sont pas graves, j'imagine... Elle paraît charmante, intelligente et gracieuse...

— Oui, sans doute ; mais avec cela, c'est bien la femme la plus bizarre que je connaisse... Je la tiens pour un peu détraquée... C'est un type d'étrangeté...

— Comment cela ?

— Elle a des idées qui lui sont particulières, et des manières de s'amuser à elle seule ! Une petite existence bien calme, bien tranquille, bien réglée. C'est l'artiste la plus "bourgeoise"... comme son talent, du reste.. vous ne trouvez pas qu'elle.a un talent un peu plat ?... pas trace de fantaisie... terre à terre.. convenu, banal...

— Eh bien ! vous refusez votre article à présent ? dit Manuela, riant du bout des lèvres.

— Oh ! entre nous... Elle fait donc de la peinture, de la musique, lit des poètes qu'elle analyse avec complaisance... et enfin soutient des thèses philosophiques, pour passer le temps agréablement.

— Vous m'effrayez, dit Manuela d'un ton nonchalant... Elle est philosophe ? elle disserte sur le "moi" et le "non moi?

— Non, ce n'est pas ce genre là. Le "bas bleu" philosophe dont vous parlez n'est que ridicule. Personne ne prend au sérieux cette petite nièce de Bélise. Elle se contente, le plus souvent, de s'écouter parler, d'émettre des pensées fort ordinaires, habillées de phrases creuses et de mots pompeux... Elle est ennuyeuse simplement. Tandis que pour Mlle Palmer, le cas est tout autre. Elle n'emploie par de jargon spécial et ne se livre pas à des discours incompréhensibles. Seulement, elle affiche des sentiments si élevés, elle prêche de si surprenants paradoxes, que je la crois un peu folle.

— Hum... Dangereuse, cette folie ?..

— Très dangereuse pour elle !... Et si extraordinaire... J'étais hier soir chez elle... Vraiment, j'en suis sorti furieux d'entendre une personne à laquelle je m'intéresse émettre de pareilles billevesées, et d'un air convaincu... Il fallait la voir monter sur de grands mots, et partir en guerre contre ce qu'elle appelle l'égoïsme mondain... Elle rêve un âge d'or... bonté, charité, indulgence.. tout le monde s'aimerait... l'univers serait une bergerie de M. de Florian.. une bergerie sans le moindre loup.. l'Evangile en action !...

Manuela écoutait attentivement.

— Voilà qui est ridicule, en effet ! dit-elle en regardant Bertaux d'un air grave. Elle se contente de prêcher, j'imagine, et se garde bien de mettre en pratique ses belles théories !...

— Ah ! bien oui !... Puisque je vous dis qu'elle est extraordinaire... Elle donne à tort et à travers, à tout le monde, aux mendiants qu'elle rencontre dans la rue, comme aux oeuvres de charité qui vont à domicile... Elle a de la pitié de reste... et se fait exploiter d'une façon niaise. Sous prétexte qu'elle ne peut pas

voir souffrir, elle donne au hasard... et encourage le vice... Car, en y réfléchissant, c'est coupable, savez-vous, d'entretenir à rien faire des fainéants. Ce n'est pas de la vraie bonté ; c'est de la sensiblerie ; croyez qu'elle aura la même pitié physique, instinctive, si je puis dire, pour un chien qu'elle verra écraser, ou pour un être humain qu'elle verra souffrir. Et une sentimentalité romanesque, avec cela !

Manuela lui lança un coup d'oeil acéré. Il ne s'en aperçut pas et continua son réquisitoire :

— Ainsi par exemeple... croiriez-vous qu'elle a recueilli dans la rue une petite guenilleuse, malpropre, sous prétexte que cette fille tournerait mal, si elle ne la gardait pas ?

— Voilà une belle raison ! dit Manuela d'une voix légèrement tremblante. Elle l'a prise chez elle !

— Oui. Et cette enfant l'a volée, bien entendu. C'était le cas de s'en débarrasser ; évidemment, la place de cette petite est dans une maison de correction...

— D'où elle serait sortie vertueuse au moins... interrompit Manuela ; tandis que Mlle Palmer, comme vous dites, encourage le vice..., et puis là, elle eût été heureuse.

— Mais, mademoiselle Garcia, on y est très bien, dans ces maisons !...

— Vous y avez été ? dit-elle avec un flegme inouï.

— Oh !... fit Bertaux, furieux. Alors, vous approuvez ces générosités exagérées. Vous comprenez qu'on recueille chez soi des coureuses parce qu'elles ont faim ?.. Comme si on ne pouvait pas faire la charité sans cette ostentation !...

— Certainement. On peut leur donner quelque monnaie, et leur recommander de vivre bien longtemps avec cela.

— Voyons. Qu'avez-vous donc, aujourd'hui ?... demanda Bertaux, déconcerté.

— J'ai la migraine, répondit-elle d'un air d'ennui.

Le critique comprit qu'il gênait.

— Je m'en vais, dit-il aussitôt.

Manuela le laissa partir, et songeuse, vint s'asseoir dans une bergère auprès de la fenêtre du salon. Les paroles de ce jeune homme, au coeur desséché, racorni, endurci par l'ambition et par l'âpreté de la lutte pour l'argent, l'avaient remuée profondément. A travers ce triste scepticisme trop commun, hélas ! parmi les gens qui ont fait, de la fortune, le but de leur vie, elle entrevoyait cette bonté si rare, cette droiture, cette franchise ce beau caractère loyal et généreux, qui faisaient de Marguerite, une femme à part, que tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient qu'aimer, même en ne partageant pas ses idées, et dont l'ascendant, fait de grâce et de douceur, était irrésistible...

Tout ce qu'il y avait de bon en Manuela, la poussait en un irrésistible élan vers cette nature charmante avec laquelle elle se sentait de nombreuses affinités.. Elle aussi, souvent, avait haï l'égoïsme mondain ; avec amertume, en étant victime, elle avait constaté la sécheresse, cachée sous des formes polies, qui très souvent remplace l'affection....

Et pendant qu'elle restait là, plongée en une rêverie de plus en plus profonde, voici qu'une idée, qui tout d'abord lui parut insensée, inexécutable, se dessina en son esprit, se fortifia, s'imposa en elle si fortement que, ne voulant plus même réfléchir qu'elle allait faire une démarche incorrecte et extraordinaire qu'elle courait à une humiliation certaine, elle son-

na sa femme de chambre, se fit apporter un chapeau, des gants et sortit...

Et cette idée extravagante, en dehors de tous les usages, c'est que, puisqu'elle ne pouvait rencontrer Mlle Palmer dans le monde qu'elle fréquentait, il fallait aller la chercher chez elle... Que dirait-elle ?... elle ne le savait... Les circonstances l'inspireraient... Et puis, elle était beaucoup trop émue pour calculer quoi que ce fut. Elle agissait comme en rêve sous l'empire d'une impulsion irrésistible, et tout à fait en dehors de toutes les conventions mondaines, qui sont autant d'entraves à tout élan personnel..

— Mlle Palmer ?

— Au premier, la porte à gauche, répondit la concierge qui s'endormait sur son journal.

Manuela s'engagea dans le vestibule.

Très correcte, mais très simple, cette maison ; pas d'escalier de marbre, comme chez elle, avenue du Bois ; pas de plantes vertes sur les paliers, ni de torchères de bronze, ni de bibelots encombrants. Elle montait lentement. Arrivée devant la porte de Mlle Palmer, elle s'arrêta un moment, appuyée sur la rampe, et respira fortement. Elle sentait ses idées tournoyer dans sa tête.

Certes Bertaux eût été fort surpris s'il eût pu la voir arrêtée là, troublée, n'osant se présenter. Un bruit de portes fermées à l'étage supérieur la fit décider brusquement. Elle sonna. Une femme de chambre vint ouvrir. Et, tout à coup, la créole se prit à songer que si elle faisait passer sa carte, peut-être ne la recevrait-on pas. Mais non, on ne lui demanda rien.

La servante lui fit traverser une antichambre à peine éclairée par la fenêtre à vitraux de couleur, puis un salon où elle distingua seulement, dans son trouble, quelques meubles d'Aubusson et un orgue couvert de partitions. Enfin son introductrice souleva une portière épaisse. Subitement un jour plus clair envahit ce coin d'appartement ; par la baie de la porte, Manuela vit, d'un coup d'oeil, un atelier très gai, tendu de vieilles toiles de Jouy.

Sous la lumière éclatante et crue, une jeune femme se tenait debout, devant un chevalet, très gracieuse dans sa longue robe blanche... une apparition lumineuse, aux cheveux châtains envolés follement sur la nuque ; elle tournait le dos à la porte et travaillait à une aquarelle ; une fillette brune posait, au fond, couchée sur un divan.

Au frôlement de la portière soulevée, Marguerite se retourna et regarda la personne arrêtée sur le seuil. Elle releva légèrement les sourcils, dans un involontaire mouvement de surprise... et Manuela sentit son coeur battre avec violence, presque autant que le soir où, dans les rues de Rome, on insultait le Colonel Rouge. L'artiste posa vivement sa palette sur un bahut, et indiqua un siège à sa visiteuse. Sur son divan, Misie était restée dans la même attitude.

Sous ce regard droit et clair, Manuela reprenait courage. Elle se rappela les paroles de Bertaux. Elle se lança et, avec une aisance un peu forcée, elle dit combien elle trouvait beau le portrait exposé au Salon ; si beau qu'elle avait désiré avoir le sien par la même artiste... Elle y tenait extrêmement, et espérait bien que Mlle Palmer consentirait...

— Je regrette beaucoup, dit Marguerite d'un ton froid et poli ; mais il m'est impossible d'entreprendre en ce moment quoi que ce soit.

Cette réponse était prévue ; pourtant

Manuela eut un violent désappointement.

— Vous refusez ? murmura-t-elle d'un ton désolé.

— Parce que je ne puis faire autrement, reprit Marguerite surprise. J'ai plusieurs oeuvres commencées, des illustrations pour un livre de luxe, des portraits et des éventails...

— Oh ! une esquisse, une simple ébauche, comme celle que j'ai admirée, serait faite en quelques séances ?

Marguerite garda le silence. Non, elle ne voulait pas. Elle connaissait sa visiteuse et ne consentait pas à la recevoir. Manuela eut un mouvement de révolte. Ce froid refus, adressé personnellement à elle, était comme l'écho de l'opinion publique.. qui ne désarmait pas, et qui lui rappelait son origine... Et, bien loin de la décourager, l'attitude de Marguerite excita en elle ce fond de résistance, cette indomptable ardeur de lutte qu'elle avait héritée du colonel.

Pâle, les lèvres blêmes, le regard plus noir, elle se prépara à la lutte, mais en femme du monde, cependant. Elle se contint, elle s'efforça de prendre un ton indifférent, et dit :

— Je suis très indiscrète, en insistant; veuillez excuser ma maladresse... Elle est charmante, cette aquarelle. Ah! c'est votre Chrysanthème qui pose ? Je la reconnais. Elle est jolie.

— Oui, répondit Marguerite, en souriant à Misie ; mais il ne faut pas le lui apprendre ; sa sauvagerie la rend charmante.

— Elle pose depuis quelque temps peut-être ; elle paraît fatiguée ; ne trouvez-vous pas ?

Marguerite leva les yeux.

— Vraiment, elle devrait sortir... insista Manuela trop peu civilisée pour prendre les détours adroits qu'eût pris une Parisienne, et disant brutalement les choses.

— Tu peux t'en aller, Misie, fit d'artiste, comprenant qu'on voulait lui parler à elle seule... gênée de cette conversation, mais trop polie pour s'y soustraire.

La fillette sauta du divan, et, roulée dans son étoffe rose, quitta l'atelier, en jetant à la créole un mauvais sourire :

— Mademoiselle, demanda Manuela, voulez-vous avoir la franchise de me dire pourquoi vous refusez de faire mon portrait ?

— Je vous l'ai dit.

— Oui ; mais je sens que vous avez une autre raison, la vraie celle-là, et je désire la connaître.

Il y eut un silence embarrassé ; Marguerite très confuse, contemplait avec stupéfaction cette femme étrange. Celle-ci reprit :

— C'est une raison difficile à exprimer sans doute... Il faut que je la trouve moi-même. Voyons, si j'y arriverai...

— Mademoiselle, s'écria vivement l'artiste, je vous affirme que je n'ai aucune raison cachée ; celle que je vous ai dite, et pas d'autre.

— Il m'avait semblé que c'est moi, personnellement, que vous refusiez de recevoir ici...

Marguerite, stupéfaite et bouleversée, dit :

— Quelle erreur, mademoiselle. Si cela m'était possible, je serais très heureuse d'avoir pour modèle une personne douée d'une physionomie aussi remarquable et sympathique.

— Mais cela vous est impossible, dit Manuela, absolument impossible... On ne reçoit pas chez soi la fille du colonel Garcia... Que dirait le monde ?

Marguerite tressaillit ; elle se leva, émue d'une angoisse extrême.. Elle voulut prier cette femme extraordinaire et inconvenante de sortir ; mais, en la regardant, elle lut à travers son calme forcé une telle intensité de souffrance, que ses idées changèrent... La crainte d'avoir blessé Mlle Garcia, la contrariété d'avoir été devinée par elle en une telle circonstance, l'émotion éveillée en elle par l'étrangeté de cette scène et le chagrin évident de Manuela, tout cela la troubla vivement.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle effrayée de cette conversation... Vous me dites des choses qui m'attristent.... Peut-être, en vous refusant, ai-je été impolie, sans le vouloir... Pardonnez-moi.

— Oh ! vous n'avez à vous reprocher aucune impolitesse ! dit Manuela, d'un ton bref, et c'est moi plutôt qui dois m'excuser de mon inconvenance... Evidemment, vous me trouvez bizarre et importune. Je suis en dehors de toutes les conventions mondaines, de ces belles conventions qui me condamnent pour un passé dont je suis irresponsable.

Peu à peu, elle s'animait, oubliant toute espèce de diplomatie ; pensant tout haut, elle ajouta :

— Alors, même vous, une intelligence au-dessus de beaucoup d'autres, vous vous laissez guider par cet abominable préjugé. Vous admettez que, par ma naissance, j'ai droit au mépris. Vous trouvez cela et juste et bon.

Marguerite, bouleversée, fit un geste de dénégation.

— Non ? Vous n'admettez pas cela ? Cependant, vous n'avez pas le courage moral nécessaire pour réagir, à ce que je vois... Vous et moi avons même éducation et mêmes goûts. Ma réputation personnelle, comme la vôtre, est inattaquée : et vous ne pouvez m'admettre... et si vous me serriez la main, ce serait une déchéance. Pourquoi cela ? Dites-le moi ?.. Je voudrais comprendre.

Jamais émotion pareille n'avait agité Marguerite. Ce coeur simple et bon tressaillit à la réalité de la souffrance entrevue en cette étrange femme, qui, dès l'abord, lui avait été sympathique.

Et comme Mlle Garcia marchait vers la porte, elle l'arrêta d'un geste :

— Ne partez pas fâchée, dit-elle d'un ton suppliant. Je vous jure que vous m'inspirez autant d'estime que de sympathie. Je déteste ce préjugé dont vous parlez ; mais que suis-je pour protester ? Pardonnez-moi de vous dire ceci; le monde ne vous acceptera pas davantage et me condamnera, voilà tout.

Manuela pâlit, comme si elle eût reçu un soufflet.

— C'est vrai ! murmura-t-elle, subitement calmée ; vous avez raison de refuser ; vous ne me connaissez pas, et je vous fais là une scène bien ridicule et bien exagérée. Pardonnez-moi. Adieu.

Elle souleva la portière de l'atelier, pour sortir. Mais Marguerite, plus troublée par ces quelques paroles que par une apostrophe virulente, se reprochant les mots cruels qu'elle venait de prononcer, émue jusqu'au fond de l'âme, en tout ce qu'il y avait de généreux en elle, Marguerite étendit la main.

— Attendez, dit-elle.

Manuela se retourna sur le seuil ; l'artiste, un instant, la regarda. Manuela ressemblait extrêmement au portrait de Garcia que les journaux illustrés rendirent si célèbre ; c'étaient les mêmes traits, adoucis, la même énergique, et presque sauvage physionomie... Des idées contraires

se heurtaient dans le cerveau de Marguerite. Les abominables exploits du colonel Rouge lui revinrent en mémoire. Toutes ces lâchetés, ces massacres et la trahison finale qui firent de lui l'objet de l'exécration générale... Cette femme était sa fille, elle avait fréquenté un monde suspect, dont Marguerite, entendait parler souvent. L'admettre, était-ce possible ?.. Et comment ? A quel titre ? Est-ce que l'amitié s'improvise ?

Pourtant, au fond de son coeur, quelque chose plaidait pour cette inconnue, si différente des autres femmes, si peu civilisée, qui lui montrait, ainsi, franchement, son âme à nu. Un sentiment parlait pour elle : la pitié . Marguerite, d'une race d'honnêtes gens, frissonna en songeant à ce que devait être à porter ce fardeau, le nom de Garcia. Etre la fille d'un tel homme ! Avoir de tels souvenirs, de telles hontes, qui vous mettent au ban de l'humanité... Etre cela, subir la torture d'être cela et de se voir repoussée, déshonorée pour cela seul, — par droit de naissance et sans l'avoir mérité...

Mlle Garcia attendait... Marguerite fit un pas vers elle...

— En somme, que me voulez-vous? dit-elle. Etre reçue chez moi. Ce portrait n'est qu'un prétexte ? Avouez-le ?

— J'avoue.

— Pourquoi chez moi ? pourquoi moi, plutôt qu'une autre ?

— Je vous le répète, répondit la créole, on vous dit intelligente et bonne... Je vous ai rencontrée... Vous m'avez plu ; vous êtes une femme telle que j'ai souvent désiré de connaître. Vous parlez du monde, et vous n'êtes rien pour protester. Mais vous vous méprenez complètement sur ce que j'ai voulu. Que me ferait l'opinion du monde, si je rencontrais quelqu'un qui pût avoir un peu de sympathie pour moi, une maison honorable qui me reçût, une famille qui me donnât l'illusion d'en avoir une ! J'ai cherché une amie, rien de plus.

L'artiste poussa un soupir.. Ceci la remuait.

— L'amitié ne s'improvise pas, répéta-t-elle.

— Je le sais, dit l'autre; et je ne vous demande pas cela d'abord, pas plus que je ne vous l'offre.. Nous connaître bien; ensuite, le reste viendrait...

— Que faire ? balbutia Marguerite. A qui demander conseil ?... Mes amis seront contre moi. Et je me connais... quand j'aurai dit oui, rien ne me fera céder...

Elle se tut un instant... Tout à coup, elle parut prendre un parti.

— Ecoutez ! dit-elle, je ne puis décider cette chose si grave ; il me faut un conseil, eh bien ! c'est à vous-même que je m'adresse : je ne sais personne en qui j'aie une confiance plus entière. Répondez-moi, pesez bien dans votre esprit le pour et le contre, et dites-moi, en amie, si vous me conseillez de recevoir chez moi Mlle Garcia.

Ceci était complètement inattendu, et Manuela resta muette de saisissement. Elle se demanda si c'était un piège, si la femme qui lui adressait ces mots la mettait ainsi en demeure d'avouer elle-même qu'elle désirait une chose impossible. Mais non, on ne pouvait la croire fausse et habile aux roueries mondaines. Elle avait une physionomie trop loyale et trop franche. C'était sincèrement qu'elle parlait ainsi. Elle attendait, tranquille, une décision.

Manuela, après une minute d'étonnement, leva les yeux sur Mlle Palmer.

— M'écouterez-vous, quoi que je décide ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Oui. Essayez.

— Si je vous demande de rester, que répondrez-vous ?

— Je réponds : restez.

Et Marguerite d'un geste affectueux, lui tendit les deux mains. Manuela avança, elle aussi, sa petite main gantée, et sentit, dans une étreinte chaude et amicale, que celle-ci, du moins, lui pardonnait son nom, sa beauté, sa richesse honteuse, ses amis bruyants, ne se contentant pas de prêcher sans agir, puisqu'elle accueillait chez elle une déclassée.

## V

— Et dire qu'une pareille artiste est mon élève ! s'écria Paul Bray, avec une immense fatuité. Qu'on vienne encore plaisanter sur les ateliers de peinture pour demoiselles ! Voilà les résultats de ces cours dont on affecte de rire !... Dites-moi, continua-t-il d'un ton moins lyrique, c'était encore d'après nature cette Chrysanthème, n'est-ce pas ? Eh bien ! elle serait cent fois plus jolie, si vous aviez été un peu moins sincère. Quelle idée aviez-vous de la faire brune, comme cette petite ? Viens ici, enfant.

Il attira Misie près de lui, et lui prenant les poignets l'examina comme un objet d'art.

— Oui. C'est un type certainement, mais qui ne plaira pas à tout le monde. Il faut être artiste pour apprécier. Vous auriez dû adoucir, atténuer. D'autant plus que votre sincérité vous a "mise dedans.

— Bah ! Comment cela ?

— Vous avez copié si fidèlement cette bohémienne que vous avez fait une gypsie, un mélange d'Arabe, de Mauresque, d'Espagnole. Voyez-moi ces yeux brillants, ce front étroit, ces pommettes saillantes, ces sourcils rapprochés, cette bouche cruelle. Vous appelez cela Mme Chrysanthème ? Une Japonaise ? Jamais. Elle n'est pas bibelot, celle-ci. Elle ne jouerait pas de la guitare, mais du couteau, à l'occasion.

— Du couteau... Vous perdez l'esprit! s'écria Marguerite.

Misie avait fait un mouvement pour se dégager ; mais le peintre la tenait bien; il prit une de ses mains et l'étudia attentivement.

— Elle a le pouce long, la main ferme, très dure, les ongles acérés. C'est une panthère, un jeune chat sauvage que vous avez chez vous. Jusqu'ici, l'animal fait patte de velours ; mais arrive un incident quelconque qui excite une passion violente, vous verrez alors la nature, la bonne naître, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on peut bien comprimer un instant, mais non étouffer ; vous la verrez reparaître avec d'autant plus d'énergie qu'elle aura été gênée dans son expansion ; et alors la jolie gypsie maniera dextrement le poignard ; la charmante Chrysanthème saura étrangler vivement sa maîtresse. Méfiez-vous de ce pouce, il est inquiétant... Une pression adroite sur la gorge.... couac. C'est fait. Plus de Marguerite Palmer. C'est cela qui vous ferait une réclame pour vos tableaux.

En l'écoutant, Misie, furieuse, leva le poing sur lui... Il lui saisit le bras en riant.

— Elle va me mordre.

— Je le voudrais, et qu'elle vous donnât la rage, dit Marguerite, fâchée. Viens, ici, près de moi, Misie, ne l'écoute pas, je t'aime bien.

— Là : elle vous aime aussi, tellement

qu'elle finira peut-être par vous manger.

— Allons, prenez une tasse de thé, et rengainez vos paradoxes, dit Mme Palmer sèchement.

C'était dans le petit salon, le soir. Sous les lampes allumées, Mme Bertaux, Mme Palmer, et une autre dame faisaient un whist ; dans un coin, près de l'orgue Marguerite avait pris Misie avec elle ; son joli profil s'enlevait en clair sur la verdure des plantes en massifs ; par un gracieux geste de protection, elle avait passé son bras sur l'épaule de la fillette, qui se serrait près d'elle, comme pour chercher là un refuge contre tout. Richard regardait cela de loin. Paul Bray avec son masque de vieux soudard, éclairé par deux yeux pétillant d'esprit, s'amusa un moment de la fureur de Misie.

Il s'approcha de la table à thé et dévalisa une assiette de gâteaux.

— Si l'un de ces petits jeunes gens, qui font de la littérature "d'après nature" eux aussi, voulait dépeindre mon personnage, il en ferait un individu "diablement" mal élevé.

—Qu'appelez-vous "petits jeunes gens" demanda Mme Bertaux.

— Les auteurs d'à présent.

— Comme mon fils ?

— Pardon, est-ce qu'il est auteur ?

— Critique.

— Pas la même chose ? Vous avez eu tort de prononcer ce mot-là, chère madame... Je vais vous scandaliser encore par mes expressions incorrectes... Je hais le critique, moi... Sauf quelques écrivains sérieux, qui étudient sincèrement une oeuvre avant de la juger, et qui ont un réel talent, je déteste cette espèce parasite. Le critique ! mais c'est le cryptogame de la littérature, un champignon vénéneux qu'il ne faut pas mordre, je vous en réponds ; une variété de "gamusus," qui dévore les malheureux artistes. Voilà un monsieur qui ne peut produire par lui-même, qui n'a pas une idée originale et se sent affligé d'une stérilité de cerveau absolument complète. Malgré cela, il veut écrire, et en même temps que le besoin de tirer à la ligne, il se sent une pléthore fielleuse qui le gêne considérablement. Il devient vert, cet homme, s'il voit quelqu'un remporter un succès.

Georges Turgis éclata de rire. Il était terrible de verve et de mauvaise éducation, ce Paul Bray. Et Georges l'admirait fort.

— Ah ! vous mangez du critique, dit Mme Bertaux très froissée, parce que ces messieurs ne s'occupent pas de vous ? Et vous plaignez les "malheureux artistes"? Mais tous les auteurs aiment mieux une méchanceté bien noire qu'un silence complet.

— Vrai... Comme réclame, c'est un genre, répliqua tranquillement Paul Bray. Quant à cela, s'ils me faisaient des articles bien sentis, j'aurais pour eux énormément d'estime ; mais comme vous alliez le dire, — et permettez-moi de vous devancer, — mais cela est impossible, je ne suis pas critiquable. On ne peut guère blâmer mon dessin ou ma couleur, parce que ça n'existe même pas.

Georges, Marguerite et Richard, à cette conclusion inattendue, eurent un éclat de rire, auquel Paul Bray s'associa encore de tout coeur.

— Ah bah !... fit Mme Bertaux, stupéfaite.

— Voyez-vous, reprit le peintre, j'ai eu le malheur d'avoir pour père un artiste de talent. S'il a fait une fois dans sa vie quelque chose de vraiment beau : "La Diane au bain," il a commis aussi une

énorme erreur, qui fut de m'apprendre à tenir un pinceau. Je sais à fond le métier : mais c'est que la peinture est un art. Il y faut mieux que les doigts.. J'ai bien vu, au bout de quelque temps que je m'étais trompé... mais puisque j'y étais, faire cela ou autre chose ! Le public achetait quand même, à cause de la signature déjà connue... alors je me suis résigné à faire de jolis chromos "qui plaisent généralement aux âmes tendres." Toutefois, si je ne suis pas peintre, je ne suis pas sot non plus, et je me connais, ce qui n'est déjà pas si commun.

— Vous êtes un fier original, dit Georges.

— On le prétend . Au moins, ai-je la gloire d'avoir eu cette élève. Parole d'honneur, cela m'amène des jeunes filles, pour mon cours. On se fait inscrire en foule, depuis qu'on voit sur le livret : "Marguerite Palmer, élève de Paul Bray." C'est très bien, ça, mademoiselle, de ne pas ruiner votre ganache de professeur.

— Allons, vos plaisanteries deviennent larmoyantes ! dit Marguerite. Vous savez parfaitement que vous m'avez donné d'excellentes leçons. Sans vous je ne saurais pas agencer un tableau. Vous avez vraiment le don de la composition.

Paul Bray devint sérieux.

— C'est un peu vrai... Je n'ai que cela... mais je l'ai... Voyons..., là... franchement..., comment trouvez-vous mon paysage d'automne ?... Je sais que ce n'est pas génial... la note est douceâtre... Mais l'effet général, l'ensemble ?

— Très gentil.

— La mare fait une jolie note, au premier plan, n'est-ce pas? Avez-vous remarqué ce rayon de lumière? Est-ce réussi, cet effet-là ?... qui n'est pas facile, ne vous y trompez pas...

— Certes..., répondit Marguerite, jetant un coup d'oeil suppliant à Georges, qui commençait à ricaner tout bas.

— Et les canards ?

— Vivants, les canards, dit Mme Bertaux ; mais il leur manque une petite mécanique dans le ventre : on les entendrait crier, ce serait mieux.

Paul Bray, la salua cérémonieusement. Marguerite, très gênée, voulut détourner la conversation.

— J'ai commencé une étude pour un éventail. C'est Misie qui pose en femme fellah. Elle est gentille tout à fait, dans ce costume.

— Est-ce pour cette dame, l'éventail ? demanda Misie.

Marguerite eut un léger tressaillement. Richard s'en aperçut.

— Quelle dame ? interrogea Mme Palmer.

La fillette se tut.

— Réponds donc, Misie ?

— Laisse-la, dit Marguerite. C'est une dame qui est venue me demander de faire son portrait.

— Tu as accepté ?

— Oui.

— Qui est-ce ? Est-elle bien ?

— Très bien, une physionomie charmante. C'est... — elle hésita légèrement, — c'est Mlle Garcia.

Il y eut un silence de mauvais augure. Marguerite se sentit le point de mire de tous les regards. Elle prévit une lutte et rassembla toutes ses forces pour ce combat, où elle était sûre de vaincre, quoique cela dût lui coûter. Du moment où sa conscience était en jeu, elle ne cédait jamais. Manuela était venue à elle; elle lui avait tendu la main ; elle n'avait plus le droit de la repousser.

— Mlle Garcia ? répéta Mme Palmer.

Qu'est-ce que cette personne ?

— Tu la connais. C'est cette jeune créole.

— Ma chère enfant, tu me feras le plaisir de lui envoyer une carte avec quelques mots très polis, pour lui expliquer que tu es dans l'impossibilité de faire son portrait.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je m'y oppose.

— Et la raison ?

— La raison est que ce n'est pas une femme que tu puisses recevoir.

— Je suis vraiment désolée d'insister.. dit Marguerite ; j'ai donné ma parole...

— Tu la reprendras.

— Une parole ne se reprend pas comme un objet qui a cessé de plaire.

— Marguerite ! fit Mme Palmer d'un air froissé.

— Mon Dieu..., remettons ceci à plus tard, je t'en prie.

— Il n'y a rien à dire de plus, et je n'ai pas à cacher mes idées là-dessus. Tu ne feras pas le portrait de cette femme-là, parce que je te le défends.

Marguerite baissa les yeux. Richard l'étudiait ; il vit sa main, appuyée sur l'épaule de Misie, trembler légèrement..

— Comme elle est émue, pensait-il... Qu'a-t-elle donc ?...

— Sa parole, reprit Mme Palmer, avec animation, sa parole... Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une affaire d'honneur ?... Mlle Garcia s'adressera à un autre, et c'est bien simple.

L'incident eût été clos par le silence de Marguerite sans la malignité de Mme Bertaux.

— Oui, ma chère, permettez-moi de vous dire que vous avez eu tort de lui faire une promesse. Je ne sais même comment vous avez consenti à la recevoir, ne fût-ce qu'une fois.

— Vraiment ?

L'artiste leva sur elle ses yeux étincelants : à celle-ci, elle pouvait répondre :

— Qu'a-t-elle donc fait, pour me donner le droit de la chasser de chez moi ?

— De la chasser... N'employez pas de mots dramatiques, ma belle... Ce qu'elle a fait ?... Sans parler du tort grave d'être fille du Colonel Rouge, je sais qu'elle fréquente un monde plus que suspect, où elle n'est guère déplacée, d'ailleurs.... Comme presque toutes ces femmes cosmopolites, Mlle Garcia a une réputation fâcheuse.

— Voici une grave erreur, chère madame, interrompit Richard, de sa voix incisive : Mlle Garcia est parfaitement honorable, et je ne sais qui a pu vous renseigner si mal.

— Ah ! dit-elle, d'un ton aigre, vous allez rompre quelques lances en sa faveur.

— Non. Mais il m'a paru juste de vous indiquer une erreur qui a dû vous faire souffrir beaucoup, étant donné votre caractère... bienveillant et charitable...

Marguerite jeta à Richard un regard reconnaissant.

— Les femmes ont généralement tant de chagrin, quand il leur faut en condamner une autre ! dit Georges d'un ton pénétré.

— La plaisanterie est charmante, riposta la dame, exaspérée ; mais si je me suis trompée pour celle-ci, c'est un pur hasard... et l'on ne risque rien de dire ces choses-là de toutes les personnes qu'elle fréquente. Chacun sait ce qu'elles sont.

— Oh ! madame, dit Marguerite, indignée. On ne risque rien de calomnier au hasard ?

— Ma chère enfant, voilà une indigna-

tion tout à fait exagérée. On ne les calomnie pas, soyez-en sûre. On y pense le moins possible, et c'est ce qu'elles peuvent espérer de mieux. D'ailleurs, laissant de côté cette question, il suffit, à mon sens, des souvenirs qu'a laissés le Colonel Rouge, pour exiler sa fille de toute maison honorable... Elle ose jouir d'une fortune acquise ainsi ; ramassée dans le sang, chacun le sait... Je ne puis prononcer le nom de Garcia sans me rappeler le massacre de la jeune Anglaise et de sa mère... Si Mlle Garcia avait le moindre sentiment d'honneur, elle eût repoussé tout ce qui lui venait de son père. Je la méprise, moi, cette créature...

— Je ne suis pas si prompte que vous à mépriser les autres ! dit Marguerite ; je ne juge pas qu'elle devait, en refusant l'héritage de son père, lui jeter, par cet acte, un blâme sanglant, le condamner. elle aussi... Elle doit "ignorer" les faits que vous dites...

Le monde ne savait pas l'usage que Manuela avait fait de cette fortune, et la délicatesse de son silence tournait, on le voit, à son préjudice.

— Allons donc ! c'est-à-dire qu'elle aime le luxe et ne saurait s'en priver ; au surplus, elle doit s'estimer heureuse qu'on l'ait reçue, même dans la société qu'elle fréquente... Je ne sais comment vous pouvez défendre une femme tarée..

Marguerite, caressant toujours de ses doigts fins les cheveux noirs de Misie, répondit doucement:

— Quand même tout ce que vous avancez serait prouvé, je ne me croirais pas le droit de la mépriser... ni compromise, pour l'avoir reçue chez moi... ne me croyant pas le droit, non plus, d'être fière de ce que je suis... Oui... Fût-elle, suivant le mot un peu fort que vous employez, une femme "tarée", je penserais que la vie a été plus dure pour elle que pour moi, et que prise dans les mêmes circonstances, malheureuse comme elle, j'eusse agi plus mal peut-être...

— Voilà une indulgence touchante, et une morale heureuse, s'écria Mme Bertaux.

— C'est celle de l'Evangile, madame.

Un "Ah !" d'indignation courut autour de la table de whist.

— Vous devez être nerveuse ce soir, dit Mme Bertaux, qui décidément acceptait le combat. Je vous engage à prendre un peu d'éther dans un verre d'eau, cela vous remettra... l'Evangile !...

Marguerite rougit, très froissée:

— Ce mot vous blesse, madame... Oui, je crois que l'indulgence et la bonté sont la morale de l'Evangile. En le lisant, je me suis fait dans ma conscience des idées à moi... qui, je le vois, vous gênent... Nous pourrions, si vous voulez, en rester là de cette discussion.

En rester là ? Non. Mme Bertaux était beaucoup trop bouillante d'indignation, à l'énoncé de principes aussi subversifs, pour abandonner la lutte ; la douceur polie de son adversaire l'encourageait d'ailleurs au combat, quoique le silence froid de Mme Palmer, qui avait trop peu l'usage du monde pour savoir changer de conversation, témoignait que ce sujet lui déplaisait.

Les trois hommes écoutaient ceci avec un intérêt non déguisé. Richard, très ému, mordait sa moustache ; Georges essayait de garder son habituel sourire railleur, en écoutant parler sa cousine, mais il y parvenait mal.

— Vos idées... elles sont jolies vos idées, reprit Mme Bertaux, véhémente... Oui, je sais, vous allez me citer des tex-

tes : "Que celui qui est sans péché jette la première pierre"... et la Brebis égarée..., et le Bon Pasteur.... Mais, malheureuse enfant ! c'est de la théorie, tout cela : ce sont des textes à sermon. On dit cela en latin, le dimanche, et c'est beau... Mais est-ce qu'on le fait... Voyons... est-ce qu'on le fait ?

L'autre dame déclara que certainement on ne le faisait jamais.

— Ne vous obstinez pas dans ce cas particulier, Marguerite. Réfléchissez, ma chère... Est-ce que vous êtes un bon Pasteur, vous, pour aller chercher des brebis égarées ou non ? Est-ce que c'est votre affaire ? Il y a des gens exprès pour cela : des prêtres, des religieuses, des oeuvres excellentes. A-t-on besoin de vous? Qu'est-ce que vous pouvez faire ?

— D'ailleurs, Mlle Garcia ne tient pas particulièrement à toi, sans doute.. c'est un caprice qu'elle a eu ! ajouta Mme Palmer qui semblait se laisser convaincre par l'éloquence de son amie.

— Je suis fâchée, dit Marguerite, que la discussion nous ait poussées si loin ; mais je ne puis me taire plus longtemps. Mlle Garcia est venue à moi, en me disant qu'elle souffre de la réprobation imméritée dont elle est l'objet ; elle veut bien avoir un peu de sympathie pour moi; j'en suis très touchée, et l'ai priée de venir ici aussi souvent que cela lui plaira. Je préfère le déclarer hautement.

"Comme elle est mon égale, à tous les points de vue, je ne vois pas pourquoi je ferais un mystère de ses visites.

A ces mots audacieux, Mme Palmer parut tout à fait fâchée.

— Ah ! elle veut bien avoir de la sympathie !... C'est-à-dire qu'elle sait qu'il n'y a que toi, dans Paris, assez ridicule pour oser braver l'opinion publique aussi ouvertement... Je vois ce que c'est... elle t'aura joué quelque scène tragique, tu t'y es laissé prendre.

"Elle est ton égale ? Tu trouves cela, toi ?... Ces indulgences-là sont superbes, tant qu'on s'en tient aux paroles.

— Pour moi, ce qui est beau en théorie doit être beau en pratique. Donc, je le fais... Et je ne considère pas comme vraiment chrétienne une femme qui repousse loin d'elle une souffrance quelconque, si elle peut la soulager... Compromettre ma réputation ?... Auprès des sots, peut-être... Et que m'importe... Les honnêtes gens seront pour moi...

— Je vous trouve bien infatuée de vous-même de penser que vous pouvez relever une femme aux yeux du monde... et la faire accepter là où elle ne peut être reçue, dit Mme Bertaux. Vous descendrez à son niveau, plutôt. Vous n'avez ni la situation ni le nom qui peuvent couvrir de pareilles générosités.

— Si elle a pensé à moi, c'est que mon estime et mon amitié lui ont suffi ; je lui ai ouvert une maison honorable ; je sais, je suis sûre, que ma tante consentira à cela après réflexion. C'est tout ce que veut Mlle Garcia. Et si le monde me blâme, tant pis pour le monde.

— Ce n'est pas le monde seulement. Ce sont tous vos amis !

— Tous mes amis...

Richard se leva ; il vint à Marguerite; il lui prit la main et la baisa... Il l'approuvait. Que lui importait le reste ?... Paul Bray, d'un mot, détendit la situation.

— Evidemment, elle a une félure ; il lui faudrait quelques douches.

Il se leva et vint lui serrer la main :

— Bonsoir, grande rêveuse... On dit que les vrais artistes sont fous. Vrai !

vous l'êtes... mais d'une folie si belle, qu'il fait bon en rencontrer quelquefois comme celle-là. Cela repose des autres :

En quelques minutes, il ne resta dans le salon que Mme Palmer, Marguerite, Richard et Georges. Misie avait disparu ; elle s'était esquivée au moment où l'officier s'approchait de sa cousine . Mme Palmer était une brave dame, douée d'un coeur excellent, mais affligée d'une faiblesse de volonté qui la faisait se rallier toujours à l'opinion du dernier. Les discours de Mme Bertaux l'avaient émue plus qu'il ne fallait.

— Et maintenant que nous sommes seuls, dit-elle, je te dis que tes discours de ce soir m'ont déplu. Quand on a des idées pareilles, on les cache. Ce vieux fou de Paul Bray serre une de tes mains avec enthousiasme, Richard baise l'autre avec ferveur, parce que ce sont des êtres remplis de théories nébuleuses, et sans le moindre bon sens. Mais ces dames... Qu'est-ce qu'elles vont penser ?..

— Je ne me le demande même pas, dit Marguerite avec indifférence.

— Mais moi, je me le demande. Mme Bertaux était indignée... Et je me figure les récits qu'elle en fera. Tu passeras pour une révolutionnaire, une demoiselle émancipée.

— Ce serait étrange, fit observer Georges, puisqu'elle n'a parlé qu'au nom de la religion.

— Ah ! vous la soutenez encore, vous. C'est justement le mot de religion qui indigne ces dames. Elles en ont aussi, elles, de la religion, mais elles ne s'en servent pas, en des occasions pareilles. Elles se contentent d'agir comme tout le monde. Elles font leurs devoirs, assistent aux offices, donnent aux oeuvres pieuses...

— Brodent des pantoufles pour leur directeur, confessent toutes les semaines leurs petits péchés véniels, et, en sortent de là, accusent, condamnent, repoussent et maudissent les personnes qui n'ont pas leur opinion... Qu'est-ce qu'elles lisent donc dans leur Evangile, ces femmes-là ? Elle se font une petite religion de poche format d'amateur, bien commode, et jamais gênante.

Mme Palmer haussa les épaules.

— Georges, si vous voulez me donner la migraine, continuez mon ami. Je n'ai pas un cerveau à syllogismes, à dilemmes et autres stupidités, moi. Je vais droit mon chemin ; ma routine m'a suffi ; j'engage ma nièce à faire comme moi. Et restons-en là, voulez-vous ? Il ne s'agit plus de discussions en l'air. Voici que cette petite malheureuse veut passer de la théorie à la pratique..' Aujourd'hui, il se trouve que la demoiselle est convenable.. mais vous avez entendu ses discours.... Nous devons encore remercier le ciel que cette Mlle Garcia soit une honnête fille.. Moi je dis : non.

— Tu "dis" non ; mais tu "fais" oui. Ne te fâche pas. Il suffit de s'adresser à ton coeur pour obtenir de toi tout ce qu'on veut.

Et Marguerite embrassa Mme Palmer.

— Laisse-moi. Tu m'exaspères. Tu as trop lu, trop bavardé avec ce monsieur.. Oui, c'est vous, Georges, qui êtes cause de tout. Vous l'excitez, avec votre athéisme truqué... car il n'est pas sérieux votre athéisme, vous savez ?

— Ah !... bah ! vous m'étonnez !

— Vous vous enthousiasmez trop facilement pour des lubies, et vous paraphrasez trop bien l'Evangile. Et puis, mon cher, quand on ne croit pas en Dieu, on ne passe pas sa vie à vouloir prouver qu'il n'existe pas... A quoi cela servi-

*Elle le voyait mentir à chaque phrase.*

rait-il ?... Moi, je trouve que le blasphème est une sorte de "Credo"... Je vous défends de me répondre ! Assez de théologie comme cela... J'en ai la tête rompue !

— Oui, dit Richard. Parlons d'autre chose.

Il vint s'asseoir près de sa cousine, à la place occupée naguère par Misie.

— Je crois que je vais me marier ! reprit-il, au bout d'un instant.

Marguerite tressaillit. Une pâleur subite blêmit son visage, elle baissa les yeux, et regarda attentivement les fleurs du tapis.

— Vous ? Avec qui donc ? demanda Mme Palmer très surprise.

— Avec une charmante fille.

— Elles sont toutes charmantes quand on ne les connaît guère !

— Celle-ci le sera toujours : elle ne peut être autrement ! Elle est exquise.,. ah ! comme Marguerite.

Elle leva les yeux et le regarda. L'angoisse était passée. Elle comprenait... Il l'aimait... C'était bien vrai... Il prit dans les siennes ses deux mains un peu tremblantes, et continua d'une voix basse et émue, encouragé par le radieux sourire de son amie :

— Et vous ne pouvez savoir comme je l'aime ! Ce qui me plaît en elle, c'est non seulement sa beauté mais son intelligence, sa grâce et surtout sa bonté. C'est la générosité exaltée de cette âme qui se refuse à croire au mal, et "veut" excuser les autres, fût-ce en se rabaissant elle-même... Ce que j'aime, c'est la jeune fille charitable qui a osé dire tout à l'heure : "Si j'avais été dans les mêmes circonstances qu'une déclassée, je serais peut-être pire qu'elle."

— Ah ! c'est cela qui vous prend le coeur, s'écria Mme Palmer attendrie ; eh bien ! vous êtes aussi fou que ma nièce, et vous ferez un gentil ménage à vous deux.

Mais il ne l'écoutait pas ; il s'était laissé glisser à genoux et serrait toujours dans les siennes, les mains de Marguerite... Il plongea ses yeux dans ce joli regard pur et loyal.

Ils restèrent muets un instant. Il leur semblait voir s'ouvrir devant eux leur avenir, comme, sous un ciel clair, un de ces paysages de mer, aux calmes horizons, où tout est lumière et clarté. Leur vie serait égale et douce. Ils veilleraient s'aimant toujours ; lui, ne voyant qu'elle.. elle n'admirant que lui, jusque là-bas, tout au fond du rêve, dans les brumes de l'au-delà, où ils entreraient ensemble comme vont, s'effaçant dans les lointains gris, les mouettes à l'aile blanche.

## VI

Manuela prit bien vite l'habitude d'aller souvent, presque chaque jour, chez Marguerite. La gêne inévitable des premiers moments se passa promptement. Elles se découvrirent une affinité de goûts et d'idées qui devait les lier intimement. Leur rapprochement par des voies un peu violentes avait supprimé ces hésitations de début, ces défiances, ces réserves que l'on a avec des gens rencontrés dans le monde, et que l'on étudie avant de les admettre en son intimité.

Si Marguerite plut à la créole, autant et même davantage qu'elle n'avait pensé, certaines personnes de son entourage lui inspirèrent des sentiments bizarres : une gêne douloureuse, un mélange d'aversion et d'estime difficile à démêler.. Richard, caractère assez droit et loyal, sans dé-

tours ni diplomatie d'aucune sorte, l'accueillit en amie... Ce que faisait sa fiancée était bien fait, sans aucun doute : et l'aimant surtout pour sa bonté, il ne pouvait repousser Mlle Garcia.

Mme Palmer, se résignant aux faits accomplis, subit d'assez mauvaise grâce l'entrée de l'étrangère chez elle ; mais conquise par son charme d'originalité, laissa bientôt sa mine boudeuse et s'intéressa à la nouvelle venue... Il y eut Georges. Oh ! pour celui-ci, il ne pouvait laisser passer une aussi belle occasion de railler sa cousine.

D'autant plus qu'il se jugeait ridicule d'avoir, le soir de la discussion soutenue par Mme Bertaux, ressenti une émotion à laquelle il n'était pas habitué. Pour réagir contre cette sensibilité qui l'humiliait, il revint, le lendemain, plus acerbe, plus dur, plus railleur que de coutume ; ayant assisté à la première visite de Mlle Garcia, il s'attacha, après le départ de la jeune fille, à chercher ce qui. en elle, pouvait être critiqué... blâmant même des défauts qui n'existaient pas.

En cette première entrevue, Marguerite, pour mettre plus à l'aise sa visiteuse, lui dit :

— J'ai à vous demander un service...

— A moi ? Demandez vite !

— Voici. Vous avez un type de beauté qui m'inspirerait, j'espère.. Voulez-vous poser pour moi ?... En lady Macbeth... Dans la scène du somnambulisme...

"Votre profil pur, vos traits énergiques, vos yeux très expressifs... toute votre allure, votre personne, cela serait un modèle idéal... Voulez-vous ?...

— Oh ! bien volontiers, dit Manuela, avec une puérile joie d'être jugée digne d'un tel honneur par cette artiste, et que l'on trouvât à sa beauté un tel caractère.

Alors, toutes deux ouvrant des cartons, commencèrent à composer le costume, et les détails de la mise en scène. De son crayon l'habile Marguerite, en quelques traits, esquissa l'ensemble du tableau. L'ameublement fruste, aux lourdes draperies ; la lampe de nuit posée sur une table, et jetant ses reflets tristes sur lady Macbeth debout, les bras nus, enveloppée d'une robe blanche, aux plis lâches et flottants, et se tordant les mains pour enlever cette tache de sang... "que tous les parfums de l'Arabie ne parviendraient pas à effacer."

Comme beaucoup d'artistes, Marguerite avait chez elle une collection de costumes ; on trouva aisément la longue tunique de lainage souple qui devait draper lady Macbeth. Et comme ce travail de composition amusait autant Manuela que Marguerite, elle consentit à passer dans le cabinet de toilette de l'artiste et à s'habiller.

Pendant ce temps, Marguerite, ménageant le jour dans l'effet voulu, disposant des draperies au fond de d'atelier et les quelques accessoires qu'elle avait sous la main, formait le fond de son tableau avec cette sûreté de goût et cette science de composition qui étaient parmi ses principaux mérites.

Elle eut un mouvement de surprise lorsque son modèle revint.

Avec un sens d'intuition incroyable, Manuela avait su arranger le très simple habillement de lady Macbeth. Ses soyeux cheveux noirs glissaient sur ses épaules, comme dénoués par l'agitation du cauchemar ; son cou et ses bras avaient une pureté de lignes qui allaient faire la sombre création du Shakespeare belle comme une déesse grecque... Les plis de la tunique, retenus par une ceinture nouée mol-

lement, se drapaient avec une extrême perfection...

— Vous êtes très belle, ainsi !... dit Marguerite gravement.. Vous allez m'inspirer la meilleure chose que j'aurai jamais faite... Allez... Je vous ai dit quel personnage vous avez à représenter... Prenez vous-même la pose qui vous viendra à l'esprit... Tâchez d'avoir, pour un moment, l'âme de lady Macbeth... Trouvez-moi un beau geste, pour effacer de votre main cette ineffaçable tache de sang..

Manuela n'avait qu'à se souvenir ; elle n'avait pas à chercher très loin, pour trouver des taches de sang... Cette pensée lui vint, pendant que Marguerite disposait un carton sur son chevalet. Elle songea qu'elle avait cette tache, elle aussi... et, se figurant la scène du poète, elle fit inconsciemment, et sans plus penser au tableau, le geste de lady Macbeth essayant de blanchir sa main.

— Admirable ! Restez ainsi.... Oh ! chère amie, vous avez du premier coup trouvé la pose la plus expressive...

L'artiste, d'un crayon rapide, traça les lignes si belles de cette figure de femme, en une attitude à demi renversée, éloignant les mains avec horreur... La lampe de cuivre, à bec, l'enveloppait de lumière, laissant en une ombre indistincte tout le reste du tableau. Et avec cette espèce de tremblement intérieur qui produit l'accomplissement d'un travail d'art alors que l'on se sent donner tout ce que l'on a en soi, Marguerite, commença à peindre, ne songeant plus qui posait là... ne voyant plus qu'une belle oeuvre à faire... toute à son art.

Marguerite travailla longtemps. Elle vit tout à coup son modèle quitter la pose.

— Vous êtes lasse ? dit-elle.

Non... mais on venait d'entrer : deux hommes dont les regards curieux gênèrent extrêmement Manuela... Elle connaissait l'un d'eux ; c'était Bertaux. L'autre était Georges...

Marguerite lui présenta son cousin ; Bertaux avait salué sans parler et semblait stupéfait. Il ne pensait pas que Marguerite aurait eu le courage de mettre si tôt sa menace à exécution de recevoir chez elle cette "déclassée." Celle-ci, très contrariée, tâcha de prendre un air d'indifférence.

— Vous ici ? dit le critique avec étonnement.

Marguerite le regarda avec un air d'impatience.

— Georges, dit-elle, montrez donc à Mlle Garcia cette terre cuite que m'a offerte Richard.

Et tandis que la créole allait vers l'angle le plus éloigné de l'atelier, elle dit à voix basse :

— Je vous prie de me laisser recevoir qui me plaît !...

— Ne vous fâchez pas. Je suis surpris de rencontrer cette étrangère compromettante chez vous. Pour Dieu, ma chère amie, n'ayez pas de semblables générosités. Je vous assure que vous avez tort.

Sans daigner discuter, Marguerite le précéda pour aller rejoindre Manuela et Georges. Elevant la voix, elle dit :

— Quel sujet vous amène donc chez moi, monsieur Bertaux ? Vos visites sont si rares que je me demande...

— Vous vous demandez ? Vous devez vous rappeler, pourtant, que l'autre jour, au Salon, vous m'avez gracieusement promis une aquarelle, une esquisse, un souvenir de vous ?

Elle eut un sourire, l'effronterie de ce personnage l'amusait toujours.

— Très bien, mais je désire quelque

chose aussi, moi. Donnant, donnant.

— Et c'est ?

— Un article...

— Mais, je vous en ai fait un déjà ; même vous m'avez reproché ce que vous appelez mon exagération d'éloges ! J'ai rarement entendu un artiste adresser de pareils reproches à un critique !

— Eh bien ! cette fois, vous pouvez amplifier votre admiration jusqu'à l'hyperbole. Vous disiez que c'est vous qui "faites" les grands hommes. Nous allons voir. Je veux que Paul Bray soit décoré !

Il la regarda avec ahurissement.

— Paul Bray ! C'est pour rire, n'est-ce pas ? Je "fais" des grands hommes, c'est vrai, mais encore faut-il qu'ils s'aident un peu ,qu'ils me donnent au moins un prétexte? de celui-là, je ne peux faire qu'une ganache, je vous assure !

— Ce sera bien plus beau, si vous réussissez !

— Parler du ruban rouge à propos de Paul Bray ! Je n'aurai jamais une pareille audace.

— Bah ! vous en avez plus que vous ne pensez... Ceci est une fausse modestie.

— Mais tout le monde va rire de moi, si je tente une pareille chose.

— A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! Vous allez vous mettre là, et commencer l'article tout de suite ; mon aquarelle est à ce prix... et ma signature... Elle coûte cher, ma signature !...

Manuela était dans le cabinet de toilette, où elle reprenait ses vêtements de ville. Georges riait, s'amusait fort.

— Si je fais l'article, dit Bertaux, prenant le parti de rire, vous me laisserez choisir ?

— Oh ! non ! c'est votre signature, alors, qui me coûterait trop cher ! Rapportez-vous-en à moi.

— Allons, il faut bien en passer par là, mais je ne garantis pas le succès.

Au moins, vous aurez écrit l'article, et c'est ce que je veux.

Bertaux s'adressa à Manuela qui rentrait :

— C'est la première fois que vous visitez l'atelier de Mlle Palmer ?

— Oui. Et comme vous voyez, je vais lui servir de modèle pour une lady Macbeth.

— Mauvaise idée... Sujet trop tragique !... répliqua-t-il vivement, en regardant Marguerite.

— Je ne suis pas de votre avis ; nous continuerons demain.

— Ah ! fit-il d'un ton bizarre... Puis, au bout d'un instant : Croyez-vous que vous réussirez ? Ce n'est guère votre genre, cela.

— J'essaierai ! dit-elle sèchement.

Il s'installa sans répliquer à une table et commença son article. Manuela était là depuis près de deux heures ; la malveillance évidente du critique, celle de Georges, plus réservée, mais que, néanmoins, elle sentait, la gênèrent. Elle voulut partir. En la voyant se diriger vers la porte, Bertaux leva les yeux :

— A votre place, je refuserais de poser. Le tableau sera mauvais.

— Vous êtes poli ! fit Marguerite, qui comprenait parfaitement sa pensée.

Sans répondre, Manuela sortit; et comme Marguerite la reconduisait, tout en causant, dans le salon voisin.

— Non, je ne poserais pas !... Je ne contribuerais pas à faire une mauvaise "machine"!... dit-il en élevant la voix.

Marguerite se retourna froidement :

— Voilà un article qui sera bien écrit, dans ces conditions-là. Si vous me donnez du style de troisième ordre, je vous don-

nerai, moi, un dessin du même genre.

Puis à Manuela, pâle et les sourcils froncés :

— A demain, n'est-ce pas ?

Et elle lui serra la main.

— Qu'est-ce que c'est que cette idée ! s'écria Bertaux, dès qu'ils furent seuls. Vous allez recevoir cette personne maintenant ? Allons, vous prenez encore vos grands airs ! Mais c'est fou ceci. Je vous assure qu'on vous blâmera.

— C'est mon affaire.

— Oui. Cela veut dire que ce n'est pas la mienne. C'est un sentiment d'intérêt pour vous qui me pousse à vous avertir que vous avez tort. Et je viens de me faire une ennemie. Elle ne me pardonnera jamais ce que j'ai dit là. Vous ne m'écoutez pas ?

— Non. Je vous ai dit en vertu de quels principes religieux je crois devoir agir ; il est inutile de me faire aucune observation.

— Alors, continuons mon article !... Nous disions donc... "Un homme d'un "talent supérieur... un artiste convain- "cu... autour duquel on a ourdi la cons- "piration du silence. Le ministre accom- "plirait un acte de justice, en donnant à "ce peintre le ruban qu'il mérite si bien."

Georges, qui avait été tout ce temps remarquablement sobre de paroles, dit avec un rire méchant :

— Moi, je ne suis pas de l'avis de Bertaux... L'idée de faire poser Mlle Garcia en lady Macbeth, essayant d'effacer la tache de sang de ses mains, est vraiment bonne... Elle avait, lorsque nous sommes entrés, une expression de visage tout à fait admirable... Elle pensait peut-être à cette petite Hudson, que son père a tuée !...

Marguerite lui jeta un regard indigné.

— Oh !... cela est horrible !... En vérité ,il y a des moments où, pour paraître sceptique, vous tombez dans la méchanceté vile !

Georges rougit. Ses paroles avaient été plus loin que sa pensée.

Bertaux, qui n'avait pas écouté, s'écria terminant son dithyrambe à la louange de Paul Bray :

— Si vous n'êtes plus contente !... Seulement, il prendra ceci pour une mauvaise plaisanterie.

— Mais pas du tout. Cela lui semblera très simple et fort modéré, au contraire! Quel jour paraîtra votre article ?

— Oh ! pas avant quelques semaines. Il y a tant de copie, à la "Revue!"

— Venez me voir, lorsqu'il aura paru, à l'heure du thé... Paul Bray me fera sûrement le plaisir de venir. Vous le rencontrerez.

— Non. Sa connaissance me gênerait.. Ah ! pourtant ,si, je viendrai. Vous voulez savoir ce qu'il dira de mon article et comment il me remerciera !

— Oui, cela m'intéresse... je désire assister à ces remerciements dont vous parlez.

— A quel titre ?

— Je fais de la psychologie pour moi toute seule... et je vous assure que c'est quelquefois très intéressant. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Le critique prit congé... Georges resta avec sa cousine ; elle, froissée au fond du coeur, reprit sa palette et se mit au travail comme si elle eût été seule... Il y eut un moment de silence. Georges, troublé, honteux de lui-même, regrettant sa sotte et laide attaque de tout à l'heure, affectait d'admirer les toiles accrochées aux murs... un peu de colère contre cette étrangère qui s'introduisait en leur in-

timité, et déjà était une cause de querelle, se mélangeait à son regret... Et il se figurait que sa cousine était surtout fâchée.

— Marguerite...

Elle leva les yeux, très grave ; lui vint s'arrêter devant elle... et scrutant sa physionomie, continua :

— Vous m'en voulez... Vous êtes en colère contre moi ?

— Non, pas en colère... attristée.

Il vit qu'elle disait vrai.

— Cela me fait tant de peine de vous voir, bon comme vous êtes réellement, vous efforcer de paraître dur, insensible et sceptique. Cela n'est qu'un rôle... et si désolant à voir jouer !... Vous m'avez causé un chagrin profond, parce que je vous aime comme mon frère, que vous allez être... C'est une cruauté que vous avez commise là...

Georges dit simplement :

— C'est vrai, ma bonne petite Marguerite. Je serais un mauvais drôle si je n'étais quelquefois un imbécile. Voulez-vous me donner la main ?

Elle la lui tendit ; il la serra vivement et il sortit... mais non sans garder, au fond de l'âme, un peu de rancune à Manuela, cause très innocente du débat.

## VII

Manuela Garcia, assise dans le petit salon intime réservé pour elle seule, tenait entre ses mains un livre qu'elle lisait distraitement, et dont les mots faisaient un accompagnement vague à ses pensées.

Elle entendit résonner un timbre électrique et sa femme de chambre alla ouvrir la porte. Le bruit la tira de la rêverie où elle était plongée : elle prêta l'oreille, voulant savoir qui arrivait là. Depuis deux mois qu'elle était reçue chez Mlle Palmer, elle avait rompu complètement avec les gens qu'elle voyait autrefois ; et, après quelques tentatives vaines, ses amies cosmopolites l'avaient laissée, convaincues que ce caprice inexplicable d'une jeune femme se retirant ainsi du monde, sans motif connu, n'aurait que peu de durée. Etait-ce l'une d'elles encore qui revenait à la charge ? Etait-il probable qu'après un si long temps on se rappelât encore son existence ?

Elle tâcha de saisir le son des voix qui se rapprochaient : on introduisit quelqu'un dans le salon voisin... Elle écouta, et son visage s'assombrit... Ce visiteur, vraiment, elle avait essayé de l'oublier... plus que tout autre !... Oui, adoucie, calmée par la fréquentation d'êtres bons et simples, qui commençaient à l'aimer, elle avait prié Dieu de le lui laisser oublier, oublier complètement, puisqu'elle ne pouvait pardonner..

Elle y était parvenue presque... Son esprit s'était tourné vers des idées si différentes de celles d'autrefois, qu'il lui semblait n'être plus la même femme... Elle se regardait dans ses souvenirs, ainsi que l'on regarderait une étrangère dont les actes, les pensées, les habitudes étonnent... Un changement, qu'elle croyait très radical, s'était fait. Elle était arrivée à ne plus penser aux tristesses du passé. Se trouvant en un milieu où l'on semblait ignorer ces choses, elle pouvait les ignorer elle-même... Et voici que maintenant cet être exécrable qu'elle était parvenue à effacer de sa pensée venait à elle, ne se laissait pas oublier, reparaissait dans sa vie... Pourquoi ?.. Qu'y venait-il faire ? Après quelques minutes d'émotion pénible, Manuela se ressaisit, et, résolue à faire à José un accueil qui l'empêchât de jamais revenir chez elle, elle se décida à le recevoir.

Il attendait dans le salon voisin ; elle s'y rendit.

— Que vous est-il donc arrivé, ma chère Manuela ? commença-t-il après l'avoir saluée, et sans vouloir remarquer sa froideur. Est-il croyable qu'à votre âge une femme belle et charmante se retire du monde comme on dit que vous allez le faire ?... On parle du couvent ! On me contait hier que, dans un accès de dévotion farouche, vous alliez prendre le voile et soigner les malades, ou vous enfermer dans un cloître. Ne vous froissez pas !... J'ai pensé, moi, que vous deviez avoir quelque chagrin. Et comme je suis votre ami, je suis venu vers vous... Vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi.

Manuela, décidée à se débarrasser de lui, dit :

— Je ne sache pas que la nature de nos relations ait pu vous donner le droit de vous dire mon ami et de réclamer ma confiance...

— Mademoiselle Garcia !...

— Oh ! pas de révoltes indignées.

José l'examina d'un regard scrutateur.

— Permettez-moi de m'étonner d'un revirement si soudain... Lorsque j'eus le plaisir de vous revoir, il y a peu de semaines, vous m'avez accueilli cordialement, vous m'avez autorisé à me présenter chez vous.

Cela était vrai... mais il ne soupçonnait nullement dans quel but elle lui avait fait cet accueil. Manuela rougit.

— Admettez que j'aie un caprice. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à présent je désire rester isolée... Vous l'avez dit vous-même, je me retire du monde...

— Précisons !... répliqua José. Vous vous retirez d'un certain monde... et en ma qualité d'ami, car je suis votre ami, ma chère Manuela, quoi que vous en disiez ! en cette qualité, dis-je, je ne puis que vous approuver... Vous avez raison mille fois de vous éloigner d'une société bruyante, mal choisie.. composée de gens d'un passé douteux...

L'audace était extrême... José, parlant des gens dont le passé n'était point net ! Il continua du même ton affectueux irritant pour Manuela :

— Je vous approuve sans réserve... d'autant plus que, à présent, vous avez vos entrées dans un milieu tout autre...

Ah ! il savait qu'elle voyait Mlle Palmer... Elle résolut de couper court à cette comédie .

— Puisque vous m'approuvez, vous ne serez pas surpris que je vous renouvelle ma prière de ne pas revenir ici... Je vous répète ceci : Je veux rester isolée.

Don José ne sourcilla pas ; il conserva la même physionomie gracieuse.

— Combien je regrette, ma chère Manuela, d'être forcé de ne pas vous obéir à cet égard. Vous me demandez la seule chose que je ne puisse point vous accorder... Cesser de vous voir ? Non. Vous êtes la seule amie que j'aie en ce pays, et je ne veux pas vous perdre... Je partage tout à fait votre mépris pour la société cosmopolite dont vous vous êtes si heureusement séparée... Cela est, vous le savez, assez difficile aux étrangers...

— Pas à vous, j'imagine ?... N'êtes-vous pas chargé d'une mission par votre gouvernement ?

— Sans doute, mais cette mission étant secrète, mon gouvernement n'a pas à me recommander... D'ailleurs, je ne tiens pas à me mêler au mouvement mondain.. Je suis comme vous ; le bruit me fatigue. Je rêve le calme et la douce intimité que vous avez su vous procurer... Je con-

nais, pour l'avoir entrevue, la charmante femme qui vous a accueillie chez elle. Et ma visite avait pour but de vous demander de me présenter...

— Vous présenter ?... Vous ?.... A Marguerite ?...

La stupéfaction de Manuela était insultante à tel point que José pâlit... et ses lèvres minces se contractèrent.

— Pourquoi donc pas ? Elle vous reçoit, elle peut recevoir vos amis...

— Je vous ai signifié déjà, dit Manuela, se levant pour congédier son visiteur, de ne pas affecter des sentiments qui n'existèrent jamais entre nous... A quoi bon cette comédie, que vous jugez à propos de jouer ? Pour qui, je vous prie ? Pensez-vous que je prenne le change ?

— Véritablement, mademoiselle Garcia le prend de bien haut avec le meilleur ami de son père ! dit le drôle d'un ton railleur. Revenez à la réalité, ma chère enfant, n'affectez pas un tel mépris pour le bras droit de ce bon colonel !...

A cette ironique réplique, Manuela perdit patience. Elle eut peur de se laisser reprendre aux pensées mauvaises qu'elle avait eu tant de peine à guérir... Elle eut peur de se rappeler qu'elle tenait le commencement d'une intrigue de nature à noyer ce coquin dans la boue... Elle ne voulut pas revenir à ses sentiments haineux... Elle dit d'un ton froid :

— Je vous prie de sortir.

— Vous ne voulez pas me présenter comme votre amie à Mlle Palmer ?...

— Non.

— Irrévocablement, vous refusez ?

— Irrévocablement. Je renoncerais moi-même au plaisir de la voir, plutôt que d'introduire chez elle des gens de votre sorte.

— Fort bien. Je m'y prendrai d'autre façon ,dit José d'un ton tranquille, que démentait sa pâleur... Seulement, peut-être êtes-vous imprudente de me traiter aussi durement... Vous aviez un ami... Vous avez joué un jeu à vous faire un ennemi.

— Je choisis votre intimité, dit-elle fièrement... Elle me sera plus honorable.

— Honorable ? Non, pas précisément. Si j'ai bien compris votre attitude, vous n'êtes pas très fière de tous les actes du colonel. Voilà un sentiment fort peu filial, entre nous !... et qui me surprend de votre part, puisque je n'ai jamais agi que par ses ordres... Enfin.. L'illogisme est une faiblesse féminine... et je vous la pardonne... Cependant je veux vous dire que l'on m'a demandé ma collaboration pour une histoire de la dernière révolution du Paraguay. Le colonel y a joué un rôle prépondérant. Je suis documenté mieux que personne et pourrai donner à l'écrivain mille détails intéressants et encore peu connus.

Manuela blêmit en entendant cette odieuse menace... Elle entrevit en une minute d'angoisse le scandale renouvelé autour de son nom.

— Je vous ai prié deux fois déjà de sortir ! dit-elle avec un regard de mépris à José.

— Réellement, vous me refusez ce que je vous demande ?

— Je le refuse... Dût-il m'en arriver malheur, je n'aurai pas la lâcheté de céder à une menace... et d'introduire chez d'honnêtes gens l'homme que vous êtes.

— Bah ! dit-il en riant... vous vous y êtes bien introduite ! Allons, ne vous fâchez pas. Je m'en vais. Au revoir, chère amie ! Pas adieu, au revoir.

Il la laissa bouleversée, les nerfs tendus, l'esprit troublé, étreinte de l'appré-

hension d'une nouvelle lutte à soutenir.. Malgré elle, il lui fallait se trouver mêlée aux agissements de cet individu.. Elle connaissait sa ténacité... S'il voulait réellement entrer chez Mlle Palmer, il y arriverait. Et ce livre dont il la menaçait ? De quels mensonges n'aggraverait-il pas la vérité ?... Voici qu'après que le calme était venu, il allait falloir subir de nouvelles attaques... On avait presque oublié le Colonel Rouge... Ce pamphlet allait lui redonner de l'actualité... Les yeux de Manuela rencontrèrent le bracelet de corail qu'elle ne quittait pas... elle frissonna. Elle l'avait gardé à son bras pour poser lady Macbeth. Et un jour Marguerite, admirant le bijou et lui en faisant compliment, elle s'était sentie rougir en songeant à sa provenance... Que serait-ce, si l'on apprenait d'où venait le bracelet ?... Cependant, par une sorte de superstition, elle le garda. Cela était comme un souvenir attristé, une réparation faite en son coeur à cette Clary Hudson, mille fois plus heureuse qu'elle ne l'était elle-même, puisqu'elle était morte et ne souffrait pas tout ceci... Plus tard seulement, cette question se posa dans son esprit : quel intérêt a donc José à connaître Mlle Palmer ?... Oui !... quel intérêt ?...

. . . . . .

Les séances pour le tableau de Marguerite avaient lieu presque chaque jour: pas très longues et coupées de repos interminables, de causeries sur toutes choses.

Misie, la mine sombre, assistait à tout cela ; mais elle recevait fort mal les gracieuses avances de l'étrangère et ne lui témoignait qu'une impolitesse maussade.

Misie souffrait ; sa petite âme, à peine développée, était accessible surtout aux sentiments violents. La tendresse passionnée qu'elle avait vouée à Marguerite, la rendait jalouse ; elle l'eut voulue pour elle seule. Les instincts de brutalité que signalait en elle Paul Bray existaient réellement. Marguerite était le seul être qui lui eût jamais témoigné de l'intérêt, elle s'était donnée à elle toute entière. Cette affection l'empêchait seule de reprendre son existence de jadis ; elle avait le vagabondage dans le sang.

Toute sa race avait erré, comme elle, sans feu, ni lieu, sans autre abri que la voûte du ciel. Hordes misérables, mais libres : à peine gênées par l'autorité du gendarme ou du garde-champêtre.

Souvent Misie, étouffant dans l'étroit espace où coulaient ses jours, eut l'irrésistible désir de s'enfuir, de repartir pour le Grand Chemin, sa vraie patrie...

Au sortir de ces rêveries, cent fois elle se leva, pour partir sans retard, mais toujours un sourire, un regard, un mot de Marguerite la retinrent, rivèrent la chaîne qui entravait ce petit animal sauvage. Seulement, donnant même sa liberté à cette affection tyrannique, elle était exigeante en conséquence ; et quoi qu'elle n'en eût laissé rien voir, jusqu'ici par une délicatesse assez singulière, elle avait des révoltes furieuses, lorsqu'il arrivait à marguerite de témoigner, en sa présence, un sentiment affectueux à d'autres qu'elle... Manuela, dès l'abord, lui inspira une vive antipathie, qui s'accentua d'autant plus que Marguerite l'admit très tôt en son intimité.

Un jour, la créole trouva Marguerite occupée à peindre un éventail pour lequel Misie posait en femme fallah.

— Oh ! que c'est charmant ! Pour qui cet éventail ?

— Pour vous, puisqu'il vous plaît.

— Pour moi ? vrai... Je ne devrais pas accepter... C'est indiscret...

— Je suis heureuse de vous faire un plaisir... Tenez, nous ne travaillerons pas à lady Macbeth aujourd'hui : je vais finir l'éventail ; asseyez-vous là, causons.

Mais, au bout de quelques minutes, Misie déclara qu'elle était fatiguée, malade même, et ne pouvait plus poser.

— C'est contrariant, dit Marguerite. Je t'en prie, reste encore. Tu me ferais bien plaisir.

— Je suis malade.

— Où as-tu mal ?

— Je ne sais pas. Je suis malade, répéta Misie, avec une obstination stupide.

Et elle dégringola de son divan avec une prestesse qui prouvait qu'au moins les jambes étaient bonnes. Elle voulut sortir de l'atelier, mais l'aquareliste la retint au passage.

— Tu es malade ? Réellement ?

— Oui.

— Tu sais que ce n'est pas vrai. Pourquoi ne veux-tu plus poser ?.. Réponds tout de suite.

— Parce que l'éventail est pour elle.

Du doigt, elle désigna Manuela qui l'examinait comme un objet très curieux.

— Ah ! fit Manuela, stupéfaite. Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle dit qu'elle est jalouse, cette sauvage (et Manuela éclata de rire) ; regardez donc ses yeux..., deux flammes..., est-elle amusante ?... Oh ! mais attention cela devient sérieux.

Très sérieux. Misie, les yeux fous, les lèvres retroussées, ses dents blanches serrées convulsivement, avait saisi un couteau à palette et s'élançait sur Manuela. Par un mouvement instinctif, Marguerite voulut la retenir : elle étendit le bras et reçut le coup violent destiné à l'autre. Subitement la Bohémienne se calma ; elle laissa tomber son couteau. Manuela prit le bras de Marguerite.

— Oh !... la petite malheureuse. Elle vous a blessée...

— Ce n'est rien, dit Marguerite, très pâle ; mais j'ai eu peur.

Une sérieuse hémorragie se déclarait, produite par la section d'une veine. Manuela effrayée voulait appeler quelqu'un, mais l'artiste, prévoyant ce qui arriverait à Misie ensuite, s'y opposa avec énergie. Manuela lui banda fortement le poignet et parvint à arrêter le sang. Elles étaient passées dans le cabinet de toilette, sans plus s'occuper de Misie. Quand ce fut fait, elles revinrent à l'atelier : Marguerite la chercha des yeux, elle l'aperçut dans un coin ; elle s'était jetée sur un tapis et s'était fermé les oreilles avec ses mains, pour ne rien entendre. Toute sa pose, ses bras raidis, ses poings crispés, son immobilité secouée de frissons convulsifs attestaient une souffrance telle que Marguerite sentit son ressentiment s'en aller. Elle s'avança vivement. Manuela regardait de loin immobile.

— Misie...

Pas de réponse...

Marguerite se baissa et lui toucha l'épaule. Comme par une secousse électrique, la Bohémienne se dressa brusquement ; elle regarda de ses grands yeux fixes Marguerite penchée sur elle..., sa figure crispée avait cette nuance verdâtre qui est la pâleur des peaux brunes. L'artiste eut pitié ; elle lui tendit la main.

— Tu ne m'as pas fait bien mal, dit-elle doucement.

Ce mot produisit une détente ; et le remords de Misie fut aussi expressif que sa fureur. Elle se jeta sur cette main

qu'on lui tendait et y colla ses lèvres avec frénésie.

— Elle est effrayante, dit Manuela épouvantée. Elle vous tuera, tant elle vous aime... Souffrez-vous beaucoup ?

— Non... Et si vous voulez nous allons peindre lady Macbeth, puisque, heureusement, ma main droite est intacte.

Au bout d'une heure, Richard rentra dans l'atelier, et, après avoir salué amicalement Manuela, et admiré le travail de Marguerite, il dit, montrant quelques papiers :

— Voici les documents nécessaires pour notre mariage ; nous pourrons, quand vous voudrez, en fixer la date...

Misie s'approcha de Marguerite et demanda :

— Ton mariage... Tu te maries? Avec lui ?

Elle désignait Richard... Marguerite sourit.

— Tu l'aimes donc, reprit Misie.

— Mais oui, je l'aime, dit la jeune fille amusée de son air tragique.

Richard prit la main de sa fiancée et la baisa. Misie eut un éblouissement. Elle chercha de l'oeil... quelque objet à lancer à Richard. Soudain, elle s'arrêta...

— Oh !... demandait l'officier, qu'avez-vous donc au bras ? Un bandage.

— Oui... je me suis blessée... très peu... ce n'est rien...

— Non... Ce n'est pas elle, dit Misie, d'un ton froid, c'est moi, je lui ai donné un coup de couteau.

— Petite misérable, gronda Richard, lui saisissant le poignet avec violence.

Misie le bravait du regard... elle avait l'oeil mauvais des chats qui vont griffer. Marguerite s'interposa.

— Je vous en prie, Richard, ne la brutalisez pas... elle ne comprend pas... elle ne voulait pas me frapper ; c'est par hasard que j'ai reçu le coup.

— Qui donc visait-elle ?

— L'autre. Celle qui a des yeux noirs, fit Misie, d'une voix haineuse, en montrant la porte du cabinet de toilette où Manuela était rentrée... Je la déteste.

Richard tenait toujours le poignet de la petite ; il le serrait cruellement ; il l'eût écrasé s'il ne se fût contenu.

— Vous êtes un petit animal féroce, dit-il d'une voix sourde, en la regardant au fond des yeux ; et je vous cravacherai comme un cheval vicieux.

Involontairement il lui meurtrissait la chair ; mais elle soutenait son regard avec une telle audace, qu'une colère furieuse commençait à le prendre. Marguerite passa son bras autour du cou de Misie, comme pour la protéger.

— Richard, je vous prie sérieusement de la laisser... Vous lui faites mal. Ce n'est pas en la menaçant que vous obtiendrez quelque chose.Elle n'essaiera plus de frapper Mlle Garcia, si je lui dis qu'elle me ferait beaucoup de peine... n'est-ce pas, Misie ?... D'ailleurs, tu vois, c'est moi que tu as blessée.

— Je voudrais, qu'elle fût bien loin, s'écria Richard. Elle fera quelque malheur; elle vous étranglera, comme disait Paul Bray, l'autre jour.

Ce mot frappa Misie. Tous, ils disaient qu'elle était dangereuse pour Marguerite. C'était donc vrai ? "Je voudrais qu'elle fût bien loin"... Cela vaudrait mieux en effet.

Le soir, elle se faufila dans l'atelier désert ; elle prit sur un chevalet l'éventail presque terminé ; et le déchira, afin que son ennemie ne l'eût pas. Puis, elle revint dans le salon où Marguerite causait avec Mme Palmer, Richard et Georges.

Elle se blottit tout près d'elle, sur un coussin, et resta longtemps à l'écouter parler. Elle avait fermé les yeux et semblait réfléchir. Son cerveau, inhabile à penser, combinait le plan de quelque projet difficile à exécuter.

De temps à autre, elle coulait sur Richard un regard haineux. Il lui prenait des envies féroces de se jeter sur lui, d'enfoncer ses ongles dans son cou, de le voir saigner et mourir entre ses griffes. Avant, elle ne s'occupait pas de lui, mais maintenant Marguerite l'aimait ; d'un mot, il pouvait amener un sourire sur ses lèvres, ou des larmes dans ses yeux... il pouvait la faire souffrir... il pouvait l'oublier... elle l'aimait... elle l'aimerait toujours.. c'était ainsi...

Certainement si Misie eût pu le supprimer, elle l'eût fait avec une volupté vive. Mais elle avait déjà blessé Marguerite en voulant frapper l'autre... Il valait mieux partir, retourner avec des vagabonds de son espèce, reprendre la vie errante d'autrefois, cette misère, cette boue, dont elle avait la nostalgie. Ah! ce qu'elle avait souffert de sa nouvelle existence calme et réglée. Sans Marguerite, depuis longtemps elle eût fui. Mais, dans son cerveau étroit et fermé, une lueur de pensée avait paru... une reconnaissance pour cette jeune fille aux mains blanches, qui l'avait accueillie, non pas comme une mendiante, mais comme une amie. Et dans son coeur qui n'avait jamais aimé personne, une tendresse féroce et jalouse s'était éveillée pour cet être si différent des autres, qui lui avait montré de l'affection, au lieu de la chasser comme un chien...

Seulement, Misie, n'était qu'une petite sauvage, n'avait que des idées très élémentaires. Pour elle, nuire à son ennemi était chose juste et naturelle.

Onze heures sonnèrent : elle eut un sursaut et regarda autour d'elle. Marguerite, dans une attitude lassée, se renversait sur le dossier d'une causeuse ; elle écoutait Richard d'un air d'intérêt. Son bras blanc reposait sur l'appui de velours bleu, et se teintait d'une pâleur rosée... enveloppée de ce linge...

Misie songea qu'elle ne la verrait plus, que ce serait fini tout à l'heure... elle la regarda longuement comme pour garder dans ses yeux son souvenir... et, sans bruit, elle sortit.

Dans ce quartier tranquille, les magasins s'éteignaient, les passants se faisaient rares. Misie prit sa course à l'aventure.

Longtemps, longtemps, elle marcha comme une bête poursuivie ; les rues succédaient aux rues, les files de réverbères dessinaient des perspectives d'avenues qui s'enfuyaient jusqu'à des lointains extrêmes, où l'on voyait leur lumière clignotante pâlir et lutter contre l'ombre et la nuit.

Dans ces parages déserts, les maisons étaient noires, pas une lueur aux fenêtres, on sentait comme une vague menace, sous chaque porte ; des rôdeurs de nuit pouvaient s'embusquer là, peut-être. Mais l'enfant n'avait pas peur. Elle allait, elle allait toujours, sans fatigue, de son pas élastique et sûr de coureuse de grand chemin.

Elle était sortie dans l'état où elle se trouvait, vêtue de son costume de fellah. Elle devait avoir un aspect étrange, avec ses bijoux barbares, des bracelets aux chevilles, de grands anneaux de fer aux oreilles et un voile gris bleuâtre qu'elle avait roulé sur ses épaules.

La nuit était belle : une tiède nuit d'été. Misie songea qu'elle serait très bien

dans un fossé pour dormir... il s'agissait seulement d'arriver à sortir de ces rues interminables, qui semblaient courir en avant, beaucoup plus vite qu'elle, et dont elle ne prévoyait pas la fin. Il est probable qu'elle fit beaucoup plus de chemin qu'il n'eût fallu. Elle passa devant plusieurs églises. Il était tard. On ne rencontrait plus personne, sauf quelques rôdeurs, mais elle les voyait de loin, avec ses yeux perçants et les évitait, en faisant un détour. Elle arriva sur un pont; elle s'arrêta et regarda couler l'eau un moment.

Elle avait peur, maintenant, peur de ce silence plein de murmures confus. Elle hâta sa course. Dans la campagne, elle n'aurait plus de ces terreurs. Les arbres n'ont pas de ces silhouettes bizarres, et les bruits que l'on entend, c'est le hululement de quelque chouette, ou le glissement léger des feuilles froissées par le vent.

— Après des heures de marche, elle sortit enfin de Paris. L'aube naissait; une pâleur du ciel, à l'orient, annonçait le jour. Misie était très fatiguée ; elle trouva un fossé profond et s'y coucha avec délices ,comme autrefois, avant d'être une civilisée.

## VIII

Quelques jours après la fuite de Misie, Manuela trouva Marguerite en la compagnie de son vieux professeur Paul Bray.. Le bonhomme paraissait ému... quelque chose qu'il voulait raconter à son élève le gênait évidemment.. L'arrivée de Manuela, quoique apportant une diversion, n'empêcha pas Marguerite de remarquer l'air contraint de son professeur...

— Qu'avez-vous donc ? Vous paraissez nerveux ?... Un ennui, peut-être ?...

Paul Bray hésita...

— Mais non.. Une préoccupation, plutôt !...

— Fâcheuse ?

— Non... — Il prit son parti subitement... — Voilà !. . Vous avez vu l'article du dernier numéro de la "Revue Grise ?"

— Quel article ? dit Marguerite ingénument.

—Comment, vous ne l'avez pas lu? Mais ma chère,, je suis célèbre à l'heure qu'il est... et il ne s'agit de rien moins que du ruban rouge...

— Oh !.. fit-elle, sans rire. Alors, vous avez donc trouvé votre voie ; et c'est la littérature qui vous inspire des chefs-d'oeuvre !... Décoré pour un article !.. Quel sujet traitez-vous ?

Il la regarda stupéfait.

— Mais... c'est sur moi qu'on l'a fait, l'article... sur mes oeuvres.. sur mes tableaux... comprenez donc !...

— En vérité ?... Alors, vous devez être furieux, mon pauvre ami !... Vous qui détestez tant cette race.... Comment disiez-vous ?... Ces parasites, ces champignons !... quel est le "gamasus" qui vous prend à partie ?...

— C'est... Bertaux !... répondit Paul Bray, légèrement piteux...

— Incroyable !... Est-ce écrit en français seulement ?...

— Mais ce n'est pas mal du tout... Il a un style assez élégant, ce jeune critique..., et il traite ces questions d'art avec une certaine compétence...

— Enfin !... Votre impression est favorable ?...

— Mais... Oui ! Quoique, vous savez, au fond, je sais à quoi m'en tenir, je ne suis pas un génie... mais tout le monde ne peut pas avoir du génie !...

— Vous avez raison, on peut se contenter à moins.

— Après le génie, il y a un talent !... Et Bertaux veut bien déclarer que j'en ai... Il a une idée qui, en somme, pourrait être vraie !... Il parle d'une conspiration du silence, qui n'est peut-être pas imaginaire...

— Une conspiration contre vous ? Et Bertaux la connaît par le menu ? Bon.. Nous lui ferons raconter cela, tout à l'heure.

— Comment !... dit Paul Bray... Il va venir ici ?

— Oui. Je l'attends... Et j'ai même eu un moment de frayeur en pensant que vous alliez le rencontrer... Vous avez des idées si particulières sur les critiques... Mais vous allez me promettre d'être bien sage... et de ne pas lui dire des choses désagréables, à ce pauvre garçon !...

— Certainement !

— Il a eu là une très bonne idée, de penser à vous faire décorer... Le voici, tenez !...

Marguerite n'était pas, il faut en convenir, cette perfection absolue que l'on ne rencontre guère que dans certaine littérature romanesque... Elle était bonne, réellement bonne ; mais, si elle éprouvait un plaisir sensible à rendre service à ses amis, il lui arrivait aussi quelquefois de s'amuser de leurs défauts. Elle avait voulu savoir si la modestie de Paul Bray était absolument sincère, rien n'étant à ses yeux plus méprisable que toute sorte de "pose." Elle eut donc la malignité de prolonger l'amusement, en constatant que l'original mépris de soi-même du vieux peintre n'était, en effet, qu'une "pose", plus originale que beaucoup d'autres, mais tout aussi factice... Manuela écoutait, sans très bien saisir tout ceci..., n'ayant pas été mise au courant des faits.

Bertaux entrait au même instant. Marguerite, qui avait gardé une figure impassible pendant cet entretien, présenta le jeune homme à Paul Bray. Elle jouit un moment de leur embarras réciproque. Le peintre n'osait, devant elle, remercier l'habile esthète qui l'avait découvert ; et le journaliste trouvait qu'on lui témoignait bien peu de reconnaissance ! Cela était vraiment intéressant, de voir Paul Bray, empressé et gracieux, parler de cette bonne Mme Bertaux... une amie !...

Enfin Marguerite eut pitié de la détresse de son ancien profeseur ; elle s'éloigna de quelques pas et se rapprocha de Manuela qui, tout ce temps, s'était tenue à l'écart... elle entendait vaguement Bertaux recevoir d'un ton protecteur les remerciements de Paul Bray. Elle se retourna et les vit tous deux... le vieux peintre humble devant ce jeune homme. Elle s'était amusée d'abord... cela lui déplaisait à présent... Elle s'en voulut d'avoir fait faire cet article, elle se reprocha l'humiliation de ce pauvre bonhomme.

Manuela, saisie depuis deux mois d'une grande passion pour l'art, avait voulu, elle aussi, prendre la palette, tâchant de se ressouvenir des bribes de dessin autrefois apprises. Elle s'occupait, en ce moment, à copier une nature morte : des plats de faïence ancienne, des étains, et un vieux vidrecome en grès allemand du quinzième siècle. Marguerite s'arrêta derrière le chevalet de son élève et, examinant sérieusement le travail commencé, dit :

— Ce n'est pas mauvais... Il y a de réelles qualités de couleur... Ce qui vous manque, c'est le dessin... Dessinez, ma chère. On ne sait jamais assez dessiner..

Tout en parlant, elle avait posé affectueusement sa main sur l'épaule de Manue-

la... Elle perçut donc son tressaillement, à une parole que disait Bertaux, se rapprochant :

— Aujourd'hui, mademoiselle Palmer, je vous présenterai, comme vous m'y avez autorisé, un grand admirateur de votre talent...

Manuela n'eut pas un instant de doute sur le nom de l'admirateur en question.. José !... Ce ne pouvait être que lui...

Il avait rencontré Bertaux dans le monde qu'il fréquentait et se faisait introduire ici, en qualité d'amateur. Les ateliers de peintres connus reçoivent souvent de telles visites. Marguerite n'avait pas même eu à s'enquérir de l'honorabilité du visiteur, qui, en ce cas, n'était qu'un "client" amené chez elle par un ami...

— Oui, continua Bertaux... Don José ne tardera pas à venir... Il est l'heure fixée...

— Qu'est-ce que ce don José ? dit Manuela d'une voix altérée...

— Don José Maranon, diplomate espagnol, que j'ai connu chez Mrs Wager, et que vous avez dû connaître vous-même...

Manuela rougit, laissa tomber son pinceau, et, inconsidérément, dit à Marguerite :

— Ne recevez pas ce monsieur !

L'artiste la regarda avec une vive surprise..., une telle attitude ayant de quoi l'étonner.

— Et pourquoi ne le recevrais-je pas ? Vous le connaissez ?

— Oui... je... je le connais, en effet.. balbutia Manuela... Ou plutôt, je l'ai connu... et je vous conseille de lui refuser votre porte...

— Mademoiselle Garcia me surprend, dit sèchement Bertaux, froissé de rencontrer un tel accueil pour l'homme qu'il s'était chargé d'introduire. Don José est parfaitement honorable, sa tenue est des plus correctes, sa fortune très claire.

— Vous connaissez l'origine de cette fortune ? interrompit Manuela.

— Non. Mais, mademoiselle Garcia, je crois qu'il serait inconvenant, imprudent même, de s'enquérir de choses de ce genre, auprès de la plupart des étrangers qui envahissent Paris à cette heure...

Manuela rougit, sentant la perfidie... Marguerite, très contrariée de cet incident, ajouta.

— J'espère, ma chère Manuela, que vous me confierez la cause pour laquelle vous me conseillez de ne pas admettre ce monsieur...

La créole, pâle, maintenant, et les lèvres tremblantes :

— Non... Je ne puis pas... Il faut me croire sur parole... et refuser simplement de le recevoir.. faire dire que vous êtes abesnte...

— Je pense qu'il est trop tard ! dit Paul Bray.

A travers l'appartement, le bruit du timbre électrique avait retenti.

— Peut-être est-ce Richard ou Georges !... dit Marguerite, péniblement impressionnée.

Ni l'un, ni l'autre. C'était le personnage cause de cette désagréable discussion.. Don José, vraiment correct, sans nulle nuance d'étrangeté exotique, en une mise de bon goût, et se présentant avec une aisance souriante...

Manuela se leva précipitamment, ne voulant pas approuver par sa présence l'introduction de ce drôle. Marguerite, forcée de se résoudre à l'inévitable, se laissa présenter don José qui, du premier coup d'oeil, à l'attitude embarrassée des personnages, avait compris quelle scène précéda son arrivée...

Après avoir salué l'artiste, il se retourna vers la créole, qui, ayant remis ses gants, prenait congé :

— Ma chère Manuela !... Quel plaisir j'éprouve à vous rencontrer ici !... Nous sommes Mlle Garcia et moi de très anciens amis..., ajouta-t-il en se retournant vers Marguerite.

Il avança la main, pour serrer celle de Manuela. Mais, avec sa brutalité de femme incivilisable, celle-ci lui tourna le dos avec dédain, sans paraître avoir entendu, et dit à Marguerite :

— Au revoir, chère amie, je reviendrai demain.

Puis, adressant un gracieux salut à Paul Bray, et même à Bertaux, elle traversa l'atelier et sortit avant que José eût trouvé une parole...

Il est facile de se figurer l'embarras de la situation où cette scène avait mis Marguerite... extrêmement froissée de l'attitude de Mlle Garcia ; elle voulut couper court à tout commentaire et adressa à José quelques paroles de bienvenue, qui eussent été moins gracieuses sans cet incident.

Et la visite de l'atelier commença. José sut admirer les oeuvres de l'artiste, en connaisseur... Il ne commit pas une faute de goût ni de tact. C'était un homme très délié... Il avait vu la fâcheuse impression faite sur Marguerite par son amie ; il eut l'astuce de ne témoigner aucune mauvaise humeur... De sorte que Mme Palmer, que les conseils de Manuela avaient mise en défiance, le trouva d'autant plus sympathique qu'il lui parut injustement maltraité... et chez elle.

Vraiment, cette sauvage Manuela devrait réserver pour son propre salon des scènes de ce genre ! Pendant que José examinait une série d'aquarelles destinées à une illustration de luxe, Georges et Richard survinrent et lui furent présentés. Georges examina froidement le nouveau venu ; mais Richard, de nature franche et droite, incapable de soupçons, dédaigneux d'analyser les physionomies, se laissa prendre à la gracieuse attitude du prétendu diplomate...

On arriva devant la toile représentant lady Macbeth magistralement ébauchée.. José la contempla en silence un instant, puis :

— Voilà la plus belle oeuvre d'art que j'aie vue depuis bien longtemps... Ah ! mademoiselle, cela est admirable ! Quelle pose ! Quelle expression ! Du reste, vous ne pouviez avoir un modèle plus parfait. Mlle Garcia est d'une beauté merveilleuse ; et j'ai rarement rencontré femme plus gracieuse ! cette souplesse d'attitude... ces belles mains, ces bras de statue grecque... cette chevelure soyeuse.... Oh !... c'est elle d'une façon frappante.

Ces éloges, dits d'un ton convaincu, très simple, comme si Manuela et lui s'étaient quittés avec d'amicales paroles, troublèrent Marguerite et aggravèrent à ses yeux les torts de son amie. José, se penchant, comme s'il apercevait seulement certain détail de nature à l'étonner dit :

— Ah ! elle porte le bracelet de corail? Il m'avait semblé, en effet... mais j'avais peine à croire !

L'étonnement de José contenait un blâme auquel Marguerite ne fit aucune attention.

— Oui, dit-elle, Mlle Garcia paraît affectionner ce bijou qui, du reste, est admirable. Je l'examinais avec attention, il y a quelques jours, le travail en est parfait... Je ne sais quel artiste à Paris a pu produire ce petit chef-d'oeuvre ?

— Oh !... fit ingénument José, ne cher-

chez pas à Paris. Le travail a été fait en Amérique... Ce bracelet appartenait à cette pauvre petite Hudson... Vous savez ?...

Mlle Palmer recula à l'image qu'évoqua ce nom.. une scène atroce de meurtre et de pillage... Le bracelet appartenait à cette jeune fille... dont tous les journaux avaient relaté l'assassinat ?... Et Manuela le portait ?... La même pensée traversa l'esprit de tous les auditeurs. Richard s'assombrit ; Georges se mordit les lèvres nerveusement... Et José, semblant interpréter les sensations de ses interlocuteurs, ajouta :

— Oh ! ce fut la plus cruelle et lâche action du colonel Rouge... Cependant, toute affreuse qu'elle me paraisse à moi, qui ai vécu en ces pays, et dans ces temps de bouleversement, je dois vous dire qu'il y eut pour lui des circonstances atténuantes... Oui, il y en eut...

— Des circonstances atténuantes ! répéta Richard, avec une indignation d'honnête homme... En peut-on trouver à une telle lâcheté !...

— Eh oui !... Terrible, assurément ; mais il fallait frapper un grand coup. Garcia se voyant menacé, il sentait le pouvoir lui échapper, il ne pouvait se maintenir qu'à force d'audace... De fait, il inspirait une véritable épouvante, même à ses proches. J'ai vu Mme Garcia absolument tremblante devant lui. Il avait une façon particulière d'exiger que l'on s'amusât... Après chacune de ses expéditions, il y avait à la Présidence des réceptions, des bals. Garcia aimait à se figurer qu'il était roi, à s'entourer d'une cour de gens effrayés, qui s'aplatissaient devant lui et venaient danser à ses fêtes, parce qu'il l'ordonnait... Il n'y avait guère que Manuela qui s'y amusât franchement et sans arrière-pensée... Je la vois encore, le soir où elle porta pour la première fois ce bracelet, qui lui avait fait un grand plaisir... Elle était exquise, charmante, gaie, tout à fait en beauté !

La perfidie de chacune de ces phrases était extrême. D'un ton d'amicale indulgence, José, appuyant sur les méfaits du colonel, faisait entendre que Manuela n'en avait pas souffert, prenait plaisir au contraire, à se parer des bijoux volés, ainsi, et s'amusait joyeusement après des exploits dans le genre de celui des Hudson.

Un excessif malaise rendait muets Marguerite, Richard et Georges... Bertaux murmura :

— Oh ! qu'il y aurait donc, là, un beau roman sensationnel à faire !...

José lui jeta un regard rapide. Il triomphait, José ; il avait promis à Manuela qu'elle aurait à se repentir de son attitude envers lui ; il venait de tenir parole. Mais Marguerite, se raisaisissant, posa à l'aventurier cette question très naturelle :

— Comment se fait-il donc, monsieur, que vous soyez ainsi au courant de ce qui se passait chez le colonel Garcia ?

José avait prévu cette demande : il avait, d'avance, préparé la réponse :

— Hélas ! malheureusement, je n'étais que trop bien placé pour tout voir, puisque, durant les cinq mois que dura la dictature de ce... bandit, je fus retenu prisonnier sur parole dans son habitation même qu'il appelait pompeusement le Palais.

— Prisonnier ? En quelle qualité ? interrogea Georges.

— En qualité de ministre plénipotentiaire du Chili... Je fus arrêté au coup d'Etat que fit Garcia, et si l'on ne me fusilla point, c'est que l'on craignait des complications diplomatiques...

Oh ! comme tout ceci sonnait faux.

Comme toutes ces histoires des pays lointains d'où nous viennent les rastaquouères d'opérettes produisaient en ce milieu sain un effet désagréable et fâcheux. José le sentit peut-être ; il revint aux tableaux. Il jeta encore un coup d'oeil admiratif sur la "lady Macbeth", sur les innombrables aquarelles dont les teintes claires égayaient les murs ; puis, après avoir pris congé avec beaucoup d'aisance, en exprimant le désir de revenir bientôt, il sortit.

Un silence embarrassé suivit son départ.

— Don José m'a chargé de vous adresser une demande, dit enfin Bertaux. Il désirerait avoir son portrait peint par vous.

— Non ! répliqua nettement Marguerite. Je n'ai jamais fait de portrait d'homme, je ne commencerai pas par celui-ci.

— Cependant, ma chère amie...

— Cependant, je regrette de l'avoir reçu !... Voilà ma pensée ; et je désire qu'il ne revienne pas ici, il me déplaît.

— Parce qu'il a attaqué Mlle Garcia ! ricana le critique.

— Justement, riposta Marguerite en le regardant en face. Je trouve méchant ce qu'il a fait. Il la déteste, pour je ne sais quelle cause, et il cherche à lui nuire !

— Mon Dieu ! un instant avant, elle cherchait, elle, à vous empêcher de le recevoir ! dit Paul Bray... Tout ça me paraît louche ! Ces gens dans des situations extraordinaires ne me plaisent pas... Et vous êtes déplacée en leur société.

Marguerite rougit. Richard se mordit les lèvres ; ce blâme, même détourné, lui déplaisait. Bertaux, triomphant, s'écria :

— Que vous ai-je dit, quand vous l'avez reçue ? Que vous faisiez une sottise, je ne suis pas seul de mon avis !...

— Les conséquences de cette bêtise, si c'en est une, me regardent seule !

— Oh ! sans doute ! c'est uniquement par intérêt pour vous que je vous adresse cette observation. Qu'en pense M. Turgis ?

— Mais, dit Richard, je pense que Marguerite a une raison assez saine pour juger de ce qu'elle doit faire ; je pense aussi qu'elle est une femme trop inattaquable pour que l'intimité avec Mlle Garcia puisse lui nuire en rien... Les principes religieux qui l'ont guidée en cette circonstance me paraissent respectables entre tous.

— C'est parfait. Tout est bien, si vous êtes content ! murmura encore Bertaux avec un mauvais sourire.

Georges agacé, dit :

— Moi, je pense aussi, mon cher monsieur, que si Mlle Garcia n'est pas une société désirable pour Marguerite, le diplomate chilien que vous venez d'introduire ici est mille fois pire.. Il raconte des histoires compromettantes, ce personnage.. D'abord, il ne m'avait pas fait un mauvais effet, car il est correct. Seulement. il ne devrait pas parler. Le désir de nuire à sa bonne amie, Mlle Garcia, lui fait dépasser les bornes.

— Si j'ai amené ici don José, c'est avec l'autorisation de Mlle Palmer, commença Bertaux froissé...

— Oui... oui... ne parlons plus de tout cela, je venais avec une bonne nouvelle à annoncer à ma chère Marguerite. Et toutes ces querelles m'attristent.

C'est Richard qui disait ceci : Marguerite s'avança vers lui :

— Une nouvelle heureuse ?... Laquelle, Ric ?... Parlez vite !...

— Oh ! fille d'Eve..., dit Richard en riant. Vos yeux brillent de curiosité... Cette nouvelle, c'est que j'ai obtenu, à

prendre dans deux mois, un congé de quelques semaines !... Et alors...

—Et alors?...

— Et alors, nous allons pouvoir fixer définitivement la date de notre mariage, ma chère petite femme!...

Il glissa sous son bras la main de Marguerite, et l'entraîna d'un pas lent, vers le salon, désert à cette heure ; ils allaient se livrer à la plus heureuse des occupations, faire des projets !... Toutes les histoires louches, José, le colonel Garcia, la révolution de Paraguay, le bracelet de corail, tout était oublié ; ils ne pensaient plus qu'à eux-mêmes. Pourtant, au moment où Richard prenait congé d'elle, Marguerite dit:

— Vous savez, Ric, je ne voudrais vous contrarier en rien ! Vous déplaît-il que je continue de voir Manuela ?... Cette histoire de bracelet a paru vous impressionner d'une manière fâcheuse !...

Richard réfléchit et répondit :

— Oui, l'histoire du bracelet est pénible ; je ne doute pas de sa provenance : ce que nous a dit don José Maranon doit être vrai ; mais je crois aussi qu'il a présenté faussement l'attitude de notre amie: elle n'a jamais eu, j'en suis sûr, cette gaieté insouciante; les choses qu'elle vous dit, lorsqu'elle vint vous voir pour la première fois, prouvent que, bien au contraire, elle a souffert... Je pense ceci, ma chère Marguerite, maintenant que vous l'avez admise, vous ne pouvez plus la renvoyer, ce serait une dureté. Vous étiez libre d'abord de refuser de la voir. A présent, il est trop tard.

— C'est mon avis, dit-elle soulagée, et je suis heureuse que vous jugiez de même que moi. D'ailleurs, je vous avoue que je commence à m'attacher à elle... Je l'aime vraiment, et j'aurais un réel chagrin à ne plus la voir.

## IX

Quelques jours plus tard, Manuela reçut un paquet recommandé, un journal parisien très lu, et qui s'est fait une spécialité fâcheuse de "révélations" et de scandales. Elle l'ouvrit sans comprendre ce que signifiait cet envoi ; elle aperçut, souligné d'un trait à l'encre rouge, ce titre en tête d'un long article : "La vérité sur la dernière révolution du Paraguay. Récit d'un témoin oculaire."

Manuela eut un tressaillement. Ce témoin ,elle le connaissait, et l'anonymat était transparent pour elle. Elle voulut jeter la feuille, ne pas lire ce que l'on disait de son père... Mais il y a une attraction invincible dans les choses que nous redoutons le plus... Nous avons une soif d'apprendre ce qui peut nous désespérer. Elle lut l'article d'un trait... Cela était venimeux et perfide... Ces prétendues "révélations" ne révélaient rien. L'article rappelait seulement des faits connus de tout le monde ; c'était écrit en manière de préface, et promettait une suite intéressante. Le témoin masqué allèchait les lecteurs en leur faisant espérer toute une série de scandales inédits. Envoyé à Manuela, c'était une menace, une griffe qui s'allongeait ; un avertissement d'avoir à changer d'attitude, sinon, de s'attendre à revoir le nom de Garcia célébré de bruyante façon.

Après cette lecture, elle resta atterrée; josé ne faisait pas attendre sa vengeance; il n'était pas comme elle, qui voulait l'oublier, essayait de ne plus se rappeler ses justes griefs, et d'ignorer l'existence de ce personnage néfaste. Lui, il voulait nuire ; il nuisait. Il faisait payer une piqûre d'épingle par une vraie blessure. La nature violente de Manuela reprenant le

*Misie avait saisi un couteau à palette et s'élançait sur Manuela.*

dessus, elle se jugea niaise d'avoir voulu être bonne, d'avoir voulu sortir de l'extraordinaire où la plaçait sa naissance même. Elle était en dehors des conditions communes ; elle se trouverait nécessairement aux prises avec des péripéties anormales. Cette intrigue, où, malgré elle, elle se trouvait engagée, avec l'invraisemblance d'un mélodrame ; elle était réelle pourtant. Cela existait, cet aventurier malhonnête, qui, elle le sentait, venait à Paris dans de mauvais desseins : — elle revit en sa pensée la figure niaise de M. Gandon, le surnuméraire employé au ministère de la Guerre, et que José tenait en son pouvoir par l'argent qu'il lui prêtait pour jouer ; elle songea aussi au visage barbu de l'honnête M. Liebner, un honnête visage d'honnête Allemand, comme l'on en vit beaucoup en France quelques années avant la guerre, espionnant candidement, prenant des renseignements, des plans, des relevés de la carte de tous les points du pays. On les revit ensuite, ces braves gens, enlevant les pendules qu'ils avaient remarquées durant leur séjour en France...

Nul doute pour elle, qui connaissait José. C'était un instrument à trahisons. Il n'y avait qu'à le laisser s'enferrer. Il ne se croyait pas soupçonné... Eh bien! lui, qui avait l'audace de vouloir proclamer les hontes de Garcia, il serait bientôt submergé lui-même, tellement qu'il serait forcé de disparaître... Ce n'était plus de la vengeance ; c'était, pour elle, la défense légitime. Elle se sentait absolument faible et désarmée : à sa merci. Qu'il continuât ces articles à tapage et le supplice de jadis recommencerait !... Alors elle laisserait faire...

Laisser faire... C'était laisser José s'implanter sans encombre chez Marguerite... devenir familier avec Richard, attaché à ce même bureau du ministère où travaillait Gandon... En y réfléchissant Manuela avait fini par comprendre quel intérêt pouvait avoir José à pénétrer chez son amie !...

Le soir même de ce jour, quelques heures après avoir lu l'article de ce journal, elle se rendit chez Mlle Palmer. Elle s'était dit, cependant, qu'il fallait s'abstenir d'y aller... laisser faire, mais n'être pas là : elle ne le put ! Outre qu'elle avait pris de cette intimité journalière une habitude qu'elle ne pouvait plus perdre, elle voulut savoir ce qu'allait faire José ; il n'allait pas, certes, après ce coup d'attaque, rester inactif. Par ces lignes, il la menaçait afin qu'elle restât neutre. Donc, il allait agir.

Ce fut avec une trépidation nerveuse qu'elle entra dans l'atelier. Il n'y avait là personne, et Manuela resta surprise, car ordinairement l'artiste l'attendait en dessinant.

Elle alla soulever la portière du salon.. et aperçut Marguerite, assise en une attitude pensive, le front dans sa main... A ses pieds, gisait sur le tapis le journal où le nom de Garcia était sous-entendu à chaque ligne, sans être nommé une fois.

Elle l'avait lu... Qu'allait-elle penser? Qu'elle avait voulu bien témérairement, braver l'opinion, et que l'on n'avait nullement pardonné à Manuela les fautes du colonel Rouge.. Elle fit un mouvement et, apercevant sa visiteuse, repoussa du pied le journal et s'avança avec son sourire habituel, les mains tendues...

— Ma chère Manuela, vous avez eu une bonne idée de venir aujourd'hui ; j'allais me rendre chez vous...

— Est-ce que vous... avez à me par-

ler ?... demanda l'autre avec un serrement de coeur.

— Je voulais vous prier de dîner avec nous. Nous passerons la soirée à faire de la musique si vous voulez !...

— Si je veux... Oh oui !

Manuela comprenait que ceci, cette entrée plus marquée dans l'intimité, était la réponse de Marguerite à des attaques qu'elle ne comprenait pas, dont elle ne pouvait soupçonner l'auteur.

Elle regarda la feuille imprimée, froissée, du journal ; et en se relevant, ses yeux rencontrèrent ceux de Marguerite. Celle-ci, remuée par leur expression de découragement, dit :

— Vous avez de bons amis qui vous aiment bien.

Elles se serrèrent la main, sans ajouter un mot. Dans les moments de vraie et profonde émotion, on ne trouve pas de paroles pour exprimer ce que l'on ressent... les émotions phraseuses sont fausses, il s'en faut défier.

Des voix résonnèrent dans l'antichambre.

— Voici Richard, dit Marguerite.

C'était lui, mais accompagné d'un personnage dont la vue impressionna désagréablement les deux jeunes femmes: José. Celui-ci, saluant d'abord Marguerite, releva la tête, lança à Manuela un regard ferme et,s'avançant vers elle avec vivacité, lui dit :

— Je savais vous rencontrer ici, mademoiselle Garcia. Aussitôt après avoir lu l'article du "Don Guzman," j'ai couru chez vous. Je voulais vous porter l'expression de mon indignation contre le témoin masqué qui soulève des questions qu'il eût fallu laisser dans l'oubli.

Décidée plus que jamais, par une telle audace, à le laisser courir à sa perte, elle répondit :

— Vous avez raison, ces attaques sont lâches, et celui qui en est l'auteur est un homme que je méprise.

Don José verdit de colère. Et Manuela ajouta avec un sourire.

— Je vous remercie de vos excellents sentiments à mon égard :

Marguerite écoutait tout ceci avec une surprise extrême ; il lui semblait, à bon droit, très étrange que ces deux adversaires de la veille fussent des alliés aujourd'hui.

Un silence assez embarrasé suivit cela ; Richard dit :

— Don José m'est venu voir à mon bureau du ministère...

Manuela détourna la tête et s'approcha de la fenêtre, comme pour éviter d'entendre cette conversation.

— Il sortait de chez Mlle Garcia. On lui avait dit qu'elle était ici ; et il venait me prier de l'introduire... J'ai trouvé sa démarche très honorable... Je me suis empressé de vous l'amener, ma chère Marguerite...

José, sentant la situation tendue, parla peinture et demanda à revoir le tableau de lady Macbeth. On passa dans l'atelier; la conversation se fit générale ; Richard montra à son visiteur une collection de vieux étains fondus et gravés ; José l'invita à venir chez lui voir une série d'armes mexicaines très remarquables. Et Richard accepta...

Un instant après, Manuela se trouva isolée dans un angle de l'atelier avec José :

— Vous avez compris ? Que décidez-vous ? La guerre ou la paix ?

— La paix. Vous êtes un adversaire terrible... Je ne m'occuperai plus de vous.

Faites ce qui vous conviendra. Je ne saurai pas même si vous existez.

La dureté de ces paroles, l'air contraint avec lequel elle les prononça, ne pouvaient, au jugement de José, provenir que du dépit d'être vaincue. Il sourit :

— Oh !.. Je savais que nous resterions amis ! Je ne désire que cela. Je vous demande de ne pas me nuire ; vous voyez d'ailleurs que cela vous est malsain. Vous avez voulu m'empêcher de connaître vos amis ; j'y suis arrivé malgré vous, et vous avez eu à regretter de m'avoir contrarié...

— Je vous laisserai désormais très libre d'agir, dit-elle en s'éloignant de lui...

Un soir, deux mois après la fuite de Misie, Marguerite entendit quelqu'un sonner chez elle, et la femme de chambre pousser des exclamations de surprise, après avoir ouvert. Elle écouta....

— Non, vous n'entrerez pas... Allez-vous-en, Mademoiselle n'est pas là.

— Qu'y a-t-il donc ? dit-elle, en paraissant dans l'antichambre :

Ce qu'il y avait : une petite masse déguenillée, couverte de loques terreuses, écroulée sur une banquette de l'antichambre.

Elle resta un moment indécise, avant de reconnaître Misie dans cette créature blême, décharnée, avec presque rien de vivant que son regard aigu, luisant sous ses cheveux emmêlés.

Cela, Misie... La bohémienne restait immobile, sans un mot, la regardant seulement de ses yeux noirs perçants ; elle avait une respiration courte, haletante, précipitée. Mme Palmer et la femme de chambre firent chorus un moment.

— Petite misérable.... Ingrate... Sortez. Qu'on ne vous revoie plus... Voilà une audace. Et qu'est-ce qu'elle a ?... Elle tousse à présent ?... Elle est malade ?... C'est pour cela qu'elle revient.

Marguerite s'approcha de Misie :

— Tu es malade ?

— Oui.

— Et c'est pour cela que tu reviens ?

— Oui.

— Elle est franche, au moins, reprit Mme Palmer. A ses yeux, la maison est un hôpital, voilà tout. Fais-moi le plaisir de la mettre dehors ; qu'elle retourne d'où elle vient. Est-elle malpropre ? Est-elle répugnante ? Qu'est-ce qu'elle a fait depuis deux mois ? Où a-t-elle traîné ? de quoi avait-elle vécu ? Avec qui ? Laisse-la, Marguerite, ne la touche pas.. elle fait horreur. Allez-vous-en malheureuse. On va vous donner de l'argent ; mais partez et ne revenez pas...

La bonne dame chercha son porte-monnaie dans sa poche. Marguerite avait pris Misie par le bras pour la faire entrer, dans le salon. L'enfant marchait péniblement ; elle semblait d'une faiblesse extrême... et avait toujours cette respiration haletante... Mme Palmer, stupéfaite d'indignation était entrée aussi.

— Est-ce que tu crois que tu vas la garder ? commença-t-elle.

— Oh !... elle est bien malade... Vois comme elle est changée...

Toutes deux la contemplaient, assise sur un canapé : le costume fellah faisait bien la plus piteuse loque que l'on pût voir, l'étoffe était déchirée et pendait en franges couverte de plaques jaunâtres ; la boue de tous les fossés où elle avait couché. Le voile gris bleu, tortillé en corde, traînant derrière elle ; les grands anneaux de fer des oreilles étaint rouillés ; un bracelet resté à sa cheville lui donnait un faux air de forçât évadé ; ses petits bras amaigris sortaient livides, des manches flottantes.

Elle restait là, inerte, occupée seulement à respirer avec angoisse, un souffle précipité qui faisait mal à entendre.

Mme Palmer ne disait plus rien. Marguerite s'agenouilla près de Misie, lui prit les mains et les examina ; elles étaient décharnées et d'une pâleur bleuâtre sous la couche terreuse qui les couvrait ; les ongles violacés se soulevaient et semblaient vouloir se détacher des doigts. Marguerite fronça les sourcils, elle regarda Misie attentivement.

— Comme tu es malade..., dit-elle ? de sa voix douce. Il y a longtemps que tu tousses, comme cela ?

— Un mois.

— Ah ! ma pauvre petite, quelles misères as-tu été chercher ? Pourquoi es-tu partie encore une fois ? Tu ne m'aimes donc pas ?

Les deux petites mains pâles serrèrent la sienne ; elle se sentit émue.

— Et tu me reviens parce que tu es malade, pour que je te soigne. Quand tu seras guérie tu t'enfuiras.

— Non, plus maintenant, répondit Misie. Des gens m'ont dit que je meurs, et j'ai voulu te revoir, c'est pour cela que je suis revenue.

— Qui t'a dit cela ? demanda Marguerite, d'une voix tremblante.

Des gens... tu ne les connais pas...

Elle n'en voulait pas ajouter davantage. Marguerite sonna la femme de chambre.

— Vous allez préparer un lit, et m'aider à nettoyer Misie qui est horriblement malpropre.

— Mademoiselle va la garder ?

— Oui.

— Madame ! s'écria la fille en implorant Mme Palmer.

— Faites ce qu'on vous a dit, répliqua celle-ci. Et c'est moi qui t'aiderai à la changer... Elle ne peut seulement plus marcher. Allons, il va falloir la porter... malpropre comme elle est. Je te défends de la toucher, Marguerite. C'est moi qui la prendrai.

Elle la souleva avec précaution et l'emporta. Quand on eut lavé et changé Misie, elle apparut d'une pâleur telle que Marguerite en fut bouleversée... Elle comprit que ce serait fini bientôt, en effet... et qu'elle ne s'enfuirait plus jamais.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; Misie se mourait sans souffrance mais très rapidement. Marguerite ne la quittait pas ; et des heures tristes, lentes, monotones, s'écoulèrent pour elle dans cette chambre de malade, surchauffée, emplie du bruit de la respiration précipitée et rauque de cette phtisique. Et Misie, ayant une crise de nerfs à la seule idée de revoir Manuela ou Richard, toutes les bonnes causeries d'autrefois cessèrent brusquement. La date du mariage de Marguerite était fixée pourtant ; et c'est à peine si, de temps à autre, la jeune fille avait pu quitter un instant sa petite malade, pour aller surveiller l'installation de son nouvel appartement.

## X

Huit jours avant cette date, Richard sortant du ministère, fit la rencontre de José qui lui serra la main, et lui demanda la permission de l'accompagner chez sa fiancée.

— Mais, certes !... Venez donc.. D'autant plus que nous allons passer chez Mlle Garcia et l'emmener. Il s'agit de faire une surprise à Marguerite... Mlle Garcia, qui est vraiment une amie charmante, a trouvé, chez un marchand de ta-

bleaux italien, un Garrache... une toile fort belle. C'est une oeuvre de valeur et j'ai été confus, quand je l'ai vue... car je suis certain que Mlle Garcia, qui n'a pas, je pense, une très grande fortune, si l'on en juge par son train de vie, a mis là-dedans 350 à 400 louis... C'est une folie...

— Oh ! le colonel avait "gagné" beaucoup d'argent.

L'excellent Richard ne releva pas la perfidie, il continuua ;

— Elle m'a mis dans la confidence du présent qu'elle veut faire, parce qu'elle y était forcée... Elle désire placer le tableau dans l'appartement que nous habiterons après notre mariage... Marguerite, la première fois qu'elle entrera chez elle, le verra. Cette jeune femme a une façon délicate et gracieuse de prouver son amitié à ma cousine et je lui en suis très reconnaissant.

— De sorte que ?...

— Eh bien ! nous allons aujour'hui même procéder à la pose du tableau. C'est pour cela que je vais chercher Mlle Garcia.

— Fort bien. Cela m'intéressera, et je serai heureux d'admirer l'oeuvre.

Depuis un instant, José guettait du coin de l'oeil un portefeuille de maroquin, bourré de papiers, que Richard portait sous son bras... Il risqua une question.

— Vous travaillez chez vous ?

— Oui. Depuis deux jours. Je vais prendre un congé d'un mois, pour mon mariage, et avant cela, je veux que tout travail soit terminé, et ne rien laisser en retard.

—Je croyais qu'on ne pouvait emporter aucune pièce ?...

— Ce n'est peut-être pas très régulier, à vrai dire... Mais que voulez-vous qu'il arrive.... Nous voici chez Mlle Garcia.

Ils montèrent l'escalier, sonnèrent.. et pendant l'instant d'attente qui suivit, José, examinant l'imprudent et trop loyal Richard, désira avec ardeur que Manuela fût inexacte au rendez-vous, car il craignait sa clairvoyance. Mais non ; elle était là ; elle attendait son visiteur, et l'accueillait gaiement, réservant pour José un salut indifférent et poli.

— Je vous attendais ! Nous partons. J'ai envoyé le tableau. Les ouvriers doivent être là-bas ; nous sommes en retard !...

Ils descendirent en hâtant le pas.

- —Heureusement, dit Richard, nous sommes tout près de la rue Lord Byron.

C'est là qu'est situé l'appartement où désormais habiterait Marguerite. Mme Palmer gardait leur ancien logis de la rue Vaugirard ; le quartier plaisait à la vieille dame ; elle s'y trouvait dans un milieu tranquille qui convenait à ses goûts de provinciale, effrayée du bruit et du mouvement de Paris.

—Je crains que Marguerite survienne avant que nous ayons fini.

—Non. Misie s'est trouvée beaucoup plus mal, aujourd'hui : le dénouement approche ; et certainement Marguerite ne la quittera pas dans un tel moment...

—Marguerite est trop bonne et trop dévouée... Elle finira par être malade de tout ceci.

On arriva, le tableau attendait dans le vestibule de la maison ; des ouvriers s'occupaient à l'extraire de la caisse qui le renfermait. On le monta au premier étage ; on l'introduisit dans le salon déjà meublé, tout prêt à recevoir ses hôtes.

Durant tout ce temps, José, qui paraissait prendre au travail un vif intérêt, ne quitta pas Richard ; et celui-ci, tout en donnant des ordres et surveillant les opérations, ne laissa point le portefeuille

qu'il gardait sous son bras... Manuela était, à la vérité, quelque peu surprise de la présence obstinée de José, mais loin d'en soupçonner la véritable cause.

Enfin les tapissiers ayant terminé, Richard déposa sur une console ce portefeuille, et, gaiement, commença de discuter avec Manuela les mérites du tableau, le bon éclairage, l'effet qu'il produisait dans la pièce, surtout le plaisir qu'éprouverait Marguerite... Les ouvriers étaient partis. José admirait, lui aussi, et fit quelques éloges sur le bon goût des meubles du salon.

On entendit s'ouvrir la porte d'entrée...

—Oh! C'est Marguerite ! s'écria Manuela d'un ton désolé... Vite, allez au devant d'elle. Il ne faut pas qu'elle entre. Le jour baisse déjà ; elle ne verrait pas le tableau dans de bonnes conditions.

Richard sortit, Manuela l'entendit parler à Marguerite, qui, surprise de le rencontrer là, disait:

—Comment vous ici, Ric?... Et qu'y veniez-vous faire?...

—Moi... je... C'est Mlle Garcia qui a voulu visiter l'apartement...

—Manuela?... Mais elle l'a visité dix fois déjà!... Où est-elle?

—Là!... elle va venir!...

—Oh! le maladroit diplomate ! pensa Mlle Garcia qui trouva utile de venir au secours de Richard, en gagnant la pièce voisine, et disant:

—Me voici, ma chère. Je suis venue voir l'agencement de votre cabinet de toilette, qu'on a terminé hier seulement, et dont vous m'avez parlé... Mais vous-même, comment êtes-vous sortie?...

—Ma tante l'a exigé. A vrai dire je me sens un peu lasse d'être ainsi enfermée dans une chambre de malade sans jamais sortir.

José, resté seul, se glissa sans bruit vers le portefeuille. D'une main souple et leste, il l'ouvrit.

Des papiers, beaucoup de papiers . . . couverts d'écriture serrée, de chiffres, d'annotations... Se hâter!... l'instant était rapide... Tout à l'heure on pouvait entrer... Mais non... cette stupide Garcia, toute à sa niaise amusette de tableau, entraînait les deux autres vers le cabinet de toilette... Des comptes... des chiffres encore... un tableau des officiers d'un régiment, des rapports sur des fournitures, un travail sur une nouvelle pièce d'équipement.

Rien donc?... Ah, si?... Des dessins lavés, des plans... se rapportant à l'engin de guerre découvert par le colonel B... José prit le tout...

Y avait-il quelque autre chose?... Une feuille d'écriture très serrée... "Plan de mobilisation du cinquième corps sur la frontière de l'Est." Bon, cela... Il voulut le prendre... Il tressaillit et sentit une violente palpitation. Une main se posa sur son bras... et à voix basse, quelqu'un dit :

—Remettez ce papier....

Manuela! Elle encore. Il verdit de rage.

—Prenez garde, Manuela Garcia; il arrivera que je vous éloignerai de mon chemin, n'importe comment!...

Elle ne baissa pas les yeux; elle dit avec une énergie peu féminine:

—Remettez le papier que vous venez de voler: ou j'appelle!... Et je vous démasque...

—Vous êtes folle... Que ferais-je de ces papiers-là?... dit-il, lui donnant celui qu'il tenait; cela par un machiavélisme abominable dont elle ne s'aperçut pas... Il venait, en effet, d'entendre des pas se rapprocher.

—Ce que vous en feriez, dit-elle, ne pouvant contenir son mépris, ne calculant plus rien... mais, vous les vendriez à M. Liebner, je suppose!

José recula... Du même mouvement souple, il glissa dans un angle opposé de la pièce, tournant le dos à Manuela, fort occupé, en apparence, à examiner de près un ivoire posé sur un bahut.

De sorte que, lorsque Richard souleva la portière, c'est Manuela qu'il vit, touchant à son portefeuille...

Elle eut une si vive émotion qu'elle rougit.

—Que cherchez-vous dans mon portefeuille?...

—Mais je ne cherche rien, Monsieur!... Je... n'ai touché à rien... Le portefeuille allait tomber, je l'ai repoussé sur ce meuble...

Richard la voyait mentir. Elle était très troublée: elle balbutiait... Il eut pitié d'elle. Il crut à quelque vaine curiosité féminine; et, poliment, cessa de questionner. Il reprit le portefeuille, qu'il n'eût pas dû abandonner... Et Manuela, le coeur horriblement serré, le quitta pour aller rejoindre Marguerite.

José s'était retourné vers Richard... Il vit la surprise qu'avait éprouvée l'officier, et dit, d'une voix lente:

—Etes-vous sûr de Mlle Garcia?...

Turgis le regarda...

—Le fait est qu'elle a bel et bien fouillé votre portefeuille... Je la voyais, de ce coin sombre où j'étais... Je pense qu'elle ne se rappelait pas ma présence... et si vous avez là des pièces importantes...

—Oh... fi!... murmura Richard, inquiet pourtant... et se promettant d'examiner ses papiers aussitôt qu'il allait être seul, c'est-à-dire dans peu d'instants.

José rentra chez lui, attendant les événements. Il savait que, peut-être, les soupçons allaient se porter sur lui... Il savait qu'il pouvait seulement retarder le dénouement et bénéficier d'un doute. Manuela arriverait toujours à prouver son innocence; mais après des luttes qui lui donneraient, à lui, le temps de se procurer d'autres pièces guettées depuis longtemps et de se mettre en sûreté.

Il écrivit ces quelques lignes:

"Monsieur Gandon, vous me devez vingt mille francs; si je ne les ai pas ce soir, je vous fais saisir demain matin, ce qui vous nuira dans votre carrière. Si vous voulez quittance générale, vous savez ce que vous devez me donner en échange."

Il fit porter ce billet à l'adresse de sa victime, ce malheureux niais que la vanité et l'amour du plaisir avaient conduit à une telle impasse.

Depuis plusieurs semaines, José travaillait à amollir cette conscience peu robuste. Aux premières insinuations de trahison, l'employé avait bondi d'indignation et juré de ne plus revoir son tentateur. Seulement, il fallait d'abord lui payer ce qu'il lui devait.

Pour cela, Gandon joua; il perdit, il s'endetta davantage, et, dans sa détresse, fut forcé de recourir encore à José, lequel, le prenant sur un ton insinuant, le railla de son chauvinisme. Que lui demandait-on? Une bagatelle... la communication de certaines cartes, de certains papiers, qui lui seraient fidèlement rendus... Personne ne se douterait de la chose... Cette affaire resterait entre eux... et ce n'est pas lui, José, qui la divulguerait!...

Gandon résista encore, mais plus mollement... Peu à peu, la nécessité qui l'étreignait lui faisait envisager sous un autre jour l'action qui d'abord lui avait pa-

ru inouïe... Il commençait à se dire qu'il pouvait communiquer des papiers peu importants... se retirer des griffes de José..., et, alors, redevenir un honnête homme... Il eut des heures cruelles de désespoir, de lutte, de honte, de regret de s'être laissé entraîner là...

Il n'avait pas cédé encore, pourtant... L'ignominie d'un tel marché était si forte qu'il hésitait... José, jusqu'ici, avait parlé doucement, raisonné, montré au jeune homme que sa situation était désespérée... et qu'il pouvait s'en tirer sans risque. Brusquement, il changeait de tactique; il menaçait. Il comptait que Gandon, terrorisé, céderait aussitôt.

Il attendit. Après une demi-heure, on sonna. Il espéra que c'était sa dupe... C'était Richard, la figure pâlie par une angoisse extrême.

José rassembla tout son courage, pour la discussion. L'officier, dédaignait toute diplomatie, dit d'un ton bref:

—Don José, il manque des papiers dans mon portefeuille.

L'autre leva les sourcils, hochant la tête doucement...

—Que vous disais-je?... Mlle Garcia...

—Oh! laissons Mlle Garcia, je vous prie... Qu'aurait-elle à faire de papiers de ce genre?

—Monsieur, cette question prouve en faveur de votre... candeur. Il y a, vous le savez, des femmes cosmopolites qui se prêtent à des manoeuvres d'espionnage... Non que j'accuse Mlle Garcia! ajouta-t-il, voyant Richard faire un mouvement d'impatience. Je dis seulement que vous l'avez surprise vous-même la main dans ce portefeuille... et cela est fâcheux pour elle...

—Mais vous êtes, vous-même, resté seul dans le salon!...

José affecta un air de surprise..

—Ah!... vous m'accusez?... Je ne comprenais pas... Je ne saisissais pas du tout le but de votre visite!... Je pensais que vous veniez me demander conseil dans la circonstance... Je me trompais, il paraît! et de quoi, en somme, m'accusez-vous?

Richard, exaspéré par l'air dégagé de José, répliqua brutalement:

—Il me manque trois feuillets. Je vous soupçonne de les avoir pris, puisque vous êtes resté seul, et je vous "engage" à me les rendre...

A ce moment-là, José eut un léger tremblement; car il sentit que son interlocuteur n'eût pas eu plus d'hésitation à l'étrangler qu'à tuer une bête enragée.

Il répondit d'un ton froid:

—Monsieur, je veux excuser une insulte qui n'est due qu'à l'émotion bien naturelle que vous éprouvez. Je n'ai pas touché à votre portefeuille. Je suis un homme honorable.

—Je n'en sais rien!

—Si vous n'en savez rien, pourquoi m'avez-vous admis dans votre société?

Richard rougit: le coup portait juste.

—Vous ne vous en tirerez pas avec des railleries, dit-il; l'affaire est trop grave. Il s'agit de mon honneur, vous entendez; et je ne prendrai pas le change; vous êtes seul soupçonnable.

—Ou Mlle Garcia...

—Mlle Garcia est une femme digne de tous les respects.

—Qu'en savez-vous?

—Une amie de ma fiancée..

—Qui la lui a présentée? Qui vous a répondu d'elle? Vous admettez chez vous cette étrangère, vous l'introduisez dans votre intimité, sans savoir d'elle autre chose que son nom... Manuela Garcia... c'est-à-dire la preuve qu'elle est la fille

d'un vil coquin, d'un voleur, d'un traître, car il a trahi, Garcia; il a vendu son armée, cela est connu!... Eh, pardieu, elle chasse de race!... Comment voulez-vous qu'elle soit autre chose qu'une intrigante! En vérité, votre aveuglement, aujourd'hui, égale votre imprudence... Ah! vous avez chez vous une Garcia... Il vous arrive un malheur pareil, et vous demandez qui est coupable?... Vraiment, vous m'étonnez!

Richard, écrasé par ce que disait José, resta muet une minute. Tout cela était vrai. Il avait été imprudent, en laissant Marguerite faire son amie, non seulement d'une inconnue, mais de cette femme d'une race de brigands... Plus qu'imprudent, il avait vu seulement le côté idéal de tout ceci, la bonté, la générosité de sa fiancée, le malheur injustifié de l'autre et sa joie d'être admise en un intérieur honorable... Il n'avait pas songé que l'enfant d'un bandit hérite peut-être des instincts mauvais de son père, et que sans doute c'est là l'origine cachée de cet ostracisme, qui lui avait paru un préjugé....

Il crut voir encore Manuela tressaillant de frayeur, balbutiant, et mentant, lorsqu'il l'avait surprise touchant à ce portefeuille. Pourquoi avait-elle menti ? Pourquoi?

—Après tout, conclut José d'un ton hautain, je ne m'abaisserai pas plus longtemps à me défendre d'une si odieuse accusation. Vous pouvez faire faire chez moi une perquisition. Je ne m'y oppose pas, mais je la veux faite officiellement, non par vous qui n'avez aucun droit ici...

Il savait que Richard voulait, autant que possible, tenir tout ceci secret, espérant toujours retrouver la pièce égarée... car, avouer, c'était s'exposer à un blâme qu'il reconnaissait avoir mérité pour son impardonnable légèreté... C'était lui le premier coupable; il ne devait pas abandonner, même un instant, des papiers si précieux.

Il releva la tête et dit:

—Je vais interroger Mlle Garcia. Le débat reste entre elle et vous, et prenez garde à moi, si vous êtes le coupable!...

Richard tordait un de ses gants d'une façon menaçante, avec le désir manifeste d'en souffleter José... Celui-ci ne sourcilla pas.

—Les menaces m'effraient peu. Tâchez de faire rendre vos papiers par Mlle Garcia. Je souhaite que vous réussissiez.

—Accompagnez-moi, vous assisterez à la discussion.

—Non. Je reste ici. Vous m'y retrouverez si vous voulez me parler.

## XI

Manuela avait accompagné Marguerite chez elle. Celle-ci s'aperçut facilement du trouble de son amie, mais l'attribua à quelque préoccupation passagère.

De fait, la créole se trouvait en proie à l'indécision la plus douloureuse... Les événements se dessinaient de telle sorte qu'il devenait indélicat de laisser Richard dans l'ignorance de ce qu'était José. Si elle ne l'avait pas surpris au moment où il accomplissait son vol, ses amis se trouvaient compromis, perdus d'honneur peut-être.

Etait-il possible qu'elle hésitât entre cette perspective et la misérable vengeance qu'elle s'était promise contre José!... Tant qu'un inconnu seul... Gandon, était en jeu, elle n'avait pas à intervenir... elle ne le pouvait, d'ailleurs... Mais maintenant! devait-elle laisser Richard, trop confiant, trop loyal, aux prises avec un tel fourbe? Non...

Il allait donc falloir, pour appuyer ses accusations, dire ce qu'avait été réellement José... en quelles circonstances elle l'avait connu... Oh! peu de détails suffiraient... avouer qu'il avait été l'ami du colonel Rouge... Cela serait assez... Cela impliquait toutes les hontes...

—Qu'avez-vous, Manuela, vous paraissez soucieuse?

Oui, elle l'était. Se résoudre à ce sacrifice de raconter les scènes du passé à celle-là même dont l'estime lui était plus précieuse... cela était pénible...

—Seriez-vous souffrante?

—Non... un peu lasse seulement.

—Mais alors, vous avez besoin de repos?

—Eh bien!... oui, dit Manuela, ne pouvant plus supporter cette contrainte. J'ai besoin d'être seule... Demain, je reviendrai. J'ai quelque chose à vous dire...

—Quoi donc?... Est-ce cela qui vous rend si bizarre?... Dites-le tout de suite, alors.

—Non... demain!

Marguerite un peu froissée de l'attitude de Manuela la laissa se préparer à sortir... C'est à ce moment que Richard, venant de chez José, arriva. Son apparence était si anormale, sa physionomie si changée, que les deux femmes restèrent saisies.

—Ric! que vous arrive-t-il?

—Rien de grave, j'espère, Marguerite. Une... vive inquiétude dont, je pense, Mlle Garcia va me tirer...

—Moi?...

En chemin, dans l'affolement de la terrible situation dans laquelle il se trouvait, Richard en était venu, tant son égarement était grand, à se dire qu'en effet Manuela pouvait être coupable...

Tout était possible... José était resté seul fort peu de temps, et, circonstance fâcheuse pour la jeune femme, il l'avait lui-même vue la main dans ce maudit portefeuille... et si troublée par son arrivée subite!...

C'est en raison de ce doute qu'il prit un ton dur et impérieux, de nature à froisser "l'accusée"...

—Mademoiselle, lorsque vous avez ouvert mon portefeuille, tantôt, vous avez dû voir certains papiers...

—Je ne l'ai pas ouvert... interrompit Manuela; je vous ai dit...

—Vous m'avez dit... le contraire de la vérité, puisque, à la minute même, je vous voyais la main dans ce portefeuille...

Manuela blémit... et d'une voix altérée:

—Monsieur Turgis, veuillez vous souvenir que vous parlez à une femme.

Marguerite, pétrifiée de surprise, ne comprit que ceci:

—Manuela!... Richard!... Qu'y a-t-il?

—Il y a que des papiers d'une importance extrême ont disparu... J'ai vu Mlle Garcia tenant ce portefeuille dans ses mains... et m'affirmer n'y avoir pas touché... Or, il me faut tous ces papiers... entendez-vous, mademoiselle, il me les faut!... Si je ne les retrouve pas, je n'aurais plus, en vérité qu'à disparaître !...

Manuela, atterrée, s'écria:

—Ah!... je suis arrivée trop tard!... "Il" en avait déjà pris!

—Qui?

—Ce misérable José!... Mais, vous ne comprenez donc rien... Vous n'avez pas vu tout de suite que c'est lui qui a fait ce coup? Lorsque je suis entrée dans le salon, je l'ai aperçu feuilletant des papiers... Il en tenait un qu'il allait prendre... je me suis interposée, je l'ai menacé d'appeler... alors, il a eu peur. Vous

m'accusez d'avoir menti?... Oui, j'ai menti, c'est vrai; car j'y ai touché à ce portefeuille; mais pour y remettre le papier que José allait voler, si je n'étais arrivée à temps...

—Pourquoi n'avoir pas parlé, si cela est vrai!...

—Un scandale!... du bruit!... Non, je croyais qu'il n'avait pas pris autre chose, moi!...

—Vous avez mal agi, en protégeant un voleur par votre silence. Cela a un air de complicité!

Manuela, perdant tout son sang-froid, dit

—Et vous, qui vous en allez vous confier à ce bandit!... Ne vous avais-je pas dit de ne pas le recevoir chez vous!

Marguerite pressentit une réplique cruelle... elle s'avança vivement entre les deux... duellistes!... car c'était un duel, cette discussion, un duel meurtrier où tous les mots faisaient blessure...

—Richard... Manuela... calmez-vous... Ce n'est pas en discutant avec passion que nous éclaircirons l'affaire... il faut voir don José...

—Je l'ai vu... Je sors de chez lui...

—Et?

—Il a accusé Mlle Manuela.

—Mais c'est insensé! s'écria celle-ci. Que ferais-je de cela? Suis-je une espionne, moi? Est-ce que vous croyez que je vends l'honneur de mes amis?... Pour qui me prend M. Turgis.

—Je vous prends pour Mlle Garcia...

Ce mot, il le dit malgré lui... Manuela, pâlissant, recula; Marguerite dit:

—Oh!... Richard... C'est mal!...

—Oui... j'ai tort, peut-être!... Mais j'ai la tête perdue... Ce José, qui nie!...

Manuela, à ce nom, se retourna:

—Et que faites-vous là? dit-elle avec cette énergie qu'elle avait héritée de Garcia—Pendant que vous perdez votre temps à m'insulter, il les met en sûreté, ces papiers!... Ah! vous m'accusez de les avoir pris. Vous regretterez ce que vous venez de dire!... Vous n'avez pas su vous les faire rendre; je vais essayer, moi!...

Marguerite voulut l'arrêter.

—Non, ne me touchez pas, avant que M. Turgis ait vu qu'il m'a faussement accusée!...

—Marguerite l'arrêta de force, lui passa son bras sur l'épaule et l'embrassa en disant:

—Je n'ai pas besoin de preuves, moi; je crois en vous sans cela...

## XII

Une minute d'accablement, après ce départ... Richard, la tête affolée, fit un mouvement pour suivre Manuela... Il ne savait plus que croire; et, à présent, la notion confuse lui venait qu'il avait été injuste pour elle... qu'elle venait de lui dire la vérité. Mais cela, vague en sa pensée... Marguerite tremblante, dit:

—Cette affaire est donc bien grave, Richard?

—Ah... c'est de l'honneur qu'il s'agit! Songez que l'on peut m'accuser de trahison.

—Vous? Oh!... c'est bien impossible! Qui donc croirait cela?

Ce cri de confiance en sa loyauté fit du bien au pauvre garçon... Il secoua les épaules.

—Allons, je vais retourner chez Maranon... Que ferait Manuela toute seule?... Puisque c'est lui qui a les papiers, il les rendra... J'aime mieux avoir affaire à un homme qu'à une femme!...

. . . . . .

—Que se passe-t-il donc?...

Les deux fiancés se retournèrent; Georges était entré sans qu'ils l'eussent entendu, et, inquiet, de leur bouleversement, les interrogeait. En peu de mots, Richard le mit au courant.

Le jeune homme hocha la tête...

—Que vous disais-je, Marguerite? Vous ne devez pas admettre chez vous Mlle Garcia.

— Comment! Etes-vous assez injuste pour l'accuser?... s'écria Marguerite.

—Que sais-je?

—Elle est en ce moment chez ce Maranon... Elle a promis de rapporter les papiers.

—Prétexte. Elle est peut-être en fuite!

—Oh!... dit Marguerite. Je réponds de Manuela!

—Quand même ce ne serait pas elle, la coupable!... Remarquez qu'avant de la connaître, nous vivions tranquilles ; depuis qu'elle s'est introduite ici, il semble qu'elle ait ouvert la porte aux gens louches et aux incidents pénibles... à don José,—et à ce vol de papiers...

—Elle m'a, au contraire, mise en garde contre José... Si nous l'avions écoutée, nous n'en serions pas là...

—Voici un cas très curieux! dit Georges, et je ne croyais pas, ma chère, que votre bonté allât jusqu'à défendre une femme qui est peut-être la cause du malheur de Richard; car rien ne prouve son innocence, et il y a contre elle ce mensonge, l'acte d'avoir été surprise, touchant à ce portefeuille. Si elle est coupable que direz-vous enfin?...

—Oh! Georges, ayez pitié de moi!... Epargnez-nous vos discussions en un tel moment! Si elle est coupable, j'essaierai de pardonner, d'oublier, de ne pas savoir qu'on a abusé de notre amitié... Et Richard peut être certain qu'en toutes les traverses il m'aura avec lui...

—Ma bonne petite Marguerite! dit Richard en l'embrassant, vous êtes un ange...

On sonna.

—C'est elle, sécria Marguerite.

—Non... elle n'a pas eu le temps de s'y rendre encore...

La parole expira sur les lèvres de Richard, en voyant le personnage inattendu qu'on introduisait dans le salon. M. Gandon, pâle, égaré, l'air d'un fou...

—Ah! commandant Turgis! Je vous trouve, heureusement!... Il faut que je vous parle, tout de suite... Une circonstance grave...

Sans savoir pourquoi, Richard pressentit une connexité entre ce qui lui arrivait et ce qu'allait raconter M. Gandon.

—Parlez...

M. Gandon, trop troublé pour chercher un préambule, dans la situation d'un animal traqué par les chasseurs, et perdu absolument, tira de sa poche un papier froissé et le tendit à Richard.

—Commandant! je vous donne cette preuve d'estime de me confier à vous!... Voici une lettre que m'écrit don José de Maranon... Je lui dois 20,000 fr. Il m'a entraîné dans un monde de gens comme lui. On jouait gros jeu... Je me suis perdu là... Ce Maranon a voulu me forcer à commettre une trahison... Lisez...

D'un coup d'oeil, Richard parcourut la lettre... Il éprouva un soulagement immédiat; il n'allait plus marcher à tâtons; il "savait" à qui s'adresser, il était sûr de réussir... pourvu que José ne fut pas en fuite, toutefois!...

—Vite! accompagnez-moi chez lui.

—Mais je n'ai pas vingt mille francs à lui donner...

—Vngt mille francs à ce gredin !... une volée de coups de canne. Demain, il

sera reconduit à la frontière... c'est le moins qu'il mérite... Et nous verrons à vous tirer d'affaire... Venez...

Tous deux sortirent en hâte, Gandon un peu rassuré, et heureux d'avoir eu la bonne pensée de s'adresser à Richard...

Oui... au moment de commettre cette infamie, de trahir, de livrer à l'ennemi des papiers intéressant l'armée, il avait préféré encourir toutes sortes de blâme, même la perte de sa situation: et cet acte de courage le relevait et rachetait ses faiblesses passées.

Richard lui dit cela, dans la voiture qui les emportait à toute vitesse... Et à mesure qu'ils avançaient, une crainte vive qu'il arrivât malheur à Manuela saisissait l'officier. Pourquoi ne l'avait-il pas accompagnée? Peut-être ce bandit, n'ayant en face de lui qu'une femme, allait-il la brutaliser pour se débarrasser d'elle.

Et si, plus probablement, il s'était enfui?... Où retrouver ces papiers?...

. . . . . .

Restée seule avec Georges, Marguerite, pour couper court aux réflexions, récriminations et paroles acerbes, dit:

—Je vais voir Misie, ma tante est restée tout ce temps avec elle...

—Vous avez tort d'y aller. Vous êtes malade... vous avez la fièvre; cette maladie vous en donnera une à vous-même. La phtisie est contagieuse, vous savez. Votre bonté irait-elle jusqu'à risquer d'être prise même du mal?

Marguerite tourna le dos à Georges, sans lui répondre; elle comprenait très bien que ces paroles dures allaient au delà de sa pensée; il souffrait d'inquiétude pour son frère; et il faisait, à son habitude, peser sur les autres le chagrin qu'il éprouvait: comme elle sortait, elle l'entendit murmurer:

—Vos deux expériences de mansuétude évangélique réussissent mal. L'une de vos amies, en mourant vous met en danger; l'autre perd l'honneur de Richard: Bonté, duperie...

Elle passa vivement dans la chambre de Misie; elle ne voulait pas entendre ceci; elle souffrait autant que Georges, et tâchait en ce moment de rester maîtresse d'elle-même. Mme Palmer se leva avec empressement en la voyant entrer...

—Te voici... enfin... J'étouffe dans cette chambre... Je vais sortir un instant..

—Et Misie?

—Elle est calme; elle a dormi; l'abbé Bernier est venu la voir, il reviendra demain.

Mme Palmer quitta la chambre, sans que Marguerite, qui ne voulait pas l'alarmer, lui parlât du vol de papiers dont Richard était victime. La jeune fille vint s'asseoir auprès du lit, pas un bruit, que la respiration sifflante et précipitée de l'enfant.

Après quelques minutes de rêverie triste, Marguerite la crut endormie, elle se pencha... mais non: deux yeux noirs cherchaient les siens fixement.

—Tu ne veux donc pas dormir?

—Reste là, murmura Misie.

Il y avait dans son regard une telle expression, sa figure était si étrange, que Marguerite eut un frisson de terreur, un de ces brusques frissons qui glacent la peau et secouent tous les nerfs... Elle prit la main de la petite.

—Tu as froid, il faut te couvrir.

—Non. Lève-moi, j'étouffe.

Marguerite la prit dans ses bras et la dressa. Misie, s'accrochant à elle, appuya sa tête pâle sur son épaule.

Il y eut un instant de silence. L'enfant semblait se calmer, sa respiration deve-

nait plus lente, mais ses petites mains, serrées convulsivement sur celles de Marguerite, étaient glacées. Son regard ardent, clair, vivant, contemplait cette figure tant aimée, plongeait dans ces yeux gris, son ciel à elle.

Marguerite, émue d'une angoisse grandissante, eut peur, elle prit le poignet de Misie... le pouls ne battait plus ; une sueur froide couvrait ses mains et ses tempes... Et toujours ce regard fixe... Mon Dieu, mais cette enfant allait mourir!...

Elle fit un mouvement; elle voulut appeler, crier, avoir là quelqu'un... de la lumière, des êtres vivants. Une frayeur irraisonnée et folle fit battre son coeur tumultueusement, en coups violents qui se répercutaient jusque dans son cerveau... une épouvante de la mort qu'elle sentait là, dans ses bras.

Mais, en la voyant se reculer, Misie, de ses mains déjà inanimées, s'était attachée à elle; et ses yeux eurent une supplication si désespérée, que Marguerite se sentit honteuse d'elle-même. Abandonner cette enfant? La laisser mourir seule? Non ! Elle se rapprocha.

—Je reste, ma chérie, murmura-t-elle.

Misie eut un soupir de soulagement. Et le silence régna encore... des minutes cruelles, qui parurent des siècles à la jeune fille. Le calme indifférent, l'insensibilité des choses, la frappa en ce moment; elle jeta un regard d'angoisse autour d'elle et vit que l'ombre envahissait la pièce et que la nuit allait venir. Tout était tranquille; ce râle, horrible à entendre, était le seul bruit distinct. Pas un souffle dans la maison, pas un son de voix, la rue muette ajoutait son silence à cette torpeur solennelle. Une souffrance indicible étreignit le coeur de l'artiste. Voir cette enfant mourir dans ses bras, en la regardant toujours de ce regard fixe, était une torture insoutenable.

Elle ne respirait plus, n'avait-elle plus conscience?

—Misie, dit Marguerite à voix basse, tu n'as pas peur?

—Non.

Ses yeux vacillèrent un instant. Il semblait que l'ombre se fût faite pour elle subitement. Marguerite, la tenant toujours dans ses bras, se pencha.

—Tu peux me voir encore, ma chérie... tu me vois bien?

—Non, murmura Misie; la lumière est morte.

Marguerite posa ses lèvres sur cette petite figure livide, où l'agonie mettait une rosée froide... elle resta penchée, ses yeux regardant les yeux qui la cherchaient obstinément. L'enfant ne respirait plus, un calme profond reposait ses traits.

—Tu m'as aimée, Misie; ne m'oublie pas.

Misie eut dans le regard une lueur d'intelligence suprême, elle tendit sa petite bouche pâle, comme pour un dernier baiser, et Marguerite la sentit se renverser en arrière, morte... les yeux, pourtant, la regardaient encore.

Affolée, tremblante, se soutenant à peine, Marguerite revint dans le salon où son cousin était resté, soucieux et sombre...

—Georges... venez, je vous prie...

—Qu'y a-t-il?... Vous êtes blême !... Etes-vous malade?...

—Misie est morte...

Il sonna la femme de chambre, et dit avec une douceur affectueuse, très rare chez lui:

—Je vous défends, en ma qualité de médecin, de retourner dans cette chambre, d'autres que vous feront le nécessaire.

Vous êtes bouleversée. Deux pareilles émotions coup sur coup! Si je n'approuve pas votre bonté, je l'admire au moins!... C'est cela, pleurez; cela vous détendra les nerfs.

En quittant Marguerite Manuela courut chez José avec cette idée fixe: reprendre, n'importe comment, les papiers soustraits à Richard. L'horreur d'être accusée d'une telle action surexcitait son énergique nature, et sans bien calculer comment elle s'y prendrait, elle allait bravement à un homme qui, plusieurs fois et tout récemment, l'avait menacée...

Il ne l'attendait pas. Il s'était préparé en toute hâte à partir et se disposait à aller chercher Gandon, ne voulant pas s'exposer lui-même à une seconde visite de Richard. Il fronça les sourcils en reconnaissant son adversaire acharné, cette Manuela Garcia, qu'il avait rencontrée toujours contrecarrant ses projets... .

—Encore vous! Je n'ai pas le temps de vous entendre. Il faut que je sorte.

—Pas avant de m'avoir rendu ce que vous avez pris.

—Bah! vous aussi!... C'est une gageure, une mauvaise plaisanterie... vous savez bien que je n'ai rien pris, puisque je vous ai remis à vous-même ce que je tenais quand vous êtes arrivée...

—N'essayez pas de me tromper!... M. Turgis...

—M. Turgis est un imbécile à grands sentiments!... un brouillon, un écervelé! Il a égaré lui-même quelques paperasses et se permet d'accuser les gens qui valent mieux que lui... Il mène bien grand bruit pour une telle vétille...

—Une vétille!...

—Sans doute! Qu'est-ce que c'est que ces papiers-là, en somme? Vous l'a-t-il dit?

—Vraiment! Vous avez une étonnante audace de venir d'un air d'autorité me demander ces pièces importantes, que vous ne connaissez pas vous-même!... Tenez, Manuela, assez de pathétique, ma chère. Réfléchissez un peu que toute cette niaise histoire est vulgaire extrêmement... Nous avons l'air de jouer un cinquième acte de mélodrame. Fi! permettez que je sorte, je suis pressé...

—Non... Je sais seulement que ce sont des pièces importantes.

—Vous ne sortirez pas!

—En vérité? Et qui m'en empêchera?

—Moi! vous me rendrez ce que vous avez pris pour le vendre à M. Liebner. Je n'ai aucune frayeur de votre figure menaçante; je ne suis pas pour rien la fille de Fernand Garcia, et vous savez que nulle chose au monde ne me fera reculer. Je connais votre jeu depuis que vous êtes à Paris; je vous vois agir. Je vous attendais à l'heure où nous sommes, et je vous dis que s'il ne s'agissait pas de l'honneur de mes amis, je vous eusse laissé vous empêtrer dans vos machinations, pour vous dénoncer et vous faire emprisonner moi-même! Je vous le répète, il est inutile de serrer les poings et de froncer les sourcils; cette mimique ne m'épouvante pas. Vous n'oserez pas me toucher, parce que, dans votre situation, il serait dangereux pour vous que la police examinât vos affaires. Donnez-moi ces papiers!

—Prenez garde de lire demain, dans les journaux, quelques-unes des bonnes actions de votre père!...

—Faites tout ce que vous voudrez! Demain, d'ailleurs, vous serez expulsé de France. Je vous engage à fuir, si vous voulez éviter cette honte...

—Je vais vous faire chasser par mon domestique.

—A votre aise; seulement, en descendant, j'envoie le concierge requérir un agent de police; et nous verrons si vous lui résisterez... Ces messieurs ont des façons si persuasives d'interroger les gens, que vous serez peut-être forcé de céder.

José boutonna sa redingote, prit son chapeau, et avança la main pour écarter Manuela....

—Si vous forcez le passage, j'appelle à l'aide, je crie, je fais du scandale, du bruit... et vous êtes perdu.

Là était le danger... José le sentit... Il se vit arrêté au moment suprême, par la volonté d'une femme, d'un être faible qu'il eût brisé comme verre... Il vit rouge, ses yeux cuivrés eurent une lueur inquiétante; le bandit de grande route, l'incendiaire, le massacreur de femmes, l'assassin de Clary Hudson se réveilla en lui; il se pencha sur Manuela et dit d'une voix étranglée:

—Prenez garde!... Jamais vous n'avez été en tel danger de mort...

—Vous n'oseriez pas! répliqua-t-elle le bravant d'un regard ferme, et, adossée au chambranle, l'empêchant de passer.

José sortit de sa poche un revolver... Manuela crut entendre sonner à la porte d'entrée... elle se raidit...

—Laissez-moi passer...

—Non! tirez! Le bruit fera venir des témoins...

Il leva son arme et visa:

—Voulez-vous me laisser passer!

—Non...

Il pressa la détente. Le coup partit... Manuela, par un mouvement instinctif, leva le bras, pour protéger son visage... Elle ressentit une vive douleur et crut avoir le poignet brisé...

José releva son pistolet pour tirer de nouveau; mais, au même moment, la porte s'ouvrait avec violence... et Richard, se jetant sur lui, lui arrachait le revolver des mains. Une courte lutte suivit. José, facilement terrassé par Turgis, aidé de M. Gandon, cessa d'opposer de la résistance...

C'était un coquin fourbe et adroit autant que dangereux. Il calma sa colère et comprit que définitivement, étant vaincu, il fallait céder de bonne grâce, afin d'obtenir de meilleures conditions.

Manuela, à demi évanouie, dans un fauteuil, n'avait plus guère conscience de ce qui se passait, son courage l'ayant abandonnée maintenant qu'elle n'était plus seule...

—Vous allez me rendre les papiers! dit Richard...

José promptement lui remit une enveloppe dont l'officier vérifia le contenu.

—Maintenant, vous allez signer à M. Gandon une quittance générale de ce que vous lui avez prêté.

—Ah!... ah!... Vol à main armée!... ricana José... Une quittance, et pas d'argent.

—On vous paie en vous laissant en liberté... Si vous le préférez, pourtant, je vais envoyer chercher deux agents, et la justice examinera jusqu'à quel point vos créances sont fondées: en même temps, on saura ce que vous faites à Paris et pour le compte de qui vous travaillez...

José, se tut, il allongea la main vers une table où se trouvait du papier et de l'encre, et, rapidement, il écrivit ce que l'on exigeait.

—Voilà. Est-ce tout?

—Non. Vous allez partir ce soir; quitter non seulement Paris, mais la France; car demain je vous signale, vous et votre Liebner, comme faisant de l'espionnage. Je vous donne douze heures d'avance. Pro-

fitez-en. C'est prudent.

—Bien. Au revoir à Mlle Garcia...

Richard leva la main:

—Qu'il ne vous échappe pas un mot de menace ou en vérité, rien ne retiendra ma colère... Je vous ferai arrêter comme un vil gredin que vous êtes. Sortez. Rendez-vous à la gare sans vous arrêter. Je me charge de prévenir Liebner.

José prit son chapeau, sa canne, ses gants, et allumant un cigare, dit:

—Allons... Tout se passe le mieux du monde: tout à l'heure nous jouions le drame, à présent c'est une comédie... ultra moderne et pleine d'intérêt.— Adieu, l'homme aux grands sentiments! Adieu, Manuela... Vous êtes bien niaise, ma pauvre Manuela!... Avoir risqué de vous faire tuer, pour des gens qui croient vous faire grand honneur en vous tolérant chez eux!

Il débita toute cette tirade d'un ton dégagé et sortit portant beau, avec une audace effrontée qui stupéfia Gandon et écoeura Richard...

Celui-ci s'approcha de Manuela, et se courbant devant elle:

—Pourrez-vous me pardonner ma brutalité, mon injustice, ma sottise?...

Elle voulut lui donner sa main, en signe de réconciliation... mais le mouvement qu'elle ébaucha lui fit pousser un cri.

—Ce misérable vous a blessée!... s'écria Richard.

—Oh! à peine! une égratignure...

—Oui... la balle a effleuré la peau!... quelque chose l'a fait dévier, heureusement!... Quoi donc?

—Ceci! dit Manuela, ramassant à terre les débris du bracelet de corail, le bracelet de Clary Hudson...

—Oh!... brisé!... ce bijou que vous aimiez!...

Manuela eut quelques larmes dans les yeux... mais à son regret se mélangeait un sentiment de délivrance... Il lui sembla que le dernier chaînon du lien abominable qui l'unissait au passé de Garcia se brisait... et qu'avec ce bracelet de corail, le dernier souvenir de ce que fut le Colonel Rouge était enfin effacé.

## XIII

Plus d'une heure s'était écoulée depuis le départ de Richard. Marguerite, restée dans le salon avec Georges, tressaillait à chaque bruit. L'angoisse de cette attente prolongée était intolérable. La pauvre fille, rendue malade par toutes les émotions violentes s'abattant sur elle à la fois: la mort de Misie et le danger de Richard, souffrait en tous ses nerfs, tendus et vibrants.

L'agitation de Georges augmentait ses craintes. Le jeune homme restait là pour elle, qu'il voyait malade au point d'être menacée de quelque violente crise nerveuse; mais l'incertitude l'exaspérait. Par un mouvement automatique et agaçant, il parcourait le salon d'un pas saccadé, les traits contractés, l'oeil dur, la bouche crispée.

Onze heures sonnèrent... Et ce bruit de l'heure qui passe le fit s'arrêter soudain... Il supputa le temps écoulé, et ne pouvant plus maîtriser les sentiments violents qui l'agitaient, il dit:

—Evidemment, elle est en fuite.

—Elle? Qui elle?...

—Manuela Garcia, votre amie! Cette inconnue que vous avez eu la confiance absurde d'introduire chez vous, et qui vous en récompense en perdant Richard!

Marguerite, dans l'état nerveux où elle se trouvait, n'était plus maîtresse d'elle-même; elle riposta avec vivacité:

*Il pressa la détente... le coup partit.*

—Avant de me taxer d'absurdité, attendez de connaître les événements! Pourquoi jugez-vous que Manuela soit en fuite?

—Je vous demanderai s'il vous paraît probable que, au cas où Richard aurait retrouvé ses papiers, il nous laisserait tout ce temps dans l'inquiétude où nous sommes? Evidemment, ce diplomate chilien lui aura prouvé son innocence; à moins qu'il ne soit complice de la Garcia, ce qui est très possible aussi! Dans ce cas, nos deux oiseaux exotiques sont loin... et les papiers du ministère aussi!... Et savez-vous ce qui va advenir de tout cela, vous qui restez fort calme et me parlez d'attendre les événements?... Il va arriver les pires malheurs à mon frère... Si, ce qui n'est pas sûr, on ne le soupçonne pas lui-même, du moins le blâmera-t-on de s'être exposé à de pareilles tentatives... On lui demandera sa démission... C'est une carrière finie... Avec le tempérament sensitif de Richard, j'ai peine à croire qu'il se remette physiquement d'un coup d'ensemble... Se voir chassé du corps des officiers, pour une abomination de ce genre!

Atterrée, Marguerite écoutait ces cruels reproches; et la conviction de Georges était si sincère, sa propre surexcitation nerveuse était si grande, que pour la première fois un doute lui vint.

—J'ai cru bien agir... murmura-t-elle.

—Ah oui... vos éternelles fadaises sentimentales!... vous voyez où elles nous mènent! Est-il possible, mon Dieu, que Richard ait eu la faiblesse de vous laisser faire! Doit-on se laisser guider dans la vie par des niaiseries de ce genre!... C'est plus qu'imprudent! Cela est coupable. Je vous l'avais bien dit, qu'il est dangereux de passer de la théorie à la pratique!

Marguerite, d'un geste suppliant, essaya de l'arrêter...

—Ah! je ne puis pas me taire! Je souffre trop en pensant à ce qui adviendra de tout cela. Et pour cette femme-là!... Ne la défendez pas. Il est trop évident que c'est elle qui est coupable... Sans elle, nous n'aurions pas connu José.

—Ce n'est pas elle, c'est Bertaux qui l'a introduit.

—Je vous dis, riposta Georges du ton le plus âpre, je vous dis que vous avez été imprudente en admettant dans votre intimité une aventurière... C'est bien une aventurière, cette étrangère, fille d'un gredin, et qui a passé son enfance et sa jeunesse au milieu de gens sans morale et sans honneur. Quels scrupules son éducation lui aurait-elle donnés? N'est-elle pas préparée, par toute sa vie, à faire de l'espionnage et de la trahison? N'est-ce pas parmi des femmes exotiques de son genre que l'on a vu jusqu'ici des espionnes? Qu'est-ce qui vous répond d'elle? Vos sentiments seulement! Assez et trop de sentiments! Nous voici en face de la réalité. Elle est effrayante. Et ce ne sont pas vos sentiments religieux, que vous invoquez à tout propos, qui vous tireront de là.

—Ils m'aideront du moins à supporter le malheur.

— Je me demande si vous avez un coeur ; si vous songez que, pour Richard, c'est une question de vie ou de mort?...

Hors de lui-même, il se tenait debout devant Marguerite, éprouvant un certain soulagement à lui dire ces choses, ayant la confuse notion qu'il agissait mal, mais continuant, comme malgré lui, poussé par un besoin irrésistible de récriminer et de rejeter sur elle toute responsabilité.

Et voici que, sous l'influence de tout ceci, pour la première fois de sa vie, Mar-

guerite sentit son coeur battre tumultueusement, sous l'empire d'une colère violente... Des répliques mordantes lui vinrent à la pensée ; elle se découvrit une âme méchante, un désir de lutter, de rendre coup pour coup et blessure pour blessure.

Elle se leva pour répondre ; elle eut la force pourtant de retenir l'élan qui l'emportait ; elle se mordit les lèvres... elle serra les mains l'une contre l'autre, et sortit sans répondre un mot, laissant Georges honteux et furieux de sa propre attitude...

Mais, loin de lui, l'agitation de Marguerite ne se calma pas. Le trait avait porté ; toutes ces paroles enfiellées, ce portrait de ce qu'était Manuela l'avait frappée ; et sous l'influence de son énervement, elle eut soudain une conviction arrêtée que Georges disait vrai et que cette femme avait abusé de son amitié indignement.

Rentrée dans sa chambre, en proie à un complet désarroi moral, elle s'accusa... et maudit sa confiance et l'abominable fourberie de l'autre.

Ah ! dupe... stupide !... C'était cela la bonté ! Ce Georges avait raison de ne croire à rien ni à personne. Penser qu'elle avait été assez ridiculement généreuse pour s'attirer le blâme de tous ses amis au sujet de cette étrangère. Et celle-ci, être venue là, avoir joué la comédie chaque jour, sans une défaillance ; avoir reçu de Richard et d'elle-même tous les témoignages d'estime et d'affection.. avec ce but, auquel elle était parvenue...

Dans cette minute d'affolement et d'angoisse, Marguerite se cherchait elle-même et ne se retrouvait pas. Tous les principes qui avaient dirigé sa vie : bonté, droiture, générosité, tout cela lui paraissait sottise devant le résultat obtenu... Et, dans cette effroyable déception, malgré la crainte éprouvée pour Richard, le point le plus sensible, peut-être était l'abus qu'on avait fait de son amitié, le mensonge répondant à sa confiance, à elle...

Elle entra dans la chambre de Misie, et subitement un apaisement se fit en elle. — Un silence, un calme profond régnaient là.

Elle demeura immobile un instant, regardant ceci : le lit, au fond, où l'enfant semblait dormir, la lumière d'un flambeau de cire éclairant ce sommeil sans trèves, les linges blancs, la figure morte et pâle.. si pâle ! de Misie, ce coin de chambre en chapelle ardente, et au dehors la nuit : une claire nuit d'étoiles, qu'on voyait sur les vitres.

Ce spectacle triste, ces effets de lumière, ces ombres puissantes, ce clair-obscur émouvant remuèrent en elle ses fibres d'artiste et des sensations attendries de femme vraiment aimante et douce qu'elle était... Elle s'approcha lentement du lit; elle se pencha.. et regarda la pauvre petite vagabonde, naguère vive et légère, immobile pour toujours... Ses yeux ne s'étaient pas fermés, et son dernier regard y était resté, expressif et intelligent la contemplant encore, comme ne pouvant se décider à ne plus la voir... Ses lèvres, d'une nuance de violettes fanées, étaient légèrement retroussées et montraient ses petites dents aiguës, et blanches, et féroces... Elle était extraordinairement jolie ainsi.... très frêle, dans une pose penchée d'oiseau cachant sa tête sous son aile, pour dormir...

Ce regard venu de si loin attendrit Marguerite ; elle pleura violemment.

— Misie... Oh ! pauvre chérie !... Tu m'aimais, toi !...

Un silence lourd endormit la maison et

la rue. Elle s'assit près du lit, et la tête dans ses mains, plus calme, apaisée par cette crise de larmes, elle songea.

Et voici qu'un mot de Georges se dressa dans son souvenir... "Quand vous serez prise entre vos principes et votre intérêt personnel..., entre vos idées et votre coeur, nous verrons qui l'emportera."

Le moment était venu. Elle avait parlé toujours de bonté, d'indulgence, de pardon... Et, en face de la catastrophe, elle ne se sentait au coeur que mépris et colère. Tant que cela ne l'avait pas gênée, elle s'était montrée, généreuse et bonne... Elle avait recueilli Misie ?... Pure pitié physique elle ne pouvait voir souffrir... Elle avait accepté Manuela ? Mais n'était-ce pas par un jugement d'orgueil ? ne s'était-elle pas sentie fière qu'on eût pensé à elle ?... Elle avait bravé l'opinion publique ?... mais trouvé un secret plaisir à se sentir un esprit assez indépendant pour oser cela...

En vérité jusqu'ici elle n'avait rien fait que s'abandonner à sa nature.

Elle releva son visage pâli et rencontra le regard obstiné de Misie... elle frissonna :

— Comme elle me regarde ! murmura-t-elle : on dirait qu'elle me voit penser..

Pourquoi à cette minute, accusait-elle sans preuve une femme qu'elle n'avait pas le droit de soupçonner ? Non seulement elle manquait de bonté, mais elle manquait de justice.. Et si, comme le disait Georges, si vraiment Manuela était coupable, pourquoi se livrer à ces mouvements de fureur, indignes d'une femme, et qui ne remédiaient à rien. Elle blâmait Georges de s'y laisser aller... Elle qui parlait très haut de ces principes religieux, qu'en faisait-elle, à cette heure?

S'il lui fallait pardonner à quelqu'un, hélas ! c'était à ce malheureux garçon qui n'avait jamais essayé de contraindre en rien sa nature ; et sans avoir la force de supporter ses maux, les faisait peser sur d'autres... C'est lui qui avait causé cette défaillance morale si douloureuse.

Marguerite se releva et marcha vers le salon, pour rejoindre Georges; son absence avait duré peu de temps. Elle retrouva son cousin dans la même attitude... ayant en plus l'ennui de l'avoir chagrinée. Elle fit l'effort de lui tendre la main.

— Pardonnez-moi d'avoir été brusque, Georges ; je suis très malheureuse que vous me jugiez cause de tout.

Il eut un remords sincère et l'un de ces élans qui, chez lui, rachetaient une foule de torts...

— Marguerite ! je suis un affreux brutal, un égoïste... mais ceci est une crise décisive... Si je me suis trompé, si Mlle Garcia est innocente de tout, en vérité, je partagerai vos croyances et je vous aimerai d'être bonne comme vous êtes...

Un coup de sonnette... des pas précipités dans le vestibule. Marguerite et Georges, pâles et ne respirant plus, attendirent pleins d'anxiété... Ce fut Richard qui parut seul...

— Eh bien ?...

Mais à peine était-il besoin de poser une question. Sa figure était trop expressive... Et la joie d'être sorti d'un pareil danger rayonnait sur ses traits...

— Voici les papiers sauvés par Manuela.

Marguerite regarda Georges.

— Où est-elle ? Elle n'est pas venue ?

— Non, elle a été blessée... Ce misérable José a tiré sur elle un coup de revolver... Nous avons cru d'abord la blessure insignifiante ; mais nous avons vu, en examinant de plus près, qu'il y a une

fracture du poignet, avec épanchement sanguin très douloureux. Mlle Garcia s'est trouvée mal ; son évanouissement a duré plus d'une heure. Je l'ai reconduite chez elle ; j'y suis resté, naturellement, voulant savoir ce que dirait le docteur ! Elle a un violent accès de fièvre, non seulement à cause de sa blessure, mais aussi des émotions qu'elle a éprouvées. Elle vous demande, Marguerite.

— J'y vais ! dit celle-ci, le coeur gonflé de remords d'avoir un instant pu soupçonner Manuela.

— Et moi, Marguerite, je vous accompagne... dit Georges. J'espère que Mlle Garcia ne refusera pas mes services...

Lorsqu'il furent seuls dans la voiture qui les emportait chez Manuela :

— Eh bien, Georges !

— Oui, répliqua cet obstiné sceptique; oui, j'ai accusé à tort Mlle Garcia, et je regrette mon injustice. Mais, en somme, ce qui arrive ne prouve rien contre ma théorie. Je vous ai dit qu'il y avait de votre part une imprudence, je maintiens mon dire. Il s'est trouvé que cette femme est honnête et loyale ; c'est un simple hasard, heureux pour vous... Elle pouvait être tout autre...

— A ce compte, on vivrait seul! Il faudrait se défier de tout le monde.

— Et, continua Georges, sans relever l'interruption, si nous nous plaçons à un autre point de vue nous trouvons en tout cela la preuve que votre extrême bonté ne sert qu'à vous rendre malheureuse, chose qui va à l'encontre de tous nos désirs, puisque chacun de nous cherche le bonheur à sa façon.

— Oh ! prouvez-moi donc cela !

— C'est facile! La bonté que vous avez eue de recueillir Misie vous a procuré l'ennui et le danger de la soigner depuis plusieurs semaines, et l'émotion de la voir mourir aujourd'hui... La bonté que vous avez eue d'admettre Mlle Garcia a donné naissance à la crise que nous venons de traverser, à mille détails pénibles : accusations fausses, incertitudes, etc..., sans compter qu'il va falloir encore la soigner de cette blessure.. Il serait très possible, d'après ce qu'a dit Richard, qu'elle eût une fièvre cérébrale et en mourut...

— Georges vous êtes abominable !... Vous vous faites un jeu de m'épouvanter.

Après quelques minutes de silence, elle reprit d'une voix grave :

— Oui, j'ai peut-être souffert d'avoir voulu être bonne ; mais la compensation à tout, c'est que cela n'a pas été inutile. Don José serait toujours parvenu à s'introduire chez moi, et sans Manuela, sans son énergie, il serait en fuite... J'ai donc beaucoup de reconnaissance pour elle, et vous voyez que ma bonté m'a été utile. Et puis, il ne faut plus lui reprocher son origine. Je trouve, moi, que son courage et sa loyauté personnels effacent absolument vis-à-vis de nous, tout ce qu'a pu faire le colonel Garcia... On n'est responsable que de ses actes... Les siens la placent très haut dans mon estime...

— Bien. Arrivez-vous à me convaincre que Misie vous a été utile aussi ?...

— Oui. Misie m'a aimée uniquement. Mon cher Georges, je ne crois pas avoir à vous apprendre que c'est un très grand honneur d'être aimé de cette façon, même par un petit être inculte comme elle était.

— Oh !... cela !... Bonheur très négatif !...

— Et elle m'a rendu cet immense service de me rappeler à moi-même, au moment où je me sentais devenir méchante et haineuse. Oui, à l'instant où j'accusais

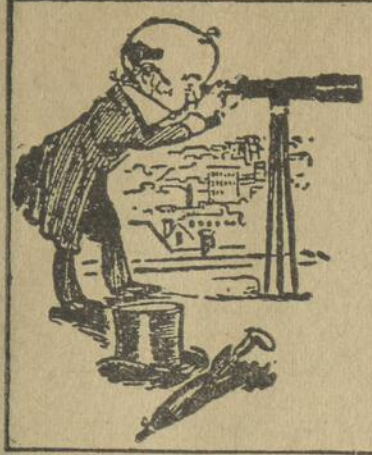
faussement Manuela, où je me raillais moi-même de ma sottise, où j'en venais à croire tous vos paradoxes contre la droiture et la générosité, la vue de ma pauvre petite et chère amie morte, calmée subitement...

"J'ai songé: puisque "tout" m'a abouti à cela, à cette profonde indifférence, à cette paix définitive ,à quoi bon ces colères, ces mépris, ces sentiments violents et pénibles... Il faut pardonner, il faut s'aimer. Il n'y a que cela cela de bon. — Et, mon cher Georges, puisque vous me parlez surtout au point de vue, des sensations personnelles, les sentiments affectueux sont beaucoup plus agréables à éprouver que ceux de la haine et du dédain... Essayez donc, vous verrez...

— Je crois, dit Georges, après un silence, que vous arriverez à faire de moi un saint homme ; ce ne sera pas sans peine. Mais vous êtes dans le bon chemin pour cela... Et je m'en vais faire un retour sur moi-même assez humiliant. Nous voici chez Mlle Garcia. Rassurez-vous sur son compte ; elle n'a bien certainement qu'une petite fièvre de fatigue. Vous voir, va la guérir.

Et il suivit sa cousine, plus touché qu'il ne voulait l'avouer, et sentant s'écrouler ses vieilles convictions : scepticisme, dédain, incroyance en Dieu. Et Marguerite, qui comprenait ses pensées, retint avec peine le désir de lui dire :

— Vous me demandez ce que m'a valu ma bonté ?... Ne fût-ce que d'avoir modifié vos idées fausses, je trouverais que c'est beaucoup ! Vous n'aviez qu'un esprit désagréable et paradoxal ; vous allez avoir un coeur bon et dévoué! Remerciez-moi, Georges. Vous me devez beaucoup !



# L'Astrologie Gratuite

**Le caractère, le talent, les chances de succès de ceux qui sont nés dans ce mois.**

**Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent éviter.**

# NÉES EN JUILLET

## Ce que ces personnes sont

Les personnes nées durant ce mois ont une intelligence supérieure et une grande habileté pour projeter et opérer de grandes entreprises.

Elles aiment à gouverner dans la maison et dans la vie de famille et elles ont un coeur ardent, bien qu'elles soient fréquemment considérées comme des personnes à coeur froid par ceux qui ne les connaissent pas.

Ces personnes sont tenaces dans leurs goûts et leurs répugnances et elles n'ont du succès que lorsqu'elles sont entourées de personnes qu'elles aiment.

Elles sont nées pour craindre la pauvreté, les malfaiteurs et les voleurs, et sont toujours mal à l'aise si on les laisse seules le soir ou la nuit.

Ces personnes sont généreuses, ont bon coeur et sont nobles de caractère, mais devront toujours se prémunir contre les amis ou les compagnons jaloux.

Elles sont orgueilleuses et justes et aiment la maison et ses environs; mais elles devront toujours être à la tête de la maison, c'est-à-dire qu'il faudra toujours les laisser conduire.

Elles sont très sensibles aux manques d'égards et devront toujours s'entourer de personnes aimables et de choses agréables, s'efforçant de réaliser que leur entourage est toujours tel qu'elles le rendent.

Les hommes et les femmes nés dans ce mois sont passionnés des voyages, et feront fréquemment de longs voyages, lorsqu'elles auront atteint un certain âge.

Ces personnes aiment l'argent avec passion et devront constamment, en vieillissant, se protéger contre l'avarice et éviter d'amasser des trésors cachés.

Ces femmes sont intellectuelles et feront de bouillants écrivains et des orateurs éloquents, et souvent on pourra les classer au premier rang dans les affaires civiles.

Les hommes réussissent mieux comme ingénieurs civils, électriciens ou architectes, et ont un grand jugement et des talents pour conduire.

Ces personnes sont passionnées pour le beau et l'artistique et aiment à être bien

mises, et à avoir une belle maison.

Elles sont portées à avoir des maux de gorge, de poumons et de rognons; mais, elles ont de si forts moyens de guérison qu'elles peuvent régler leur propre santé et leur propre vie.

La devise que ces personnes devront prendre et avoir constamment à l'esprit est la suivante:

**Regarde-toi, toi-même.**
**Connais-toi, toi-même.**
**Défends-toi, toi-même**

et le succès, le bonheur et l'amour seront leur partage.

Elles aiment avec passion, à voir leurs noms imprimés et recherchent toujours les louanges.

Elles sont quelquefois cruelles et vindicatives, et promptes à ressentir une critique personnelle.

Elles sont très volages, spécialement les femmes qui sont nées durant ce mois.

Elles sont nées avec d'excellentes mémoires, et ont un esprit vif pour tout comprendre.

Les hommes et les femmes nés dans ce mois sont portés à être tellement dévoués envers leurs parents qu'ils oublient d'être de bons maris et de bonnes femmes.

Ces femmes sont portées à avoir trop de sympathie pour le bien public, à un tel point qu'elles oublient leur santé, qui exige toujours beaucoup de soin.

Ces personnes sont portées à ressentir la critique personnelle, même quand c'est pour leur propre bien.

## NEES EN JUILLET

### Ce que ces personnes doivent faire

Les personnes nées durant ce mois doivent rechercher, avant toutes choses, la bonne chère et le soleil, parce que leur nature l'exige.

Elles devront essayer de ne jamais se trouver seules, durant la nuit, mais elles devront plutôt avoir quelque joyeux compagnon pour rester avec elles, parce qu'à l'approche de l'obscurité, elles auront toutes sortes de craintes et de terreur imaginaires

Elles ne devront jamais permettre à la maladie de trop prendre racine en elles, parce qu'avec ces personnes, les remèdes sont très lents à agir.

Ces personnes devront étudier dès leur enfance tout ce qui peut contribuer à raffermir leur volonté, et apprendre à distinguer le vrai du faux, tant dans les personnes que dans les choses.

Ces personnes devront apprendre à respecter les opinions des autres et à maîtriser leur penchant à la jalousie.

Elles devront apprendre à réaliser qu'elles pourront avoir du bonheur, même si elles ne sont pas à la tête de tout, comme c'est leur désir naturel.

Les femmes nées durant ce mois devront s'étudier consciencieusement avant leur mariage.

Elles devront apprendre à se maîtriser elles-mêmes et à cultiver la prépondérance en tout temps afin de jouir d'un heureux mariage.

Ces personnes devront apprendre à contrôler leurs fortes répugnances et à rechercher le bien dans les autres personnes.

Elles devront essayer de vaincre leur susceptibilité, chaque jour de leur vie, se demandant sans cesse: **"Pourquoi un autre désire-t-il me faire du mal?"**

Elles devront apprendre à se fier à leurs propres opinions, et ne pas se laisser entraîner par les hommages et la flatterie.

Elles devront se marier avec ceux qui sont nés en novembre, mars ou janvier ; mais ceux des autres mois conviendront tout aussi bien lorsque les deux partis auront appris à avoir plus d'empire sur eux-mêmes.

Les femmes nées durant ce mois devront porter du vert, toutes les teintes de brun, de rouge ou de gris si elles veulent mieux réussir.

Ces femmes devront porter un anneau orné d'une émeraude ou d'un onyx noir ; les hommes, une épingle de cravate ornée des mêmes pierres.

Ces personnes auront plus de succès dans les entreprises commencées en février et en septembre, et trouveront que le lundi est le meilleur jour de la semaine pour leur avancement.

Il n'y a que les personnes brillantes, bonnes, et qui ont une âme noble qui ont des vies heureuses, utiles, et abondantes, et qui connaissent ce que la **réalité** du succès signifie.

## NEES EN JUILLET

### Ce que ces personnes ne sont pas

Les personnes nées durant ce mois ne sont pas toujours paisibles et fermes et devront constamment tâcher d'obtenir la prépondérance.

Elles ne sont pas passionnées pour n'importe quelle sorte d'ouvrage et n'aiment pas à faire trop d'efforts et sont souvent réellement paresseuses.

Elles ne sont pas nées constantes et devront cultiver l'exactitude avant toute chose.

Elles n'ont pas de succès lorsqu'elles travaillent pour d'autres personnes, et devront de bonne heure dans la vie se mettre en affaires pour elles-mêmes.

Elles ne sont pas assez loyales envers leurs amis, prenant pour elles le moindre bavardage qui parvient à leurs oreilles et le croyant presque toujours.

Elles ne sont pas assez constantes, mais changent leur occupation trop souvent, perdant ainsi beaucoup de temps pour acquérir de la **réputation** et du **succès.**

Elles ne seront pas considérées comme des amies tant qu'elles n'auront pas fait une étude de leur caractère et appris à se conduire elles-mêmes.

Elles ne pourront pas atteindre leurs plus hauts et leurs meilleurs succès tant qu'elles n'auront pas appris que les épreuves **font** les grands hommes ou les grandes femmes et **corrigent** ceux qui ont peu de dignité ou d'âme.

Elles devront apprendre à être comme le chêne qui croît malgré la force des tempêtes, et tant qu'elles ne feront pas ceci, elles ne pourront pas obtenir la **fortune** ou la **gloire** durable.

Les personnes nées en juillet sont des plus heureuses lorsqu'elles s'unissent au plaisir des autres et qu'elles en font leur élément, parce que leur esprit demande de la distraction et de la camaraderie.

## NEES EN JUILLET

### Ce que ces personnes ne doivent pas faire

Les personnes nées durant ce mois ne devront pas se marier jeunes, mais devront attendre que leur expérience dans le monde ait développé leur jugement.

Elles ne devront pas se marier du tout, hormis qu'elles soient absolument sûres de leurs propres sentiments, et déterminées à faire leur part pour le bonheur mutuel.

Ces personnes ne devront jamais assister à des funérailles, hormis qu'elles

soient obligées d'y assister.

Elles ne devront pas trop parler, mais devront s'efforcer d'être des personnes qui écoutent attentivement, parce qu'elles dépensent fréquemment beaucoup trop de leur force nerveuse en vains propos.

Elles ne devront pas essayer à trouver des défauts dans les autres personnes, mais devront plutôt essayer de découvrir les bonnes qualités dans les autres.

Elles ne devront pas trop parler d'elles-mêmes ou jaser contre les autres, se souvenant que la personne qui raconte différentes **choses** est toujours la forte personnalité intéressante.

Ces personnes ne devront pas permettre à la susceptibilité de diriger leur vie, parce que ceci est le rocher contre lequel plusieurs brillantes carrières qui donnaient des espérances, ont fait naufrage.

Elles devront laisser aux autres l'avantage du doute et se répéter sans cesse à elles-mêmes: "Pourquoi désireraient-ils blesser mon amour-propre?" Je ne devrais pas désirer leur faire du mal en aucune manière, et je ne devrais pas croire que ce manque d'égards ou de respect a été fait dans l'intention de me blesser.

Une fois que ces personnes réalisent ce fait, et qu'elles éloignent d'elles l'orgueil blessé; le bonheur et le succès sont leur partage, et le **véritable** et **sincère** développement conduisant à la grandeur fera son oeuvre.

### Les Enfants nés en juillet

Il faudra faire beaucoup attention aux enfants nés durant ce mois, et il faudra commencer à les instruire dès leur bas âge.

Ils sont tellement sensibles qu'ils sont difficiles à diriger et il faut les traiter gentiment et avec soin.

Il faudra leur enseigner à être sympathiques envers ceux qui souffrent et qui ont de la peine, mais les éloigner de ces personnes autant que possible, parce que leur nature est très impressionnable dans l'enfance.

On devra leur enseigner dès leur première enfance à terminer n'importe quelle tâche qu'ils entreprennent, sans s'occuper de ce que les autres disent à propos de cela.

Les mères ne commenceront jamais trop vite à enseigner à ces enfants la fermeté d'intention.

Cette tendance à l'indécision et à l'inconstance, si elle n'est pas réprimée dès leur bas âge, elle sera un obstacle pendant toute leur vie, et juste au moment, où ces enfants sembleront parvenir aux succès, cette légèreté d'intention renversera tout de leurs mains déployées.

Ces enfants devront être habillés très simplement, mais bien, parce qu'ils ont par leur nature un bon goût, et qu'ils seront toujours inquiets et mal à l'aise dans des vêtements mal ajustés et qui ne sont plus de mode.

En premier lieu, il faudra enseigner à ces enfants à parler tranquillement et pas trop souvent.

On devra leur enseigner la valeur du silence et les avantages qu'ils obtiendront en surmontant leur agitation naturelle.

Ces enfants ne devront jamais coucher avec d'autres personnes, parce qu'ils deviennent facilement nerveux et malades.

Enseignez aux petites filles à ne pas aimer les bijoux et la toilette plus que toute chose, mais que la fermeté d'intention, l'exactitude en toute chose, et un caractère aimable et obligeant sont les plus grandes choses que la vie nous offre.

Enseignez aux petits garçons à ne pas

trop parler d'eux, à ne pas écouter les avis de n'importe quelle personne, mais de fixer une résolution, un but, un point quelconque dans leur esprit, et ensuite de combiner tous leurs efforts pour atteindre ce but.

Enseignez à ces intelligents, brillants et utiles petits enfants qu'ils ne peuvent pas être maîtres de leur propre destinée, tant qu'ils ne seront pas maîtres de leur naturelle agitation, et alors avec tout le tact, tout l'amour, et tout le pouvoir de suggestion que vous possédez, donnez-leur ce qu'une mère seule peut donner--le bienfait d'un **bon commencement,** c'est-à-dire de bien les élever dès leur première enfance.

—— o ——

## L'AME DE LA FRANCE

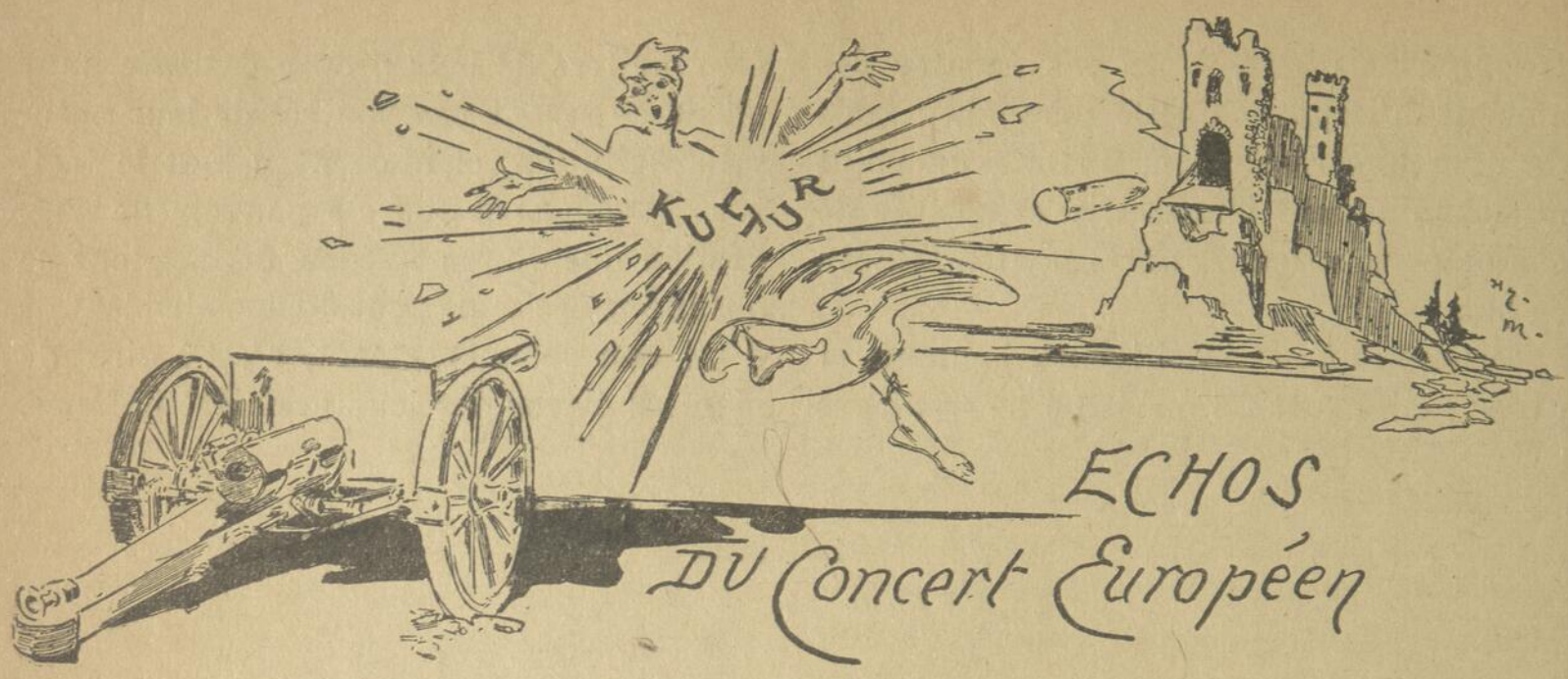
Sur la voie Appienne, un jour, creusant la terre,
Un ouvrier lombard découvrit un tombeau.
Une vierge au front blanc, sous un mince lambeau,
Reposait, souriante, en cette couche austère.

Par quels baumes puissants, par quel divin mystère
Son visage était-il demeuré frais et beau?
On mit sur un autel, où brûlait un flambeau,
Cette forme qui fut à la mort réfractaire.

France, ton âme, ainsi que l'antique beauté
Dont les siècles n'ont pu ternir la pureté,
Dormait si bien que tous, là-bas, la croyaient morte;

Mais le fer allemand l'arrachant au sommeil,
Elle se redressa plus sereine, plus forte,
Et plus resplendissante aux rayons du soleil!

Maurice OLIVAINT.




## LA DISCIPLINE DANS L'ARMEE BOCHE

De longue date on connaît les rigueurs de la discipline allemande, et combien elle témoigne du peu de respect de la dignité humaine. Un officier allemand en a donné naguère à Gand, en présence de plusieurs spectateurs, un échantillon des plus réussis.

Son ordonnance avait négligé d'enlever une petite tache du manteau de l'officier. Pour le punir, celui-ci fit mettre le soldat au port d'arme et, avec une sorte de knout, il dut recevoir plusieurs coups de fouet à la figure.

Malgré la douleur cuisante, l'ordonnance coupable supporta les coups sans se plaindre. Quand les bourreaux se furent éloignés, les spectateurs indignés lui demandèrent comment il avait pu supporter un pareil traitement. Le soldat boche se redressant alors fièrement, répliqua : "—Mon officier a châtié en moi, non la personne mais le soldat."

Il révélait par là toute l'âme du peuple allemand, plié sous la botte du militarisme impérial, et qui, en dépit de tout ce que l'on peut prétendre, demeure battu et content.

—— o ——

## CE QUE C'EST QUE LES BACHI-BOUZOUKS

En turc, ce mot veut dire "les mauvaises têtes", les "têtes de désordre", et il désigne une sorte de corps franc que le Sultan lève en temps de guerre, si besoin est. Ce sont les Bachi-Bouzouks qui, dernièrement, se sont si cruellement distingués au cours des massacres d'Arménie.

Ils ont, en somme, quelque analogie avec ces corps de pillards formés par les apôtres de la kultur pour semer la terreur dans une contrée envahie, les incendiaires de Louvain, les cambrioleurs de

Termonde et de tant de villes de France.

Ces troupes turques, composées de gens tarés, sont souvent plus dangereuses pour ceux qu'elles sont censées servir que pour leurs ennemis.

Il n'est point de soldats au monde plus indisciplinés. Même Sir Richard Burton, qui les commanda, fut, malgré toute son énergie, obligé de fermer les yeux sur leurs excès. Et voici ce qu'il écrivit:

"Ils se battent généralement quand ils sont pris de boisson, et leurs duels sont assez originaux. Deux adversaires se mettent en face, à dix pas, et leurs témoins se tiennent auprès d'eux. Tous, duellistes et témoins, tiennent dans une main un pistolet chargé et dans l'autre main un verre de raki, une sorte d'eau-de-vie. Celui qui a vidé le verre le premier ouvre le feu et son adresse est telle que son adversaire tombe généralement tué sur le coup".

—— o ——

## LES BLESSURES AU COEUR

Contrairement à ce que l'on croit, une blessure au coeur n'est pas fatalement mortelle, et au début de la guerre on soigna dans une ville du Sud-Ouest un major anglais qui avait eu le coeur percé par une balle.

Le projectile, tiré de près, pénétra avec une rotation très rapide sur son axe et à une température élevée qui le rendait aseptique.

La plaie, pour ainsi dire cicatrisée par la balle, se ferma très vite, aucun épanchement grave n'ayant eu lieu.

En revanche, ce blessé souffrit très longtemps d'une plaie faite au sommet d'un de ses poumons par une balle morte qui le frappa par ricochet, après avoir touché la terre.

## IL N'Y A PAS QUE LES GRANDES NATIONS QUI ONT DES ARMEES

Le Pape et le Prince de Monaco ont leurs gardes personnelles qui sont des armées en miniature. En fait, cela n'a rien d'étonnant, ils sont des chefs d'Etat.

Il y a des armées de ce genre en Angleterre. C'est illégal, mais la loi anglaise est une grande dame discrète qui sait fermer les yeux et tolérer tout ce qui se rattache à quelque tradition ancienne.

Le duc d'Atholl a une armée de 200 hommes, que la reine Victoria passa jadis en revue. Ces hommes, hauts de cinq pieds six pouces, sont de vigoureux Ecossais, recrutés parmi les montagnards les plus forts. Ils composent, probablement, le plus bel assemblage d'hommes armés qui existe à l'heure actuelle.

Au lendemain de la déclaration de la guerre, le Duc a mis sa petite troupe au service du roi George; elle a été versée dans un régiment régulier écossais—mais le duc (et c'est là une coquetterie princière) paye de ses propres deniers l'entretien de ses hommes pendant toute la durée de la campagne.

Le Duc de Fyfe a aussi son armée, dont les hommes portaient d'immenses piques, exactement comme au moyen âge. Inutile de dire qu'ils ont aujourd'hui renoncé à cet instrument désuet pour le fusil et la bombe.

Achevons cette nomenclature en citant les familles Stuart Archer et Farquarson et le marquis de Donegal, comme propriétaires d'armées personnelles.

—— o ——

## CE QUE PENSENT LES MARINS BOCHES

Un matelot américain, dont le navire fut torpillé par un submersible allemand, et qui fut recueilli à bord du bateau pirate, raconte que tous les marins de l'U-12 avaient l'intime conviction que l'Allemagne finirait par être vaincue.

Tous attribuaient la guerre à la mégalomanie du kaiser. Ils expliquèrent à ce neutre qu'après une longue croisière, ils étaient rentrés à Kiel pour réparer des avaries. Tous espéraient quelques semaines d'un repos bien gagné.

Aussitôt débarqués, pourtant, on les força, revolver au poing, d'embarquer sur un autre sous-marin et de reprendre la mer.

—— o ——

## LES OISEAUX ET LA GUERRE

Le monde des oiseaux doit être singulièrement dérangé dans ses habitudes, dans les régions où l'on se bat.

En effet, la télégraphie sans fil est installée et fonctionne partout et l'air doit être "saturé" si l'on peut dire, d'ondes herziennes. Il y a quelques années déjà, des observateurs avaient noté que les mouettes semblaient surtout souffrir de la T.S.F., mais que les pigeons eux-mêmes lui devaient de se perdre souvent en route.

## POT-AU-FEU BOCHE!

Un journal allemand, la "OEsterreichische Chemitzerzeitung", fait connaître à ses lecteurs cette formule due, comme bien l'on pense à un illustre savant boche pour faire un excellent bouillon avec de vieux os:

"On fait bouillir les os dans une solution d'acide chlorydrique qui dissout les sels alcalins. De cette cuisson on ne retient que le fond qui renferme tous les principes nutritifs qu'il suffit de mélanger à une solution de bicarbonate de soude très délayée. Quelques gouttes de cet extrait suffisent ensuite pour faire un "excellent bouillon".

Faut-il tout de même que le bon vieux pot-au-feu se fasse rare dans les marmites boches!...

## L'ORGANISATION DE L'ESPIONNAGE ALLEMAND

Au printemps de 1913, à Mazarron, pointe extrême de l'Espagne, près de Gibraltar, un mendiant se présentait chez le propriétaire d'un chantier de constructions navales en lui disant que, sans ressources, il le priait de l'occuper par charité, pour soigner les chevaux ou pour tout autre travail de manoeuvre, et tout cela pour un morceau de pain, car il n'exigeait que sa nourriture. Or, au bout de quelque temps, on constata qu'il s'agissait d'un individu très instruit, très calé en fait de mécanisme, concernant les moteurs en particulier. Le mendiant ex-

pliqua alors qu'il avait eu des revers de fortune. Et il rendit de tels services à l'établissement qu'il devint rapidement chef du chantier. Il se construisit même un canot à moteur et il passait en mer ses heures de loisir.

Vint la déclaration de guerre et notre bonhomme rentra en Allemagne. Jusque-là, rien que de très naturel.

Mais, dans le commencement de cette année, la station radiotélégraphique espagnole de Mazarron reçut, une nuit, un message par lequel on priait les télégraphistes de bien vouloir présenter au propriétaire du chantier, ainsi qu'à sa famille, "de vifs remerciements pour l'immense service qu'il avait rendu au commandant du premier sous-marin allemand doublant la passe en plongée pour pénétrer dans la Méditerrasée."

C'était signé von Weddigen.

Ainsi le faux mendiant avec son canot à moteur, avait exploré tous les courants de la passe et tous les hauts fonds de la côte, connus seulement des pilotes de l'Etat. Et voilà comment les sous-marins allemands purent si facilement franchir Gibraltar.

—— o ——

## LA TERREUR DU CANON

Des renseignements certains ont établi qu'après la bataille de Neuve-Chapelle, plus de trois cents hommes d'infanterie allemande, rendus absolument fous par l'horreur du combat, furent évacués sur un asile d'aliénés des environs d'Aix-la-Chapelle.

D'autres soldats, momentanément atteints de "maboulisme", s'enfuirent dans toutes les directions et l'on dut établir une véritable chasse à l'homme à l'intérieur des lignes allemandes.

## LE STRATAGEME D'UN AVIATEUR RUSSE

Un aviateur russe qui avait survolé le territoire ennemi en compagnie d'un officier observateur, avait été obligé, à son retour, d'atterrir, par suite d'une panne de moteur.

Le pilote et l'officier portaient des costumes de cuir sans aucun insigne. Brusquement, tandis qu'il travaillait au moteur, sept soldats autrichiens, commandés par un sous-officier, passaient au sommet d'une colline. Toute résistance était impossible, car les aviateurs ne possédaient pour toute arme que des revolvers.

L'officier russe, heureusement, parlait l'allemand. Appelant énergiquement le sous-officier autrichien, il lui ordonna, d'un ton péremptoire, de venir l'aider.

Celui-ci, se croyant en présence d'un de ses supérieurs, s'empressa d'obéir. Bientôt le moteur était en marche, et, de l'avion qui décrivait des spirales, tomba un papier remerciant les Autrichiens de l'aide qu'ils avaient apportée à des Russes.

On juge de la fureur des sujets de François-Joseph!

—— o ——

Au seizième siècle, les duellistes étaient très nombreux et ils se battaient avec le sabre dans la main droite et la dague dans la main gauche pour se protéger des coups.

## LA LUMIERE DU MONDE

En 1832, Creutzer, l'illustre auteur de la "Symbolique", disait à Edgar Quinet, qui racontait le fait en 1871:

—Il m'arrive une chose extraordinaire... Je ne puis comprendre la philosophie allemande que si elle m'est expliquée par un Français.

—Cela ne m'étonne pas, répondit Quinet. Pour descendre dans un caveau, il faut une lanterne. Et c'est, ajoutait-il, parce que la France est cette lumière du monde qu'ils ont juré de la détruire.

—— o ——

## LA CHIMIE DE GUERRE

A guerre de gaz asphyxiants et de liquides enflammés a été condamnée par l'article 23 de la convention de La Haye, en 1907. Une annexe de la convention proscrit les projectiles dont l'objet est la diffusion de gaz asphyxiants ou délétères. Bien entendu, ces conventions furent signées par l'Allemagne.

Or, l'utilisation des gaz toxiques fut mise à l'étude par les Allemands en 1909. En 1910, ils expérimentèrent un appareil réunissant les conditions nécessaires pour repousser loin des côtes de la mer, sous un nuage de fumée asphyxiantes, les troupes qu'une force ennemie tenterait d'y débarquer.

Mais est-il donc nécessaire d'établir la préméditation des crimes allemands?

—— o ——

## ZEPPELINS PERDUS

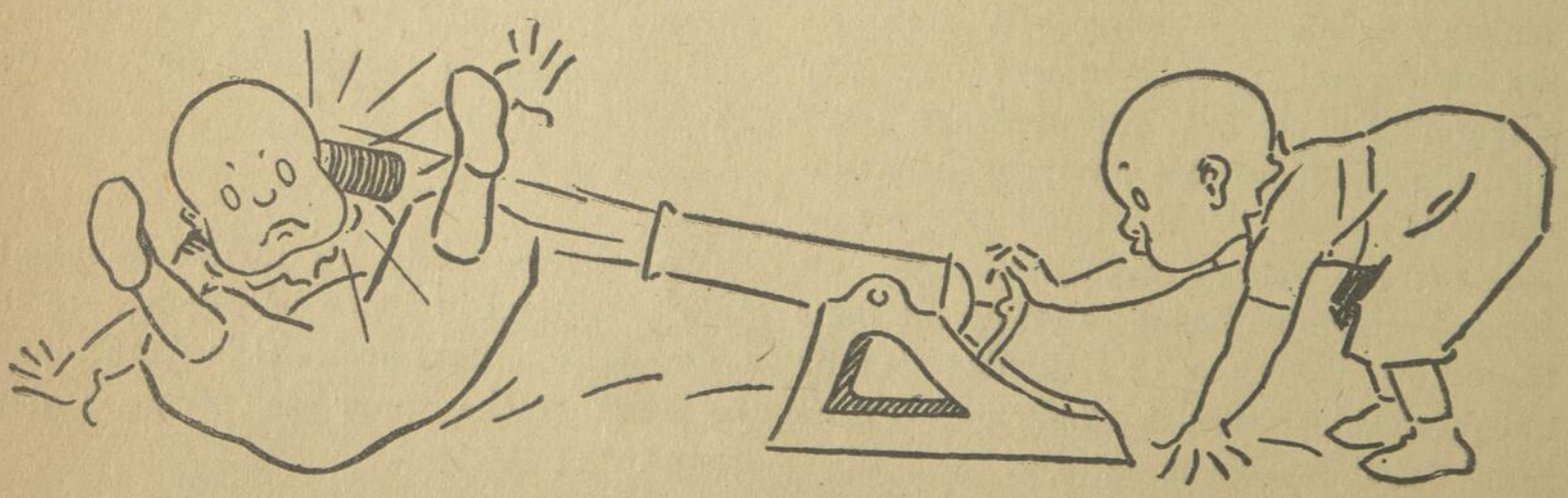
Il paraît établi que, depuis le commencement de la guerre, l'Allemagne a perdu 47 zeppelins et près de 400 aéroplanes.

Les victimes, c'est-à-dire les soldats qui les montaient, atteignent le chiffre de 1,400.

L'Autriche a perdu tous ses dirigeables et 195 aéroplanes; elle n'a pas remplacé ses dirigeables; l'Allemagne en a construit une quarantaine, dont quelques-uns ne sont pas encore terminés.

—— o ——

Au 16ème siècle la moyenne de la vie humaine n'était que de 19 à 20 ans.



# SI VOUS NEGLIGEZ VOS OREILLES, VOUS POUVEZ EN MOURIR

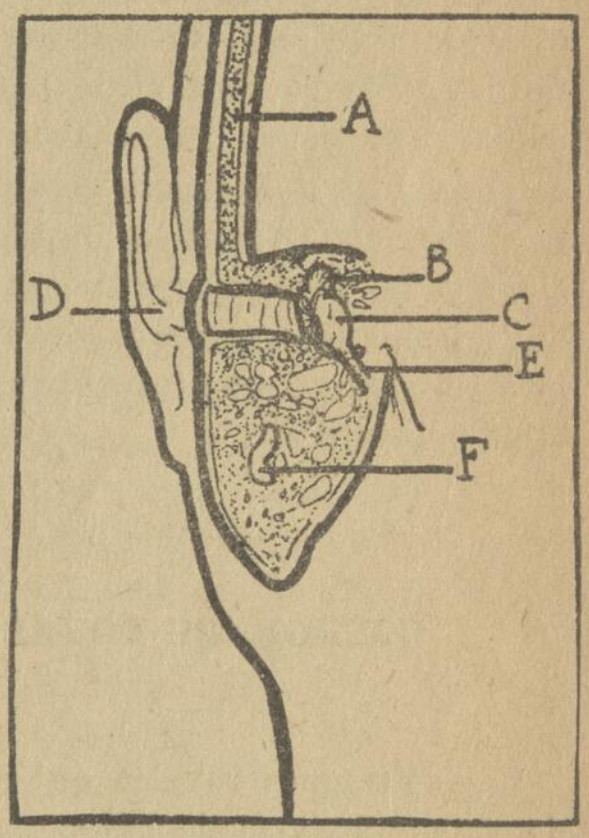
Nous ne prêtons jamais assez d'attention aux oreilles et c'est précisément parce qu'elles nous causent rarement du trouble que nous en prenons peu de soins, quoiqu'elles méritent une attention toute spéciale. C'est grâce au peu de soins que nous donnons à cette partie si délicate et si fragile de notre organisme que l'on voit augmenter d'une façon si effrayante le nombre des décès, les maladies et les cas de surdité complète.

Une des principales causes des maladies des oreilles, c'est la pratique habituelle que l'on a d'injecter dans les oreilles de l'eau chaude ou du lait comme désinfectants, au moindre épanchement un peu abondant de cérumen dans le conduit externe. Le cérumen est une substance visqueuse et épaisse secrétée par les glandes de l'oreille dans son conduit intérieur, et l'épanchement du cérumen est appelé communément la suppuration des oreilles. Cette suppuration est surtout abondante chez les enfants mais quelquefois aussi chez les grandes personnes.

La cause habituelle de cette suppuration est une infection dans la gorge ou le pharynx et qui, à travers la trompe d'Eustache atteint l'oreille moyenne et y cause une inflammation. Le pus s'accumule dans ce conduit et finalement filtre à travers le tympan de l'oreille pour s'écouler plus ou moins abondamment dans le conduit externe.

Si lors de ces épanchements l'oreille est lavée intérieurement par une personne autre qu'un médecin ou une infirmière compétente, il y a un grand danger pour que le liquide injecté le soit avec une force trop grande qui le force à pénétrer jusque dans l'oreille interne en perforant le tympan.

Cette perforation du tympan peut donner naissance à la maladie connue sous le nom de "mastoïdite" qui est une inflammation très douloureuse des




*Croquis montrant le point de départ de beaucoup de maladies dans les oreilles.*

*A—Os du Crâne.*

*B—Partie à travers laquelle l'infection peut passer pour gagner les cellules mastoïdiennes.*

*C—Oreille moyenne qui peut être atteinte par le liquide injecté quand la membrane du tympan est perforée.*

*D—Conduit externe de l'oreille.*

*E—Trompe d'Eustache à travers laquelle l'infection passe de la gorge et du pharynx dans l'oreille.*

*F—Cellules mastoïdiennes, dont l'inflammation peut causer la surdité ou nécessiter l'opération de la trépanation.*

cellules mastoïdiennes. La mastoïdite est un abcès purulent et très douloureux qui nécessite la trépanation.

C'est donc faire oeuvre de grande prudence que de consulter un médecin sitôt que des écoulements trop considérables de cérumen semblent nécessiter l'injection dans les oreilles d'eau chaude ou de produits antiseptiques. Quoique ces écoulements par eux-mêmes ne soient pas du tout dangereux, il y a grand danger à s'injecter soi-même; il vaut mieux être prudent et se faire traiter par une personne compétente.

Chaque fois que l'oreille a été injectée et lavée avec soin, on doit assécher parfaitement le conduit et le tenir bouché pendant plusieurs heures avec un peu de coton. On ne doit jamais tenir trop longtemps du coton dans les oreilles, cela, en élevant la température interne du conduit, irrite la membrane du tympan en la maintenant à une température anormale et privée d'air.

—— o ——

## COURONNES ROYALES

Les couronnes royales qui ont le plus de valeur sont: celle qui appartenait au roi de Portugal et qui est maintenant la propriété de l'Etat, elle est estimée à $8,000,000 et la couronne royale d'Angleterre évaluée à $1,800,000. Le Sultan de Johore porte sur lui quand il est revêtu de ses ornements royaux, y compris la couronne, une valeur de plus de $12,000,000. Le sultanat de Johore est situé dans la presqu'île de Malacca; depuis 1885 il est sous le protectorat de l'Angleterre.

—— o ——

## Les Oiseaux Avertisseurs

Les oiseaux peuvent, dans une certaine mesure, renseigner sur une prochaine attaque allemande faite au moyen des gaz asphyxiants.

Bien avant que l'odeur de ces gaz ne puisse être perçue dans les tranchées, on peut entendre pendant la nuit le réveil tumultueux des oiseaux qui quittent en masse les branches sur lesquelles ils étaient perchés.

Les oiseaux s'éloignent à tire d'ailes de la zone devenue irrespirable et leur fuite est un salutaire avertissement pour nos hommes.

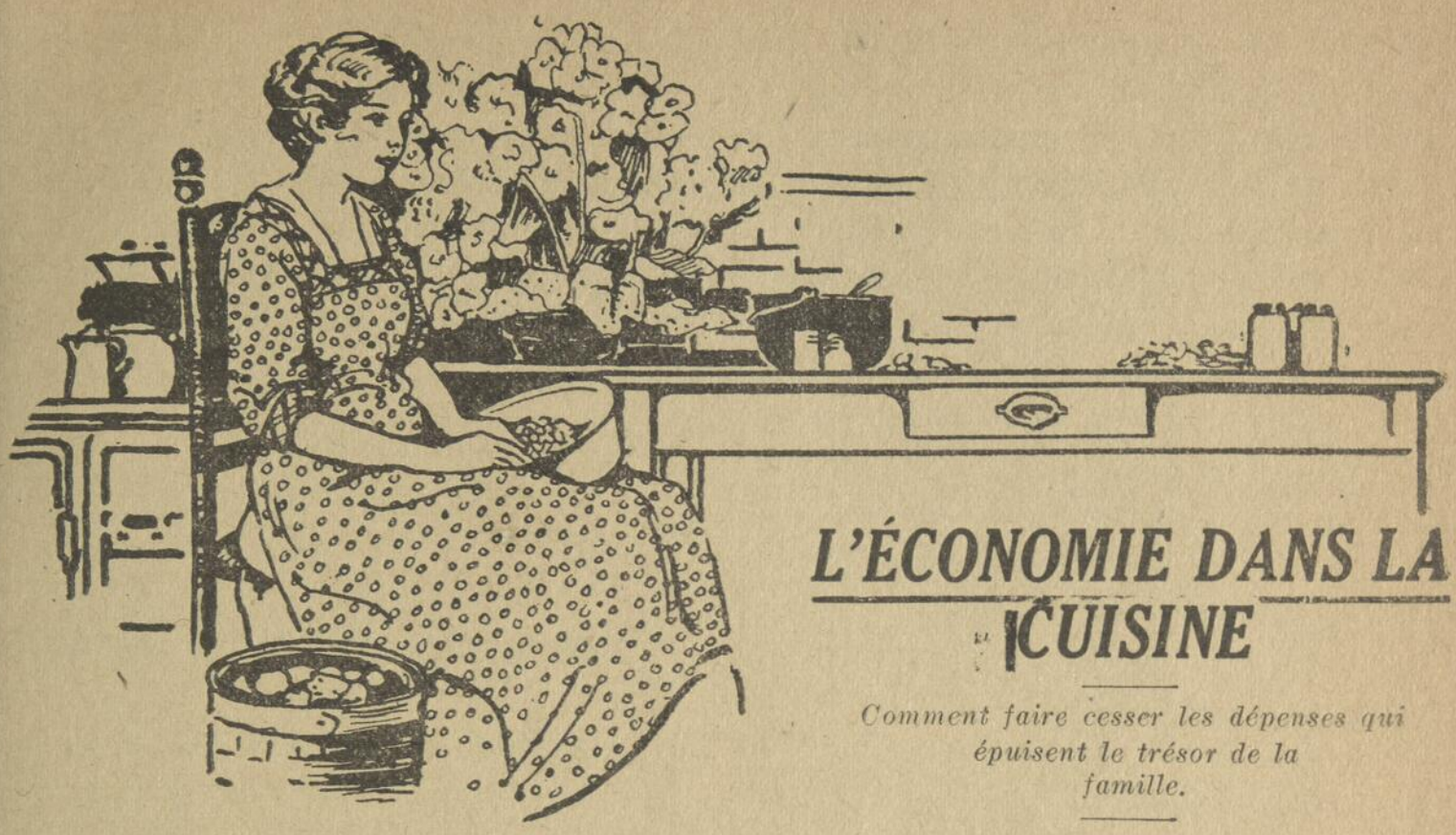
—— o ——

## L'ORIGINE D'UN MOT

D'après des preuves certaines le mot "tennis" vient du mot français "tenez", qui est la 2ème personne du pluriel de l'impératif du verbe tenir. Il y a quelques années un professeur anglais, M. Skeat, a retrouvé et rendu publique cette origine. C'est dans un manuscrit de Gower qui date de 1399 que le mot est pour la première fois employé, il est écrit "tenetz" et il y est dit que cela signifie "see here", "look out" et peut s'employer à la place de "play".

—— o ——

Une seule huître peut reproduire plus d'un million de petites dans une seule saison.



# L'ÉCONOMIE DANS LA CUISINE

*Comment faire cesser les dépenses qui épuisent le trésor de la famille.*

Les principales dépenses dans chaque maison se trouvent dans la cuisine et sont causées par un nombre infini de petites choses presque imperceptibles qui épuisent à fond le trésor de la famille, en une seule année.

Les suggestions qui suivent pour l'économie dans la cuisine sont si importantes que si elles sont suivies avec attention ce sera possible pour une famille de trois ou quatre personnes de faire des petites extravagances dans l'achat de meilleurs aliments — la seule extravagance qui soit payante.

Le poêle à gaz requiert notre plus grande attention. Il y a dans presque toutes les cusines une perte continuelle de gaz, lorsque vous faites cuire les aliments

On l'allume avant d'en avoir besoin et on le laisse brûler lorsque l'on désire s'en servir bientôt, bien que les allumettes soient bien meilleur marché que le gaz. Aussitôt que la clef sera suffisamment tournée de manière à produire une flamme bleue très claire, c'est impossible ensuite d'obtenir plus de chaleur en tournant la clef encore plus, mais cependant, on brûle deux fois plus de gaz. Lorsque l'eau a atteint son point d'ébullition, le gaz doit être baissé afin de la conserver bouillante. Les légumes seront bien meilleurs si on les fait cuire tranquillement au lieu de les faire bouillir vivement. Le jour du repassage lorsque les fers seront bien chauds, on peut les conserver chauds en mettant le gaz très bas.

Les amateurs de la cuisine électrique insistent que le compte du gaz peut être rendu assez petit, que ça ne vaudra pas le temps payé au collecteur qui vient en faire la collection. Certainement où il n'y a pas de servante et où les services de la ménagère ont quelque valeur en dehors de sa cuisine, un de ces accessoires qui épargnent le travail et le temps doit être considéré aussi indispensable que le poêle.

Qu'importe la qualité d'une glacière, la glace peut être conservée deux fois aussi longtemps si elle est bien enveloppée. Une vieille couverture simple coupée en deux morceaux peut être employée lorsqu'il y a

une cour où les morceaux peuvent être suspendus à l'air et au soleil. Pour un appartement, une enveloppe épaisse de journaux renouvelés chaque jour est un bon remplacement. Si les cruches, les pots en verres ou les bouteilles d'eau sont conservés dans la glacière, ceci empêchera de casser la glace pour avoir de l'eau froide. C'est une économie mesquine que de se passer de glace en été elle peut être payée par la nourriture que l'on peut conserver par son usage et qui serait perdue autrement, de plus on a le confort d'avoir du beurre frais et de bien conserver la crème, le lait, les oeufs, la salade, les légumes et les fruits. Les aliments peuvent être conservés d'un repas à un autre, tandis que, sans glace, il faudrait les jeter souvent.

La préparation des légumes est une source abondante de gaspillage. Ce n'est pas une exagération de dire que dans la grande majorité des maisons, le compte des légumes est doublé en pelant les légumes trop épais. Une dame qui a plusieurs années d'expérience dans l'entretien d'un ménage racontait un jour qu'elle avait eu plusieurs servantes et qu'elle avait été obligée d'enseigner à chacune, comment peler et enlever le coeur des pommes, comment peler et enlever les yeux des patates, comment peler les navets, les oignons les tomates, les concombres et toutes sortes de légumes sans perdre une particule de la partie comestible. Ceci semble un item très petit, mais il fait pne grande différence dans le montant des charges des légumes, durant l'année.

Il faut aussi veiller tous les jours sur les fruits et les végétaux en sa possession et les pommes, les patates, les tomates, les poires, les pêches, les cantaloups, les bananes et les oranges qui ont une partie molle ou une tache quelconque, doivent être utilisés les premiers. Si quelques tomates ou quelques fruits ne sont pas assez mûrs, il faut les mettre au soleil pendant un jour ou deux. C'est une très petite peine comparée à la satisfaction de les avoir sur votre table bien mûrs.

"A Suivre"

—— o ——

## LES BIENFAITS D'UN POISON

L'habitude de prendre de l'arsenic est très forte dans les pays de montagne parmi les paysans. Ceux-ci commencent à absorber de petites quantités et peu à peu le corps s'habitue à ce poison et ils arrivent à prendre des doses assez fortes sans danger. Il paraît que grâce à cette habitude les habitants peuvent grimper dans les montagnes en portant des poids assez lourds et cela avec beaucoup plus de facilité que s'ils n'en prenaient pas.

—— o ——

## DES FABRIQUES QUI SE DEPLACENT

En Suède on a établi des fabriques de conserves sur des bateaux, et ces bateaux jettent l'ancre près des endroits où le poisson se trouve en abondance. Il peut ainsi suivre les poissons lors de leurs migrations et les bateaux pêcheurs ont peu de route à faire pour y apporter leur capture, de sorte que le poisson est préparé alors qu'il est tout frais et il est de suite mis en boîte.

—— o ——

# L'ETONNANTE HISTOIRE
## d'UN FUSILLE RESSUSCITE

Cette histoire est sans précédent. Elle a l'air d'un conte fantastique. Si, pour la confirmer on n'avait des témoignages formels, multiples, irrécusables, ce serait à n'en rien croire. Mais il est des preuves: d'abord les balles qui constellent le corps du héros, sa fiche d'ambulance, le récit de ses compagnons. Puis la loyauté du conteur. Voici un homme qui, entré dans la mort plus loin que tout autre au monde en est sorti vivant.

Je vous présente d'abord mon héros. Vingt-trois ans: Parisien de Paris, le treizième arrondissement l'a vu naître. Il se nomme Edmond X... On le soigne dans un hôpital de Paris.

Un peu pâli par de longs mois d'ambulance, tendre, modeste, volontiers rieur, il se lève maintenant, vaque à de menus travaux, réapprend la vie, pour tout dire.

Son bras droit, brisé par quatre balles, pend à son côté, inerte, mort. Il boîte des deux jambes. Sa tête a parfois d'étranges bourdonnements.

Le major-chef Z..., qui le soigne, répond cependant de sa complète guérison. Ce sera mieux qu'un invalide. Fort de l'espoir qu'on met en lui, ce rescapé de la mort a, inscrits ardemment dans ses prunelles noires, ses gestes, tout son être, le désir et la joie de vivre.

Appartenant à la classe 13, il avait devancé l'appel. Le 2 août, avec ses camarades du ...*, il était des premiers engagements à la frontière.

Deux semaines, plus tard, en Belgique, il sauve un de ses camarades blessés, l'emporte au nez de l'ennemi, gagne la citation et son galon de brigadier. Huit jours passent. Un matin, le brigadier X... Mais ici, l'histoire commence:

"C'est le 24 août 1914, en pleine retraite. Nous sommes dans les Ardennes belges. Voici la ville; ne la nommez pas... L'ennemi l'occupe toujours, et des amis que j'ai laissés là-bas pourraient payer cher ma résurrection...

**En patrouille.** "En ce temps-là, les cavaliers se battaient à cheval. En patrouille avec mon officier, nous galopons en forêt. L'herbe amortit le pas de nos chevaux. A un tournant de sente, nous nous trouvons nez à nez avec huit sentinelles, le fusil entre les jambes. Eux et nous restons interloqués! Puis nous chargeons.

"Mais un peloton de uhlans débusque à quatre cents pas. Mon officier a le temps de s'échapper. Moi, je tombe, mon cheval tué sous moi. La carabine au poing, j'ai le temps de dégringoler une des sentinelles.

Maintenant, qu'importe ma vie? Je l'aurai fait payer... Les uhlans m'entourent. Un coup de lance en pleine poitrine me désarme. Je suis fait prisonnier. Il est dix heures du matin.

"On me ramène à l'arrière, dans la petite ville. On nous cantonne, vingt-cinq lignards et moi, chez un notaire.

"Au petit jour, on me tire de ma geôle. L'officier, en bon français, m'ordonne:

"Le régiment va traverser la ville. "Vous, le "Franzose", porterez le dra-"peau allemand!..."

"Ahuri, je le regarde. Puis avec fermeté, je déclare: "Je suis soldat français, "chasseur au ...*. Je ne porterai pas vo-"tre drapeau!..."

"—Alors, vous serez fusillé!" dt-il, sans élever la voix.

"Du même ton, flegmatique: "Fusillez-"moi, mais je ne porterai pas votre dra-"peau!..."

"L'officier détache sept hommes, avec une voiture. Comme la scène a eu des témoins, il convient que l'assassinat se consomme ailleurs. On me fusillera à la première maison du premier village, en arrière de la petite ville.

"On me ficelle. On me jette sur la carriole. Nous partons.

"En route, nous rejoignons une petite troupe: huit fantassins prisonniers, attachés aux mains, et sous bonne escorte. Ils se mêlent à nous. Je crie à mes compagnons: "On veut frapper votre imagina-"tion. Je vais être fusillé. Ne vous laissez "pas démoraliser, camarades!" Eux, ne savent ni où ils vont ni ce qu'on prétend faire d'eux.

"Un village se présente. A la première maison, la troupe fait halte.

"Vous allez être tous fusillés!" déclare le lieutenant qui commande. Et il ricane.

"Toujours ficelé, je suis descendu sur le trottoir. On me dresse contre le mur. Aux autres, on fait faire un "à droite!" Sur le trottoir d'en face, le piquet nous vise déjà. "Feu!..."

"Je dois dire que les soudards étaient abominablement ivres. C'étaient, je me souviens, des soldats du 33e régiment d'infanterie allemande. J'ai, gravés dans ma mémoire, leurs moindres traits. Que je n'en rencontre jamais un sur ma route!...

"Je tombe: quatre balles dans le bras droit, trois dans la jambe, une dans le flanc.

**Le coup de grâce**

"Combien de temps a passé, je ne saurais dire. De terribles souffrances m'éveillent. Un long moment, sans oser ouvrir les yeux, je me crois dans la mort... La mort, c'est cela, ça ressemble rudement à la vie!... Je me risque à regarder autour de moi. Le soir tombe: le ciel se remplit d'ombres. Les Allemands sont partis. Je vois autour de moi les cadavres crispés des huit fantassins. Cela me fait peur. Je veux me lever. Je crie.

"Un officier à cheval passait. Je lève la main pour implorer son secours. L'officier allemand descend de cheval, et tirant son revolver, froidement, à bout portant, sans dire un mot, me tire un coup dans la tête. Le coup de grâce!... Autant valait, n'est-ce pas?

Et cependant, tout n'était pas fini.

"Le lendemain, je sens brusquement des forces nouvelles rentrer en moi. Avais-je remué? En écoutant les pulsations de mon coeur, avait-on vu que je vivais? Un docteur à lunettes d'or était penché sur moi. Cependant, sur son ordre, l'infirmier qui l'accompagnait, jetant sur moi une toile de tente, y épinglait une étiquette :

# VOTRE KIMONO

## peut être scrupuleusement NETTOYÉ A SEC

sans le moindre danger de flétrir ses couleurs délicates ou d'endommager, soit le tissu soit ses fines et fragiles garnitures.

¶ Kimonos, matinées, robes de bain, etc.en tous genres d'étoffes sont remis à l'état de neuf par notre procédé. Les taches et souillures sont enlevées, les couleurs ravivées et le vêtement pressé de telle façon qu'il paraît neuf, et cela pour une dépense insignifiante.

¶ Envoyez votre kimono, nous répondrons avec promptitude et en tout temps à vos demandes.

**DÉCHAUX FRÈRES, Experts nettoyeurs français**

**Téléphone Bell Est 51 et 52 — — Téléphone Bell Est 301**

*Succursale :* 197 *Ste-Catherine Est*

*Atelier :* 661 *Montcalm.*

*Succursale :* 710 *Ste-Catherine Est*

"Pas transportable".

"Cette étiquette m'a valu mes plus grands malheurs. J'avais gardé ma connaissance, mais sans la force de bouger ni d'appeler. En vertu de ce "pas transportable", accroché sur mon cadavre, aucun infirmier ne s'occupait de moi. Trois jours je suis resté ainsi: trois jours, vous pouvez m'en croire, longs comme trois siècles.

"Un soir, je sens qu'on me soulève. Je songe: on va m'enterrer. Je devine confusément qu'une charrette m'emporte. Je lutte pour ne pas m'endormir. Mais voilà qu'un homme, étendu à mon côté, est pris d'un vomissement effroyable. Ma figure est toute mouillée. Cela me donne le courage du suprême effort. Je m'éveille de la torpeur de la mort. Je tends toute ma volonté: je râle.

"Qu'est-il ensuite arrivé? Je me suis trouvé sur un lit d'ambulance, ayant sur ma figure l'ombre d'une cornette. Des religieuses belges me soignaient. Un docteur allemand donnait des ordres. Je vivais.

"Par la suite, j'ai appris que deux infirmiers allemands, m'ayant ramassé, m'avaient pris pour un soldat blessé en combattant. Je me suis gardé de rien dévoiler de la réalité. Je suis resté dix mois en Belgique, puis trois en Allemagne. Le 22 septembre, j'ai été évacué avec tout un convoi de grands blessés. Et me voilà... Ma vie recommence..."

Mais grave soudain, serrant les dents, le brigadier X... murmure comme pour lui: "La vie... pour me venger!"

—— o ——

Un turban, (coiffure des turcs) est formé de vingt verges de mousseline très fine et très douce.

## DANS LES MINES DE CHARBON

Le nombre des mineurs du monde entier est estimé à 4,000,000 d'hommes. Sur ce nombre, un million et demi sont employés exclusivement dans les mines de charbon, savoir : 535,000 en Angleterre; 300,000 aux Etats-Unis ; 285,000 en Allemagne ; 100,000 en Belgique ; 44, 000 en Russie. Depuis la guerre ce chiffre a dû augmenter considérablement en raison des quantités énormes de charbon ou de minerai qui sont employées.

—— o ——

## LES PEAUX DURES

La baleine est l'animal qui a la peau la plus épaisse. Nulle part sa peau n'a moins que plusieurs pouces et à certaines parties du corps elle atteint 2 pieds d'épaisseur.

Parmi les autres animaux, la peau la plus épaisse et la plus résistante est celle du rhinocéros de l'Inde et ensuite de l'hippopotame. Ces animaux ont la peau si dure que même une balle les traverse difficilement.

—— o ——

En général dans tous les pays chrétiens le deuil d'un mort aimé se porte en noir. Toutefois quelques pays ont d'autres usages et l'on voit au Brésil les parents porter le deuil d'une fille quel que soit son âge en portant des habits d'un beau rouge écarlate tandis qu'en Abyssinie le deuil se porte en gris. Dans les pays musulmans il se porte en bleu ou en violet; au Japon et en Chine en bleu. D'autres peuples témoignent de leur douleur en se rasant les sourcils ou les favoris comme le font les Hindous.

# GRATIS !

## EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS**

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les **chairs** se raffermissent et se **tonifient**, la **poitrine** prend une **forme** parfaite sous l'**action** bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

**LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de **développer la poitrine**, en même temps que, sous son action, se comblent les **creux** des **épaules**. Seul produit **véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif**, bienfaisant pour la **santé générale**. Le **Réformateur** est très bon pour les **personnes maigres** et **nerveuses**. Convenant aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme** dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies**, ou qui n'était pas **développée**.

**LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et **aliment** de la **beauté**, tout en **restaurant** ou en augmentant la **vitalité** sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la **nervosité**.

**ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS**

**Echantillons Gratis.** Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre **brochure illustrée de 32 pages**.

Notre **Réformateur** est **également** efficace aux **hommes maigres**, déprimés et souffrant d'épuisement **nerveux**, quel que soit leur âge.

Toute **correspondance strictement confidentielle**.

**Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.**

***Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard***

**Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.**

**Dépt. 8, Boîte postale 2353**

# LE RECIT D'UN PRISONNIER DE GUERRE ÉVADÉ

Les alliés traitent leurs prisonniers avec beaucoup d'humanité, au point que les boches internés en France sont eux-mêmes surpris et que l'un d'eux écrivait à sa famille un jour que "jamais, chez lui, il ne pourrait être aussi bien nourri".

Ce détail est absolument authentique.

En est-il de même pour les alliés qui sont détenus en Allemagne? C'est tout le contraire, on le sait parfaitement bien et le récit suivant d'un prisonnier évadé nous confirme encore cet état de choses. Voici ce qu'il a raconté à un journaliste:

*Les prisonniers anglais sont les plus mal vus.*

—Dans le camp où j'étais interné, pas très loin de la frontière hollandaise, la nourriture n'a jamais varié. Elle a toujours été franchement mauvaise et en quantité insuffisante. Voulez-vous notre menu quotidien? Les Spartiates eux-mêmes l'eussent trouvé maigre. Ecoutez: le matin, du café d'orge grillée; à midi, une gamelle de pommes de terre et de raves au milieu desquelles disparaît un morceau de viande gros comme une boîte d'allumettes; le soir, répétition du festin de midi. Et, pour toute la journée, une tranche de pain d'environ deux cents grammes et dont un de nos camarades, employé comme boulanger, nous a donné la composition exacte: une petite quantité de farine de seigle, d'orge et d'avoine, de la paille hachée menu, de la sciure de bois également très fine, des parcelles de sucre cristallisé et enfin des épluchures de pommes de terre séchées. Si le mot exécrable n'existait pas, il faudrait l'inventer pour pouvoir qualifier cette horrible mixture. Seule, une faim dévorante arrive à vous faire avaler ce pain, si on ose l'appeler du pain. Et chez nous, me dit-on, tous les prisonniers allemands mangent de si bon pain blanc!

—Et comme boisson? dis-je.

ABONNEZ-VOUS A

# La Revue Populaire

**Magazine mensuel illustré de 148 pages**

pour $1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire.**

Nom . . . . . .

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . . .

Localité . . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

—De l'eau, rien que de l'eau, même pour ceux qui travaillent dans les mines.

—Etiez-vous couchés à peu près? Et les vêtements? Et l'hygiène?

—Nous avions trois paillasses pour cinq hommes, des paillasses où la fibre de bois remplaçait la paille, et deux couvertures pour chacun de nous. C'est supportable. Les chambres sont aérées, et tous les quinze jours nous pouvions prendre un bain-douche. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres camps de prisonniers, où l'on ne leur distribue pas de vêtements, dans le nôtre, nous en touchions. Aux uns on donnait des uniformes de soldat allemand sans écussons ni parements, mais avec, dans le dos de la veste, une large bande de drap jaune. Aux autres, on octroyait des effets civils, ornés d'un triangle ou d'un carré d'étoffe de couleur invariablement voyante, histoire de nous reconnaître de loin, en cas d'évasion, et peut-être aussi de nous humilier en nous faisant ressembler à des pitres ou des bagnards.

—Vous astreignait-on à des travaux pénibles?

— Pour ceux qui ont des professions manuelles, la question ne se pose pas sous un trop mauvais jour. Dans les mines, dans les usines métallurgiques, dans les fabriques, les professionnels n'auraient pas trop à souffrir, n'était que leur fatigue redouble de ce qu'ils sont mal nourris et ne boivent que de l'eau. Ils touchent bien un maigre salaire d'un mark par jour, mais ils ne peuvent rien, ou presque rien se procurer, et, s'ils ne reçoivent pas de colis de chez eux, ils ne tardent pas à dépérir. Mais plus mauvaise encore est la situation de nos camarades qui travaillent aux champs, principalement au défrichement des terres incultes. Beaucoup n'ont jamais fait ce métier et endurent des fatigues au-dessus de leurs forces. Et ils ne sont payés que vingt-cinq pfennigs pour une journée de travail. Ils ne boivent que de l'eau, eux aussi. J'ai ouï-dire qu'en France les allemands employés à des travaux pénibles avaient un quart de vin par jour. Ne pourrait-on pas exiger la réciprocité pour les Français prisonniers en Allemagne?

"Quant à la discipline, je ne vous en dirai qu'un mot: elle est uniformément sévère jusqu'à la rudesse, vis-à-vis des prisonniers anglais surtout. Les Russes, en raison des durs travaux qu'ils accomplissent avec un grand courage et une résignation touchante, commencent à être un peu mieux traités que dans les débuts. Enfin, c'est encore nous, les Français, qui bénéficions le plus souvent d'une indulgence relative. Les traits de brutalité sont rares, contraires aux ordres donnés et imputables à des individus.

"Peut-être vous intéressera-t-il davantage de savoir l'état d'esprit qui règne actuellement en Allemagne. Au cours de mes différentes évasions, car je n'ai pas réussi tout de suite à fuir ce pays de malheur, j'ai pu m'en rendre compte.

"Vous savez que dès le mois d'octobre dernier, les autorités boches ont interdit de vendre quoi que ce soit à manger dans les camps de prisonniers. Il était urgent de réserver les vivres à leurs populations. En même temps, on retirait de la circulation la monnaie de nickel, destiné à l'usage que l'on devine, pour la remplacer par de la monnaie de fer. Puis, en décembre, ce fut le renvoi des prisonniers civils des régions envahies. A la prison très dure de R..., où je fus enfermé après une de mes évasions, il n'était pas rare de voir des soldats qui nous gardaient dé-

# MARCHANDS ET INVENTEURS

Mercerie, draperie, articles de fumeur, bric-à-brac, papeterie, articles de fantaisie, cartes postales illustrées, jouets, confiserie, bijouterie, montres, 13 cts. Egalement: articles de bazar, musique à bouche, coutellerie, diverses choses de pharmaciens, balances, etc. Catalogue de commerce illustré avec avis, 6 centins.
*H. Michaels & Fils*, 14 *et* 15 *Cromwell House.*
*Fulwood Place, Holborn,*
*London, W. C.*


Le dictionnaire chinois, confectionné par Pacut-She 1100 ans av. J. C., est le plus ancien dictionnaire connu dans l'histoire littéraire.


# NOS DENTS

*Sont très belles, naturelles, garanties.*
*INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).*
162 *RUE ST-DENIS, MONTREAL.*


## AVIS IMPORTANT

Tous les numéros de **la Revue Populaire** jusqu'au mois d'Avril sont

**complètement épuisés.**

Il est donc inutile de nous en faire la demande à nos bureaux.

Nous rappelons, une fois de plus, à cette occasion, qu'il est très facile, pour nos amis, d'éviter un désappointement en ce qui concerne la possibilité de se procurer la **Revue Populaire.** Ils n'ont simplement qu'à retenir d'avance leur No chez leur Dépositaire qui se fera un plaisir de le leur réserver.

Pour ceux qui demeurent en dehors de Montréal et de la banlieue et qui ne sont pas à proximité d'un dépositaire de cette publication, l'abonnement direct évite tout retard ou toute difficulté.

Pour un dollar seulement par an ou 50 cents pour six mois, le service régulier de la **Revue Populaire** leur sera fait par la malle.

**POIRIER, BESSETTE & CIE, Edits.-Props.,**
200 Blvd St-Laurent, Montréal, Qué.


*Maison Fondée en* 1860

# PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSUREE

**PERRUQUIER**

**Perruques et Toupets**
**- pour -**
**Dames et Messieurs**
Une spécialité

SANS

**CHEVEUX TEINTS DE TOUTES LES COULEURS**

**COIFFURES POUR LES BALS ET LES SOIREES**

AVEC

**Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres.**

**Importateur direct de Paris et Londres.**

*8 Notre-Dame Ouest*
*Montreal, P. Q.*

TELEPHONE MAIN 6106

rober des pommes de terre à notre maigre ordinaire. Certains autres, qui avaient été blessés sur le front, ne se gênaient pas pour nous déclarer que, si on les renvoyait, ils saisiraient avec bonheur la première occasion de se rendre.

"Dans les premiers temps, les troupes qui repartaient se battre, après une convalescence ou une permission, braillaient à tue-tête leurs chants nationaux. Maintenant, elles ne chantent plus, sinon parfois des chansons de route. Quant à l'élément civil, sa démoralisation et sa lassitude sont encore plus marquées. Dans les villes qu'il m'a été donné de traverser, Munster, Dortmund et Reckinghausen, peu ou presque plus de moyens de locomotion. Ni fiacres, ni autos. Devant les soupes populaires, devant les boulangeries chichement approvisionnées, et devant les mairies, où est affiché le communiqué, on entend partout les mêmes refrains : "Comment se fait-il que la guerre ne cesse point avec toutes les victoires qu'on nous annonce?" Ou bien : "L'empereur a beau chanter victoire et vouloir poursuivre la guerre, ce n'est pas lui qui nous donnera du pain pour nos enfants."

"Dans les champs westphaliens, mêmes symptômes de disette et de mécontentement. Les vols de légumes et de poules s'y multiplient d'une façon effrayante. On n'a presque pas semé de blé. Rien que du seigle et des pommes de terre. Nous l'avons constaté, mes camarades d'évasion et moi, en nous risquant sur la lisière des bois, lorsque nous n'apercevions aucun visage ennemi."

Et mon interlocuteur conclut en m'affirmant que si les Allemands n'étaient pas encore réduits à la famine, ils étaient déjà les victimes d'une disette on ne peut plus pénible à leur appétit insatiable. Grâce aux mesures de précaution du gouvernement, tout le monde mange encore, mais personne ne mange à sa faim et la démoralisation va partout croissant.

—— o ——

## UN TRAVAIL DELICAT

Les billes d'ivoire qui viennent d'être tournées doivent être traitées avec un soin extrême car le moindre changement de température les ferait fendre. On les enferme, durant trois mois, dans une chambre dont la température est maintenue à une chaleur tempérée toujours uniforme. Là elles sèchent, et durcissent graduellement, ce n'est qu'ensuite qu'on peut achever de les polir.

—— o ——

Autrefois au Pérou l'usage exigeait que les domestiques aient deux dents du devant de la mâchoire supérieure extraites. Le manque de ces dents indiquaient la servitude.

—— o ——

On sait qu'au Japon le baiser était chose inconnue. De nos jours il l'est encore, du moins en tant qu'usage alors que la femme est revêtue de son costume national. Dans ce cas les Japonais traitent toujours leur femme comme leur servante, mais dès qu'une femme s'habille à la mode européenne les conditions de vie ne sont plus les mêmes et le Japonais sait embrasser aussi bien qu'on sait le faire dans nos pays. Ce sont là les avantages et les progrès de la civilisation.

# Un Buste Bien Dessine

**FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE**

## Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: $1.00 la boîte; 6 boîtes pour $5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux —j'en suis enchantée."

**SOCIETE DES PRODUITS PERSANS**

**Nouvelle Boîte Postale 2675**

**Dépt. A., Montréal.**

**Maison Fondée en 1840**

# E. AUGER

## MANUFACTURIER ET MARCHAND

— de —

## HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

## EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin des

## Suit Cases et Sacs de Voyages

à des prix très réduits.

## 148 rue Ste-Catherine Est

**(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)**

Tel Est 5562 Montréal.

# The Canadian Advertising

## LIMITED

## AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentent un capital dépassant $10,000,000.

**Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.**

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

**REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.**

**Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.**

## 284 Rue Lagauchetière Ouest, - - Montréal

LE COCHON

Si l'homme a dans son âme un cochon qui som-
[meille,
Ainsi que, certain jour, un poète l'a dit,
Teutons, quel est le porc dégoûtant et maudit
Qui transforme en groin votre face vermeille.

Certes, des instincts bas dorment en l'homme, mais,
Satyres qui souillez les enfants et les femmes,
Monstres infects, Germains, vous autres, dans vos
[âmes
Vous avez un cochon qui ne s'endort jamais!

M. O.

# Ce que pense des Boches un poëte Algérien

Dans les "Annales Africaines" publiées sous la direction de notre distingué confrère lointain, Ernest Mallebay, nous trouvons sous la signature de M. O. (Maurice Olivaint, sûrement) quelques vers vigoureusement cinglants que nous ne résistons pas au plaisir de reproduire.

Maurice Olivaint est un de ces poëtes d'élite dont le nom est destiné à être un jour universellement connu.

De plus, c'est un brave. Grand-blessé retour de Bocharabie où il était prisonnier, il a laissé une jambe sur le champ de bataille.

Il n'y a toutefois pas laissé sa plume ce qui est une bonne consolation et l'Algérie peut être fière de ce poëte d'ailleurs justement apprécié en ces termes dans les "Annales":

"Maurice Olivaint restera le "vrai poète algérien de la guerre. "Sa muse, tour à tour, tendre, iro-"nique, épique ou familière, trou-"ve des strophes vengeresses ou "délicieusement berceuses, pour "flétrir les brutes teutones ou "chanter la bonté compatissante "des femmes qui soignent nos "blessés dans les hôpitaux."

Inutile de dire que ce qu'il pense des boches, tous les vrais canadiens le pensent également.

**EXAMEN DES YEUX**

**Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.**

**Consultez le meilleur de Montréal . . . . . Le Spécialiste BEAUMIER**

**A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue Sainte-Catherine Est, Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.**

**AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.**

## ON MAIGRIT rapidement sans regime

*et*

*SURTOUT SANS DANGER*

*avec les*

# *Tablettes Le Roy*

*En vente dans toutes les Pharmacies.*

### LE TRAITEMENT $3

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé *GRATIS* contre 4 cents pour frais postaux par

**M. JULES LeROY, FABRICANT,**
**Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.**

Si vous ne pouvez vous procurer les *Tablettes LeRoy* chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.

## Vos Sourcils et vos Cils sont-ils aussi charmeurs que les miens?

*LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils.* Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. *Absolument inoffensif.* Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et $1.00.

**M. JULES LeROY, FABRICANT,**
**Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.**

# *Mesdames Ne souffrez plus !*

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de presque la totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec

# *FEMINALINE*

**(Recommandé par les Médecins)**

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement **combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.**

Avec ce merveilleux spécifique, **plus de constipation, palpitations, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, Retards, Pertes, etc.**

**Ne laissez pas vos malaises s'aggraver.** Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche. Procurez-vous **FEMINALINE** chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de **30 jours** ne vous coûtera **qu'un dollar.** Sur réception de votre adresse accompagnée de **10c** pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Ecrivez confidentiellement aujourd'hui même à **M. JULES LeROY, FABRICANT, Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.**

*Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué.*
*Téléphone Lasalle* 1186.

# UN CHIEN QUI A DU CŒUR

De nos jours, on parle beaucoup d'entre-aide ou de mutualité, et l'on émet force théories sur la beauté de la solidarité ou de la fraternité humaine.

Cela fournit matière à quantité d'ouvrages, à d'incalculables dissertations, à nombre de sociétés et, finalement, il suffit de la plus petite question d'intérêt personnel pour que toutes les belles théories

s'en aillent en fumée, et bien peu nombreux demeurent ceux qui ne craindraient pas de se compromettre pour venir en aide à leur semblable ou n'hésiteraient pas à le défendre malgré la menace des horions ou de la police.

Les animaux pourtant nous donnent l'exemple le plus complet de ce que devrait être la solidarité et, dans toute l'échelle des êtres que nous qualifions d'inférieurs, on en rencontre des témoignages touchants.

Pour ne parler que de celui des animaux qui nous approche le plus: le chien, on ne pourrait citer tous les cas où celui-ci se révèle comme profondément attaché à ses semblables.

Soins apportés à ses frères indigents ou malades, défense des faibles, sacrifice de soi-même, etc., toute la gamme des sentiments altruistes et de l'instinct, viennent démontrer combien les chiens, en matière de solidarité, nous sont supérieurs. En voici, du reste, un exemple amusant par la conclusion qui lui fut donnée :

Un jour, dans un café de Berne, un consommateur corrigea son fox-terrier pour une légère incartade. Le fait,peu rare, ne vaudrait pas d'être rapporté, si un molosse appartenant au patron de l'établissement n'avait pris la défense de la victime et cruellement mordu le maître du petit chien.

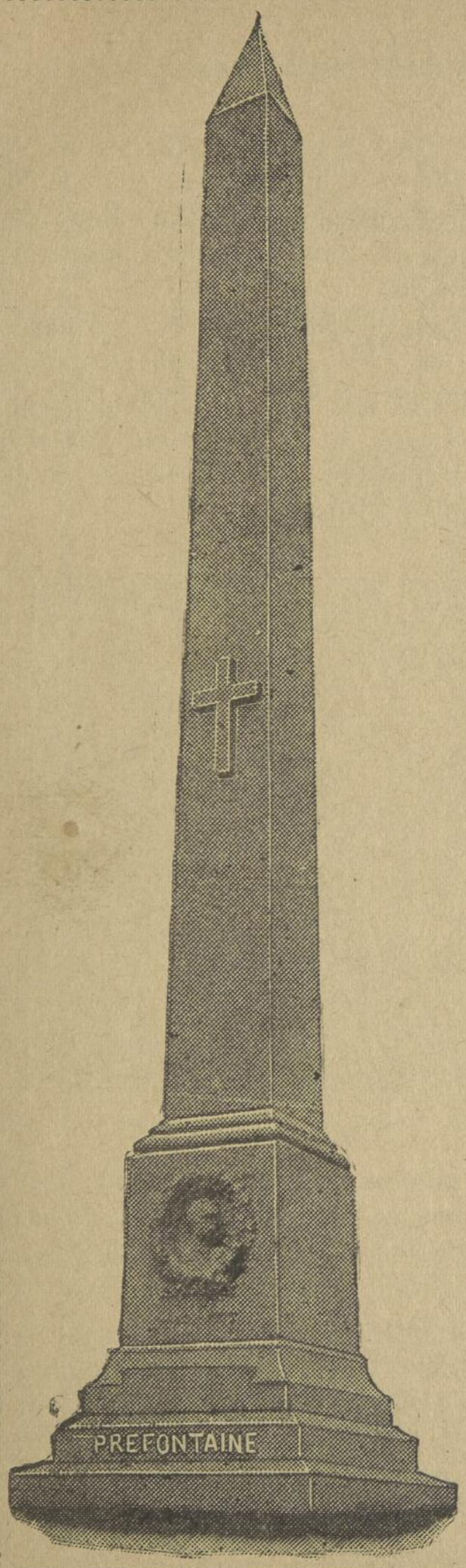
Celui-ci actionna le propriétaire du molosse et réclama des dommages-intérêts.

Malheureusement pour lui, les magistrats firent un effort méritoire pour mettre leur jugement au niveau de celui du chien et finirent par rejeter la demande du plaignant "attendu, dit le jugement, que l'agresseur a obéi à des sentiments fort louables en défendant un de ses congénères plus faible."

Salomon n'eut pas mieux dit !

——o——

L'ail est originaire de l'Asie où il était connu dès la plus haute antiquité. Les Egyptiens ensuite les Grecs et les Romains le connaissaient et l'appréciaient comme condiment.




# J. BRUNET

LIMITÉE

Manufacturiers
et Importateurs

# Monuments Funeraires

*Granit Pour Constructions*

GROS ET DETAIL

## Réparations de tous Genres

Renseignements et estimations sur demande aux bureaux et ateliers.

— 675 —

## Chemin de la Cote des Neiges

Tell. Uptown 1466 Montréal.

# UN ŒUF DE 1,400 PIASTRES

On parle souvent de la poule qui pondait des oeufs d'or, on parle beaucoup moins d'oeufs véritables valant plus que leur pesant d'or. Ces oeufs existent pourtant et ce sont ceux d'un oiseau aujourd'hui disparu, le "grand pingouin."

Il était un proche parent du pingouin commun ou petit pingouin, dont il différait par sa plus grande taille, qui était celle d'une oie et surtout par ses toutes petites ailes, entièrement dépourvues de pennes et impropres au vol.

On le rencontrait encore, au commencement du siècle dernier, dans les mers glaciales, en Islande et à Terre-Neuve. Il nichait dans les trous de rochers en bordure de la mer et ne pondait qu'un seul oeuf qui était oblong et long.

Un oiseau qui ne pond qu'un seul oeuf à chaque ponte, un oiseau peu farouche, lent et maladroit à s'enfuir, est naturellement destiné à une extinction rapide. Tel fut le malheureux sort du grand pingouin.

Les marins, qu'amusait sa capture, lui firent une guerre acharnée, et un voyageur du commencement du XIXe siècle écrivait que "les Français, notamment, s'entendaient à merveille à attraper les pingouins et à les saler."

Quand le monde scientifique commença de s'émouvoir de la disparition de cet oiseau, il était trop tard pour intervenir.

Quelques musées firent de grands efforts, pour en posséder d'empaillés : des collectionneurs d'oeufs recherchèrent activement des oeufs de pingouins.

En 1833, on s'en procurait encore à bon compte ,puisqu'on pouvait en acheter aux "Terreneuvas" quand ils revenaient de la pêche à la morue, au prix modique de 60 cents l'oeuf. Puis, les prix augmentèrent rapidement.

En 1854, il fallait payer 20 dollars un oeuf ; en 1855, il atteignait 80 dollars ; en 1880 ,il avait sauté à 500 dollars, en 1896, l'oeuf de la collection Yarrel fut revendu plus de 1400 piastres par un commissionnaire anglais.

*Le grand pingouin.*

On calcula alors que la somme obtenue pesait, en or, 48 fois autant que la coquille. On ne compte en France, dans les collections, que 9 oeufs de pingouin.

Curieuse particularité, le pingouin, quand il couvait, posait son oeuf unique sur le dessus d'une de ses pattes, pour l'isoler de la glace et se repliant légèrement sur l'oeuf, l'échauffait de la chaleur de son corps.

——o——

# *Vous Aurez une Peau Satinée et les Points Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront*

**AVEC L'EMPLOI DE**

# *L'EMBELLISSEUR MYRRIAM*

## *( Crême de Beauté )*

Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant **Embellisseur MYRRIAM.**

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez **l'Embellisseur MYRRIAM** après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les **médecins** recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

**NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS**

**L'Embellisseur MYRRIAM** est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous **les pharmaciens à 50c la bouteille.** Si vous ne pouvez pas vous la procurer| **écrivez à Boîte 2353.**

## *Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard, Montréal*

## LE MARIAGE CHEZ LES CHEYENNES

**En dépit de la civilisation, cette tribu d'Indiens a conservé ses anciennes coutumes pour le mariage.**

C'est ordinairement au cours d'une danse organisée par la jeunesse du village que le prétendant commence à faire sa cour. Les jeunes filles s'asseoient toutes du même côté de la hutte et les jeunes gens de l'autre côté. Tous sont revêtus de leurs plus beaux habits.

Le jeune Indien amoureux se tient seul dans un coin et d'un oeil il regarde constamment celle qu'il désire. Elle répond à ce regard en se levant et en dansant autour du feu, puis elle indique son choix en allant le frapper sur l'oreille. Elle renouvelle plusieurs fois ce manège et le frappe une dernière fois suffisamment fort pour le faire tomber de son siège, à la grande joie des spectateurs.

Quelques jours plus tard, le jeune homme se dirige vers la hutte du père de la fille et se tient immobile tout près. La mère qui surveille, appelle l'attention de sa fille sur la présence du jeune indien en le désignant par son nom. Suivant l'usage, la fille doit sortir de la hutte. Si elle se sauve, il est évident qu'elle n'entendait que fleureter et qu'elle s'est jouée du jeune homme. Si elle est sincère, elle reste là immobile avec coquetterie en regardant dans une direction autre que celle du jeune homme. Alors celui-ci avance près d'elle et il couvre leurs deux têtes avec une couverture. Il a dès lors beaucoup de chances, et ses rivaux ont aussi bon compte d'abandonner la partie. Tous les deux, ainsi cachés sous la couverture, échangent leurs doux aveux.

La formalité suivante consiste dans la visite du jeune homme au père de la fille, visite dans laquelle il lui montre la valeur de ses biens, qui, le plus souvent, consistent en un plus ou moins grand nombre de poneys. Il offre alors ces biens au père en échange de sa fille et le vieil homme prend la proposition sous considération.

Quand le père a accepté les présents du jeune homme, celui-ci se couche à terre à droite de la porte de la hutte du vieil indien, blotti comme un chien, pour montrer combien il entend être soumis et fidèle. Alors le père invite son futur gendre à pénétrer dans la hutte et il lui fixe le jour du mariage.

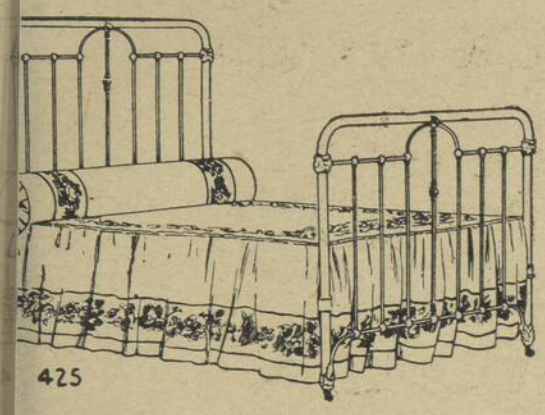
La mère de la fille prépare alors une nouvelle hutte dans laquelle jamais personne n'a encore dormi. Dès qu'elle est terminée la jeune fille y est introduite. Les amis du jeune brave vont alors à sa recherche et l'amènent à la hutte. On l'y enferme et la porte est close au moyen d'un bâton placé en travers, ce qui signifie que personne ne doit entrer. C'est ainsi que s'effectuent les cérémonies du mariage des Indiens Cheyennes.

**L'Utile et l'Agréable**

Nos lectrices et lecteurs ont pu remarquer que, dans chaque No de la REVUE POPULAIRE, nous publions des travaux d'amateurs, des travaux féminins et autres qui peuvent être d'une bonne utilité dans chaque maison. Ces départements que nous perfectionnerons encore répondent à un besoin et leur oeuvre utile est encore augmentée par nos pages d'annonces où le public peut recueillir des précieuses informations et des suggestions pratiques pour ce qui est nécessaire dans une maison.

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

# Grande Vente Annuelle d'Eté

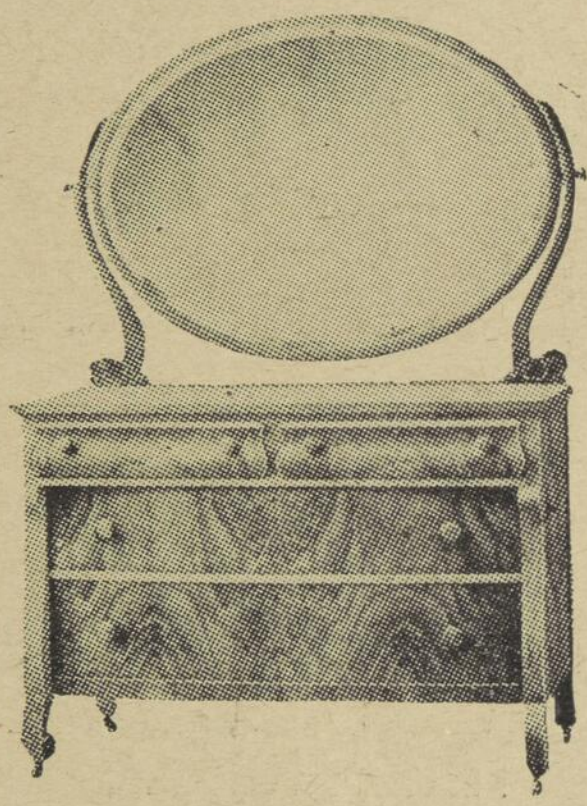



NOUS AVONS RESOLU D'INAUGURER NOTRE VENTE ANNUELLE D'ETE DES AUJOURD'HUI. NOUS FERONS

DURANT JUILLET et AOUT

DES RABAIS VRAIMENT INVRAISEMBLABLES SUR TOUT NOTRE VASTE ASSORTIMENT DE

MEUBLES, PRELARTS, RIDEAUX, GLACIÈRES.



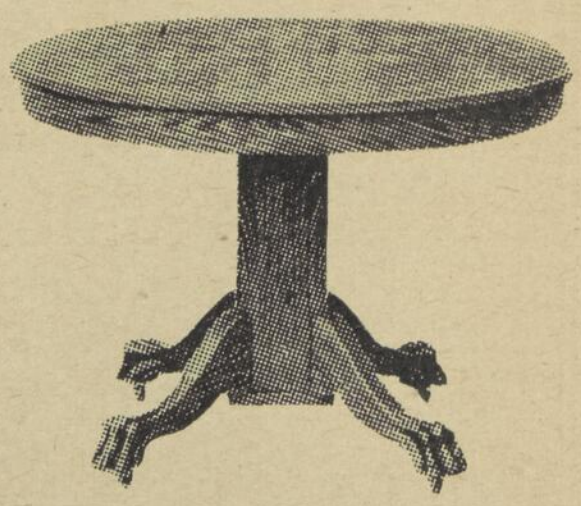
LITERIE, TAPIS, RUGS DRAPERIES, CAROSSES D'ENFANTS

NOUS VOUS INVITONS CORDIALEMENT A PROFITER DE CES REDUCTIONS QUI SONT REELLES ET NON FICTIVES

VENEZ VISITER NOS

**QUATRE GRANDS ETAGES**

SANS AUCUNE OBLIGATION D'ACHETER, SEULEMENT POUR VOUS CONVAINCRE.



☞VOTRE CREDIT EST BON☜

E. GERMAIN, 963 rue Ste-Catherine Est

*(Entre Papineau et Cartier)*

*Téléphone Est 2244*

# Lait Condensé BORDEN'S

MARQUE "EAGLE"

*Gail Borden*

# EAGLE BRAND CONDENSED MILK

THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable au bébé pour qu'il digère bien, dorme bien, se porte à merveille et soit une vraie joie pour le foyer.

**Borden's Milk Co, Limited, Montreal**




Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U.-S., as second class matter under Act of March 3rd 1879.